This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Slav 321.2.18

Harvard College Library

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

Class of 1828

LOUIS LEGER
Membre de l'Institut.

SOUVENIRS
D'UN
SLAVOPHILE

(1863-1897)

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1905

Droits de traduction et de reproduction réservés.

SOUVENIRS

D'UN

SLAVOPHILE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Russes et Slaves, études politiques et littéraires. Trois vol. in-16, brochés, chaque volume. 3 fr. 50

1re série : Épuisée.

2e série : Le développement intellectuel de la Russie. — La comédie russe au XVIIIe siècle : Von Vizine. — Les premières années de Catherine II. — Zacharie Stoïanov. — La chaire de littératures slaves. — Un poème de Mickiewicz. — Niemcewicz. — En Bohême, notes de voyage. Un vol.

3e série : Radistchev. — Les Russes en France. — Nicolas II en Orient. — L'enseignement du russe. — Adam Mickiewicz. — Mickiewicz et Pouchkine. — La littérature tchèque.

Le Monde slave, études politiques et littéraires. Deux vol. in-16, brochés, chaque volume. 3 fr. 50

1re série : Le Monde slave. — Les Slaves du Sud et leur littérature. — Agram et les Croates. — Belgrade et les Serbes. — Un évêque slave (Mgr J.-G. Strossmayer). — Le drame moderne en Serbie. — De Paris à Prague. — Le drame moderne en Russie. — Les écrivains anglais et la Russie. — Les origines du panslavisme. — La langue russe et l'expansion des langues vivantes.

2e série : Les Bohémiens à Crécy. — Coup d'œil sur l'histoire de la Pologne. — La Pologne napoléonienne. — Mickiewicz en Suisse. — Alexandre Pouchkine. — Les origines de la Russie. — Les manuscrits slaves. — L'évangéliaire slavon de Reims. — L'art de voyager en Russie.

Histoire de l'Autriche-Hongrie (Collection d'Histoire universelle publiée sous la direction de M. V. Duruy). Un vol. in-16, broché. 5 fr.

LOUIS LEGER
Membre de l'Institut.

SOUVENIRS
D'UN
SLAVOPHILE

(1863-1897)

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1905

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Slav 321.2.18

HARVARD COLLEGE
DEC 4 1905
LIBRARY.

Minot fund

A

MON CHER CONFRÈRE, AMI ET COLLABORATEUR

M. JULES LAIR

MEMBRE DE L'INSTITUT

EN SOUVENIR DE NOTRE CAMPAGNE

POUR LE MONUMENT DE CRÉCY

LE
MONDE SLAVE

SOUVENIRS D'UN SLAVOPHILE

I

Refusé à l'École normale. — L'école de droit. — Victor Leclerc. — L'insurrection polonaise. — A Montmorency. — Comment j'eus l'idée d'apprendre le polonais. — Alexandre Chodzko. — Une théorie ethnographique. — Henri Martin.

On m'a souvent demandé quelles circonstances m'avaient mis en rapport avec les Slaves, m'avaient amené à étudier leurs langues et leurs littératures, et à leur consacrer ma carrière scientifique. Elles n'étaient guère à la mode au moment où je les abordai pour la première fois[1]; elles le sont un peu plus au-

1. En 1864.

jourd'hui, pas autant toutefois qu'on se l'imagine à l'étranger. Je sais mieux que personne à quoi m'en tenir; mes chers compatriotes ont l'enthousiasme facile; ils éprouvent toujours le besoin d'acclamer quelqu'un ou quelque chose. Il y a quarante ans, on criait : *Vive la Pologne!* On crie aujourd'hui : *Vive la Russie !* Ces deux cris résument tout ce que la majorité des Français a jamais su des pays slaves. Pour les masses qui se croient éclairées, les nationalités moins connues que la Pologne et la Russie font partie de quelque vague Hongrie, plus ou moins balkanique.

J'ai toujours eu un goût passionné pour l'étude des langues et des littératures étrangères. Dès l'âge de quinze ans, perdu dans un petit lycée de province, en dehors de l'anglais obligatoire j'apprenais l'allemand, l'italien, l'espagnol. Ma plus haute ambition était de devenir un jour professeur de littératures étrangères dans quelque faculté. Je me destinais à l'École normale, j'avais toutes les chances d'y être reçu. Parmi les maîtres qui m'y ont préparé je dois une reconnaissance toute particulière à Gustave Merlet. Il a puissamment

contribué à me donner le goût des lettres. Son collègue Glachant — le gendre de V. Duruy — m'a rendu aussi des services. Mais j'avais le don de l'agacer par le pédantisme de ma précoce érudition : « Vous, me dit-il un jour, si vous continuez, vous finirez par l'Institut ! » J'avais compté sans un obstacle imprévu. En dehors de l'examen technique, il fallait passer un examen de santé, prouver que le candidat était apte à supporter le dur labeur de l'enseignement, qu'il ne ferait point de tort à l'État, dont il avait reçu pendant trois ans à titre gracieux les leçons et l'hospitalité. A ma grande surprise, c'était, si j'ai bonne mémoire, en 1862, je me vis refusé par le jury médical chargé d'apprécier la valeur physique des candidats. Des praticiens renommés, Viglat, Guéneau de Mussy, un troisième dont j'ai oublié le nom, me déclarèrent impropre au service pour cause d'anémie. Peut-être même, — mes souvenirs sont un peu confus, — donnèrent-ils à entendre que j'étais menacé de phtisie. Dans ce temps-là, la tuberculose n'était pas encore inventée. Parmi les camarades qui, plus heureux que moi, furent l'objet d'un diagnostic favorable, beaucoup ne sont plus de ce monde. J'ai per-

sisté à vivre en dépit des horoscopes de la Faculté et, qui pis est, je suis rentré dans cette carrière de l'enseignement qu'elle prétendait m'interdire et vers laquelle m'entraînait une irrésistible vocation.

Exclu de l'École normale, je me résignai sans enthousiasme à l'étude du droit, qui, je l'avoue à ma honte, n'eut pour moi aucun attrait. Deux années passées sur les bancs de l'École ne firent que confirmer une invincible antipathie. L'art de combiner les textes des Institutes ou les articles du code Napoléon ne réussit point à m'intéresser. La gloire éventuelle du barreau, les profits de la basoche me laissèrent indifférents. Je ne retenais des leçons de mes professeurs que ce qu'il fallait pour passer correctement mes examens ; je fréquentais les cours de la Sorbonne ou du Collège de France ; j'allais m'enfermer dans les bibliothèques et me plonger dans mon étude favorite, celle des littératures comparées ; l'Italie du moyen âge et de la Renaissance m'intéressait tout particulièrement.

En 1863, au lendemain du jour où j'avais passé ma licence ès lettres, j'allai trouver le vénérable doyen de la faculté, feu Victor Le-

clerc, et lui proposai deux sujets de thèses de doctorat. L'une devait traiter des poèmes de Solon : *De Solonis carminibus,* l'autre de *Pétrarque considéré comme homme politique.* M. Leclerc admit sans objection l'étude sur les poésies de Solon : le travail sur Pétrarque le trouva réfractaire. Lui-même avait, — à ce qu'il m'affirmait, — dit dans l'*Histoire littéraire de la France* tout ce qu'il y avait à dire sur l'auteur des sonnets et des *canzoni.* Il se flattait, à ce que m'ont déclaré depuis des personnes qui s'y connaissent. Mais j'aurais eu mauvaise grâce à insister et je n'insistai pas.

Je renonçai à Pétrarque comme j'avais renoncé à l'École normale et je cherchai ailleurs. Cet échec me devait être des plus profitables, et à quarante ans de distance je bénis la mémoire de l'excellent M. Leclerc. Absorbé par mes recherches sur Pétrarque, je n'en serais peut-être plus sorti et je n'aurais pas songé à poursuivre d'autres sujets d'étude. D'échec en échec je devais arriver à découvrir ma vraie vocation et tomber « de chute en chute au trône académique ».

A ce moment se produisait dans l'Europe orientale une série d'événements politiques qui

devaient exercer sur ma carrière une influence décisive. L'insurrection de la Pologne contre la Russie avait éclaté au mois de janvier 1863; elle avait rencontré de chaleureuses sympathies dans le monde officiel, dans la presse, dans la jeunesse des écoles. L'étudiant est volontiers du côté des opprimés et des révolutionnaires. Je m'associai à ce généreux mouvement, mais, plus curieux que beaucoup de mes compatriotes, je voulus savoir quel était l'objet de mon enthousiasme, connaître les causes de cette révolution qui faisait couler tant de sang sur les champs de bataille, tant de flots d'éloquence dans les chambres, tant de flots d'encre dans la presse, étudier les rapports historiques de la Pologne et de la Russie. Les articles des journaux et des revues, les brochures que chaque jour faisait éclore ne m'apprenaient pas grand'-chose. Je sentais que tout cela manquait de base scientifique. Mais comment m'éclairer?

Au mois de mai 1863, un de mes camarades, — il est aujourd'hui professeur de faculté, — m'apprit que le 21 un service devait être célébré à Montmorency pour les âmes des Polonais morts dans l'exil, que le sermon serait prononcé par l'abbé Perreyve, professeur à la fa-

culté de théologie, — supprimée il y a quelques années, — et l'un des meilleurs prédicateurs de l'époque. L'abbé Perreyve était une sorte de Lacordaire au petit pied : ses sermons et ceux de l'abbé Gratry faisaient les délices de la jeunesse catholique libérale. Le 21 mai je me trouvais dans l'église de Montmorency en compagnie de deux camarades, que j'ai eu le bonheur de conserver jusqu'ici et qui tous deux ont fait depuis une belle carrière scientifique. Le sermon fut éloquent. L'orateur avait pris pour point de départ un mot biblique qui moins que jamais est aujourd'hui une réalité : *Justitia et pax osculatæ sunt.* Voir la paix et la justice s'embrasser, c'était en ce temps-là l'idéal de la vingtième année. Nous savons aujourd'hui par d'amères leçons que la force primera toujours le droit.

La messe finie, l'assistance entonna en chœur un hymne polonais le *Boze cos Polske* : tous les fidèles n'en savaient pas le texte et beaucoup d'entre eux suivaient les paroles sur une feuille volante qu'ils avaient apportée dans leur missel. Ma voisine[1] me prit pour un compa-

1. Cette voisine, dont je fis depuis la connaissance, s'ap-

triote et m'offrit de suivre avec elle les paroles mystérieuses. Naturellement je n'y entendais rien. Je la priai de vouloir bien me laisser le texte, qui me fascinait.

« Te voilà bien avancé, me dit un de mes camarades ; c'est de l'hébreu pour toi.

— Demain je saurai ce que cet hébreu veut dire. »

Le lendemain j'étais à la bibliothèque de la Sorbonne en quête d'un dictionnaire polonais. Le conservateur auquel je m'adressai était précisément un Polonais bien connu par de nombreux travaux en français sur l'histoire de son pays, Léonard Chodzko. A cette époque, il y avait encore une clientèle pour les ouvrages qui exaltaient les gloires de l'ancienne Pologne, les exploits de ses guerriers contre les Turcs, les Tatares et les Moscovites, l'héroïsme des légionnaires qui avaient servi dans les armées de la République et de Napoléon.

Le nom de Léonard Chodzko était presque populaire ; sa femme, collaboratrice de quel-

pelait Mlle Boïanowska. Elle épousa peu de temps après un de ses compatriotes, M. Rutkowski, et devint la mère de Mlle Wanda de Boncza, dont la Comédie française déplore la perte récente.

ques-unes de ses œuvres, avait joué un rôle dans les salons parisiens et figure, dit-on, sous un nom facile à reconnaître, dans un des romans d'Henri Mürger.

Grâce à ce patriote historien la bibliothèque de la Sorbonne possédait un dictionnaire polonais, bien rarement consulté d'ailleurs. Après deux heures d'un labeur opiniâtre, j'avais à peu près déchiffré les strophes de l'hymne *Boze cos Polske*[1]... Il s'agissait maintenant de continuer ce que j'avais si heureusement commencé ; je me procurai une grammaire, je me liai avec quelques jeunes gens de l'école polonaise des Batignolles[2], et je fis des progrès rapides. Au bout de quelques mois j'étais en état, non pas de lire couramment, mais de traduire sans trop de peine un morceau de prose, avec l'aide du dictionnaire, bien entendu. Mais

1. « Dieu qui pendant tant de siècles as protégé la Pologne », etc.

2. Cette école était alors située boulevard des Batignolles. Depuis 1870 elle a été transférée rue Lamandé et remplacée par une école normale de filles. Ses anciens élèves publient un Bulletin mensuel, intéressant à consulter pour qui veut connaître l'esprit des représentants ou des épigones des deux révolutions polonaises de 1830 et de 1863. Tous n'ont pas gardé de cette école un souvenir enthousiaste. Voir le curieux ouvrage de M. Albert Cim (Cimochowski), *Grand'mère et petit-fils* (Hachette, 1896). L'école bolivienne dont il question dans ce roman n'est autre que l'école polonaise des Batignolles.

j'étais bien résolu d'appliquer à mes études la maxime : *audiatur et altera pars,* et j'entrepris d'étudier le russe dans la mauvaise grammaire de Reiff, sans me douter qu'après l'avoir tant de fois maudite je serais appelé à en donner un jour une nouvelle édition.

Au début de l'année scolaire 1863-1864 je me mis à suivre le cours de langue et de littérature slave (telle était alors la dénomination officielle) professé au Collège de France par M. Alexandre Chodzko. C'était le cousin de Léonard ; le public les confondait souvent, et cette confusion n'était pas faite pour leur plaire. Ils n'étaient pas bien ensemble ; Léonard racontait à qui voulait l'entendre que son cousin avait été nommé au Collège de France par erreur ; le ministre s'était, disait-il, trompé de prénom.

Les deux cousins représentaient sous des aspects différents le type classique du *szlachcic* ou gentilhomme polonais ; grand, bien pris, les cheveux taillés en brosse, l'œil vif, Léonard, derrière sa petite table de la Sorbonne, semblait parader encore sur le cheval blanc qu'il montait naguère, aide de camp improvisé de Lafayette aux jours de juillet 1830. Par paren-

thèse, je me suis souvent demandé ce qu'un Polonais pouvait avoir à faire dans cette révolution qui, en somme, ne regardait que nous. Il avait l'air d'un docteur Faust qui aurait jadis servi dans les hussards.

Il s'était constitué l'historiographe et l'archiviste des deux émigrations polonaises du XVIIIe siècle et de 1830 ; il avait réuni sur leur histoire une bibliothèque considérable et de nombreux documents inédits qui, si je ne me trompe, figurent aujourd'hui au musée polonais de Rapperschwyl. Après la mort de Léonard, sa veuve voulut les vendre pour une somme de quinze mille francs au gouvernement français. Une commission présidée par M. Alfred Maury et dont j'étais rapporteur se prononça, vu l'état de nos finances, contre l'acquisition.

Léonard Chodzko représentait le type du vieux Polonais, chrétien, conservateur, irréconciliable. Pour lui, le Russe c'était toujours le *Moskal* (Moscovite). Il n'avait point pris part aux révolutions de son pays ; il l'avait quitté avant 1830, en 1826, si j'ai bonne mémoire. Cependant il se faisait volontiers passer pour

émigré, émigré de la veille si l'on veut. Le patriotisme de son cousin, qui avait servi sous le *Moskal,* lui semblait un peu tiède.

Alexandre Chodzko, avec sa moustache et sa barbiche grisonnantes (il avait environ soixante ans lorsque je le connus), avait, lui aussi, des allures d'ancien officier, mais d'officier très assagi. L'œil gris bleu, un peu éteint, trahissait une certaine lassitude dont on surprenait parfois les symptômes dans son enseignement : ses leçons se bornaient en général à des explications de textes. Au milieu d'une phrase, il lui arrivait parfois d'être pris d'un accès d'anémie cérébrale et de s'arrêter net : « Je vous demande pardon, messieurs, je ne puis pas continuer. » Je m'offrais alors à expliquer le texte, que j'avais toujours préparé de mon mieux. Il me laissait faire et nous atteignions ainsi la fin de la leçon.

Il ne tarda pas à me remarquer. Il m'ouvrit sa maison hospitalière ; il lut avec moi des fragments des poètes polonais. « Je vieillis, me dit-il un jour : travaillez ; vous avez plus que personne le droit de rêver ma succession. » Cet horoscope devait se réaliser.

Alexandre Chodzko était né en Lithuanie,

comme Mickiewicz ; un peu plus jeune que lui, il avait été de bonne heure honoré de l'amitié du poète et soumis à son influence. Il avait débuté par la poésie, et ses contemporains avaient fondé sur lui les plus belles espérances. Un jour Mickiewicz, dans un fragment qui nous a été conservé, avait salué en lui un rival et un successeur. Chodzko, dans une improvisation, avait comparé Mickiewicz à un aigle. Le maître lui répondit : « Je suis l'aigle, mais tu es le faucon ; tu as saisi les secrets du vol de l'aigle et il te porte envie. Quand il succombera, tu prendras son essor. Quand il périra, tu lui survivras. Tu t'asseoiras un jour sur son trône et tu te couvriras de sa gloire. »

Alexandre Chodzko ne réalisa pas ces espérances. D'un volume de vers publié par lui à Saint-Pétersbourg en 1827, la postérité n'a retenu qu'une jolie ballade intitulée : *Les framboises*. C'est une pièce classique d'un tour délicat, d'un joli sentiment, qui figure dans toutes les anthologies polonaises. Je l'ai traduite dans la notice que j'ai consacrée à l'auteur au lendemain de sa mort[1]. Une partie de la prédiction

1. Dans la *Revue encyclopédique* (année 1891).

de Mickiewicz se trouva pourtant réalisée le jour où Chodkzo s'assit sur le trône de l'aigle, autrement dit dans cette chaire dont le poète avait fait un trépied de sibylle apocalyptique.

La famille d'Alexandre Chodzko n'était point riche; il fut envoyé à l'Académie orientale de Saint-Pétersbourg, qui devait lui ouvrir la carrière consulaire. Tout en cultivant la poésie, il apprit les langues musulmanes. Il fut expédié en Perse et résida successivement à Recht et à Téhéran. Il joignit à ses fonctions des opérations commerciales qui lui valurent une assez jolie fortune.

Vers 1840 il quitta le service. Il aurait pu pousser plus loin sa carrière, mais il voulut aller vivre en Occident, retrouver ses compatriotes émigrés. De la Pologne il ne connaissait guère que la Lithuenie. Il ne se sentit pas le courage d'y retourner après le naufrage des espérances et des illusions qui avaient bercé sa jeunesse. La France surtout l'attirait. C'était chez elle que la plupart de ses compatriotes avaient trouvé une seconde patrie. Il visita l'Italie, l'Angleterre. Il sema le long des chemins une fortune dont plusieurs de ses compatriotes moins favorisés que lui l'aidèrent

promptement à s'alléger. Il publia en anglais et en français des travaux qui lui valurent l'estime des orientalistes. Dans ses voyages il rencontra en Suisse une Lithuanienne, femme de grand esprit et de grand cœur, Mlle Hélène Jundzill. Elle lui donna trois fils qui sont aujourd'hui dispersés à tous les vents de l'horizon ; l'un est en Angleterre, l'autre en Cochinchine, un troisième en Amérique. Mickiewicz a écrit le livre des *Pèlerins polonais* ; il croyait que le pèlerinage finirait par aboutir à la terre sainte, c'est-à-dire à la patrie reconstituée. Les petits-fils des combattants de 1830 sont plus loin que jamais de l'idéal qu'avaient rêvé leurs pères. La plupart d'entre eux ignorent même cette langue pour le maintien de laquelle leurs aïeux versaient naguère un sang généreux ; quelques-uns, pour ne point affliger nos oreilles, ont traduit leurs noms en français ou l'ont dépouillé d'une terminaison qui trahirait leur origine exotique[1].

A Paris, Alexandre Chodzko retrouva Mickiewicz : il le rencontra vers l'époque où ce puissant génie se débattait sous les étreintes du

1. Par exemple Sigismond Lacroix né Krzyzanowski. Albert Cim né Cimochowski.

mysticisme et de l'hallucination[1]. Un illuminé dangereux, Towianski, avait pris possession du poète; un certain nombre d'émigrés se trouvaient sous la domination spirituelle de ce néfaste personnage. Chodzko faillit succomber; s'il échappa, ce fut grâce au bon sens et à l'énergie de sa femme. Elle se refusa à donner dans ces visions; chrétienne sincère et pratiquante, elle se défiait des faux prophètes; mère de famille exemplaire, elle défendait de son mieux son mari contre le flot toujours montant des exploiteurs qui s'en prenaient à sa bourse et qui vers la fin de sa vie pillèrent même sa bibliothèque. J'en sais quelque chose; j'ai eu l'occasion d'en faire l'inventaire et d'en faire acheter les débris par le Collège de France et la Bibliothèque nationale après la mort de mon ancien maître.

Orientaliste distingué, M. Chodzko avait eu au moment de la guerre de Crimée l'occasion de rendre quelques services à notre ministère des affaires étrangères. En 1857 la chaire de langue et de littérature slave du Collège de France devint vacante par suite de la *dispari-*

1. Voir sur Mickiewicz mes études dans *Russes et Slaves*, t. II et III, et dans *Le monde slave*, t. II.

tion du chargé du cours, Cyprien Robert [1]. M. Chodzko fut appelé à le remplacer. Les langues russe et polonaise lui étaient familières ; les autres étaient restées étrangères à ses études. Il entreprit de se les assimiler et il y réussit ; il avait le don des langues, mais il était tout à fait étranger aux méthodes de la philologie, de la grammaire comparée ou de la critique historique. Il ne put jamais s'y faire ; il avait un profond mépris pour la philologie à la manière allemande. Il appelait cela *tuer des puces*.

Vers 1860, aucun Français n'aurait été capable de donner l'enseignement des langues et des littératures slaves. M. Chodzko y était certainement plus apte que ceux de nos rares compatriotes qui savaient plus ou moins la langue russe. Mais il était gêné par ses origines polonaises.

Le français, qu'il parlait avec beaucoup de pureté, restait néanmoins pour lui une langue étrangère, surtout quand il s'agissait de l'écrire. Corrigeant avec lui les épreuves de ses *Contes slaves*, j'eus un jour beaucoup de peine à lui

1. Voir mon essai sur la chaire du Collège de France, *Russes et Slaves*, t. I.

faire comprendre qu'il ne fallait pas écrire : Il y avait une fois une veuve dont le mari était mort. Il me demandait naïvement : « Mais où donc est la faute ? Je ne la vois pas ». Ses leçons n'étaient guère suivies que par quelques compatriotes polonais. Il ne se rendait pas compte de l'état d'âme de l'auditeur français qui se présentait à son cours ; il ne soupçonnait pas que l'enseignement est une adaptation perpétuelle de l'esprit du professeur à celui de l'élève. L'enseignement est un métier comme un autre ; il faut s'y être préparé dès sa jeunesse. On ne s'improvise pas professeur à soixante ans.

M. Chodzko avait d'ailleurs certaines raisons de se méfier de lui-même. Il ne se sentait pas complètement indépendant. Il n'était que chargé de cours, par conséquent révocable *ad nutum*. Il avait subi l'influence de Towianski et il savait que cette influence néfaste avait coûté jadis à Mikiewicz la possession de sa chaire. Il craignait de se compromettre. Le mieux était de se défier de sa propre parole, de se borner à des traductions. De 1864 à 1872 je ne l'ai entendu qu'une fois faire un cours de littérature, c'était en 1863 ou 1864, au moment où le public libéral se passionnait pour la cause polonaise.

Nous n'avions pas encore appris à réserver nos larmes pour nos propres malheurs. M. Chodzko, pour répondre à l'attente de ses compatriotes, traitait de la littérature polonaise au XIXe siècle. Beau sujet s'il en fut. Mais il avait eu soin, pour écarter le public, de mettre sa leçon à midi et demi dans la petite salle que nous appelons au Collège de France la salle des langues. De cette façon il était sûr de n'avoir pour auditeurs que quelques Polonais.

Cet auditoire peu nombreux ne laissait pourtant point au professeur une pleine liberté. Sans doute, il n'était plus dans cette période d'exaltation dont Towianski et Mickiewicz avaient été les initiateurs. Mais, au lendemain de l'insurrection de 1863, il vivait dans une sorte de fièvre dont le successeur de Mickiewicz pouvait difficilement éviter la contagion. Il faisait peser sur le professeur une contrainte morale, analogue au terrorisme que le fameux gouvernement national occulte (*rzond narodowy*) avait récemment fait peser sur Varsovie. Quiconque n'acceptait pas certaines formules, certaines théories à la mode dans l'émigration, se voyait qualifié de traître, de *Moskal,* de vendu. A l'exaltation mystique avait succédé pour

quelques rêveurs, d'ailleurs médiocrement éclairés, le dogmatisme scientifique. Ce n'était plus avec des larmes, des prières et des adjurations qu'on allait refaire la patrie, c'était avec la science.

Un Polonais venu des bords du Dnieper avait élaboré toute une théorie, qui d'après lui et ses adhérents devait valoir à sa patrie une armée et renouveler la face de l'Europe. Quel était le grand ennemi de la Pologne? La Russie. Pour refaire la Pologne, il n'y avait qu'à supprimer la Russie, tout au moins sur le papier. Dans des publications fort indigestes, j'oserai même dire illisibles, l'ethnographe en question démontrait que les Russes n'étaient pas des Slaves, pas même des Indo-Européens, mais de vulgaires Touraniens. Cette démonstration établie, l'Europe éliminait la Russie comme un corps étranger et la Pologne redevenait ce qu'elle était ou croyait être naguère au temps des Sigismond et des Sobieski. La théorie était fort simple, comme on voit. Si par hasard elle ne semble pas très claire à ceux qui me font l'honneur de me lire, j'essaierai de l'expliquer par un exemple emprunté à l'Allemagne. Tout le monde sait que l'Allema-

gne du nord, — autrement dit la Prusse, — a complètement absorbé l'Allemagne du sud. Or qu'est-ce que les Allemands du nord ? Ce sont des Slaves germanisés. Jusqu'au xe siècle et même beaucoup plus tard, les pays situés sur la rive droite de l'Elbe appartenaient à des peuples de race slave. Le nom même des Prussiens n'est pas germanique. Ceci établi, supposons un Bavarois patriote qui veut émanciper Munich du joug de Berlin. Il invoque l'histoire et l'anthropologie pour démontrer que les Prussiens ne sont que des pseudo-Allemands. Après cette démonstration lumineuse ils n'ont plus rien à faire en Allemagne ; ils rentrent dans le sein de la race slave, d'où ils n'auraient jamais dû sortir, et la Bavière redevient le chef de chœur d'une Germanie affranchie et régénérée.

C'est par ces théories enfantines que l'ethnographe en question prétendait anéantir la Russie et refaire la Pologne. Il entassait pour la soutenir des livres écrits en médiocre polonais et en mauvais français. Incapable d'atteindre par lui-même notre public, sympathique en principe à la cause polonaise, mais rebelle aux questions d'ethnographie slavo-touranienne, il s'efforçait de recruter dans la presse des

adhérents qui se fissent les apôtres de sa doctrine. Vu l'ignorance générale des journalistes en ce temps-là, il réussissait de temps en temps à mettre la main sur quelque publiciste qui dissertait gravement sur les Aryens et les Touraniens. Il fut au comble de la joie le jour où il parvint à jeter le grappin sur Henri Martin. Le laborieux historien, épris de toutes les causes généreuses, menait dans le *Siècle* une campagne en faveur de la Pologne, comme il en avait mené une en faveur de l'Italie. Il crut trouver dans l'ethnologie polonaise des armes de combat et il publia en 1866, sous ce titre *La Russie et l'Europe*[1], un gros volume qui avait pour épigraphe : *L'Europe aux Européens,* et qui n'a rien ajouté à sa gloire. Cet ouvrage sans valeur scientifique nous semblerait aujourd'hui singulièrement démodé.

Henri Martin n'était pas toujours infaillible, mais c'était bien l'âme la plus loyale qu'il y eût au monde. Nous nous rencontrions dans nos sympathies pour les Slaves opprimés, Polonais, Tchèques, Serbes ou Bulgares. Mais, — j'avais l'honneur de le connaître personnel-

1. Librairie Furne.

lement, — nous n'étions plus d'accord quand il s'agissait de la Russie. Parfait galant homme, respectueux de toutes les opinions, il accordait même à un jeune inconnu le droit de n'être point de son avis. Après la guerre de 1870, il fut plus que personne affligé de nos revers et il comprit que ce ne serait pas le concours de la Pologne qui nous aiderait à rétablir nos affaires. Aussi, lorsque dans le courant de l'année 1872 je sollicitai une mission pour aller étudier sur place cette Russie sur laquelle on avait tant raisonné sans la connaître, il fut le premier à me recommander à son confrère Jules Simon. Je raconterait plus loin comment cette mission excita l'inquiétude de M. Thiers, qui craignait que son ministre n'eût en ma personne envoyé chez les Russes « un agent polonais ».

Je n'ai pas encore nommé l'ethnographe en question. Je ne le nommerai point. Il a tellement aimé de son vivant le bruit et la réclame que ce sera de ma part, si l'on veut, une vengeance posthume. Son âme n'était pas précisément celle d'Henri Martin. Il avait essayé de m'attirer dans le chœur de ses adeptes. Je m'y étais carrément refusé. Tant qu'il a vécu, il ne m'a épargné ni les injures ni les calomnies. Il

a fait tout ce qu'il a pu pour m'arrêter au seuil de ma carrière. Il n'y a pas réussi. Ses théories avaient enthousiasmé un certain nombre de ses compatriotes, qui, à défaut du miracle annoncé par Towianski et par Mickiewicz, se raccrochaient à des formules prétendues scientifiques qu'ils n'étaient pas toujours en état de comprendre. X., appelons-le de ce nom, menait un groupe de disciples pour qui ses théories étaient devenues un dogme national et qui flétrissaient de l'épithète de traître ou de renégat quiconque restait indifférent à sa doctrine et se permettait d'en signaler les lacunes ou les incohérences. Ils avaient tellement confiance dans le pouvoir de ces théories qu'un jour ils firent célébrer une messe d'actions de grâces pour remercier le Seigneur d'avoir donné à la Pologne un si précieux champion. Que tout cela est loin de nous!

Ceux qui n'ont pas vécu sous le second empire ou qui n'ont pas étudié de près l'histoire de cette époque ne peuvent se faire une idée de l'action que l'émigration polonaise exerçait alors sur l'opinion publique. Nous ignorions les langues étrangères; les Polonais sont généralement polyglottes. Ils offraient à la presse des

services qu'on acceptait volontiers. Depuis la guerre de Crimée, la Russie, sans nous être ce qui s'appelle antipathique, était officiellement considérée comme le grand ennemi de l'Europe et de la France. La plupart des représentants de la classe dirigeante professaient les mêmes sentiments pour les Slaves autrichiens ou balkaniques. Leurs efforts pour s'affranchir de la domination des Allemands, des Hongrois ou des Turcs étaient considérés comme des manœuvres inspirées par la Russie et flétries du nom vague de *panslavisme*. Les Polonais régentaient l'opinion publique par l'intermédiaire de la *Revue des Deux Mondes,* du *Journal des Débats,* du *Siècle* et de l'*Univers*. Le public français n'avait aucun moyen d'être sérieusement informé des événements qui s'accomplissaient dans l'Europe orientale. Pour l'émigration, il s'agissait avant tout d'ameuter l'opinion publique contre la Russie; les Polonais mettaient leur plume au service de quiconque était l'adversaire de la Russie : Turcs, Allemands, Hongrois, peu importait. En agissant ainsi, ils servaient peut-être leurs intérêts. Ils ne servaient pas les nôtres.

Au début de mes études, les émigrés m'a-

vaient accueilli avec enthousiasme. J'étais une recrue aussi précieuse qu'inespérée : jamais leurs amis les plus chaleureux, pas même, quoi qu'on en ait dit, Montalembert, n'avaient eu le courage d'apprendre leur langue[1]. Vers 1865 ou 1866 je fus reçu à l'unanimité membre de la Société d'histoire et de littérature polonaises, — aujourd'hui dissoute, — et qui était alors présidée par le prince Ladislas Czartoryski. Cette société était inspirée par un patriotisme ardent, mais aveugle et intolérant. Dès que j'essayai de penser par moi-même, j'eus l'occasion d'en faire l'expérience.

1. On a souvent répété que Montalembert avait traduit le *Livre des pèlerins*, de Mickiewicz. C'est une erreur. Il a tout simplement retouché le français du traducteur polonais Jasinski.

II

Un émigré tchèque. — Joseph Fricz. — Voyages en Bohême. — Jeunes et vieux Tchèques. — Rieger et Palacky à Paris. — Négociations avec l'hôtel Lambert. — Mgr Strossmayer; le chanoine Raczki; le poète Medo Pucic.

Je n'entendais pas limiter mes études à la Pologne. La Bohême slave m'intéressait également. En 1864 je vis un jour entrer dans la petite salle du Collège de France un Tchèque qui a exercé quelque influence sur ma carrière. C'était un poète appelé Joseph Fricz. A côté de l'émigration polonaise il représentait, — à lui tout seul, — l'émigration tchèque. Étudiant, il avait joué un rôle prépondérant dans la révolution de Prague; il avait été condamné par les conseils de guerre, interné en Hongrie; il avait fini comme tant d'autres par échouer à Paris. Les révolutions manquées de Pologne, de Bohême, de Hongrie, d'Italie hantaient son imagination. Il aurait voulu être pour la Bohême tout ensemble un Kosciuszko, un Kos-

suth, un Mazzini, tout au moins un Herzen. Ses compatriotes, beaucoup moins idéalistes que les Polonais, ne se prêtaient que médiocrement à la réalisation de ses rêves. Il me rendit de sérieux services en m'aidant à apprendre la langue tchèque, en appelant mon attention sur l'histoire et les luttes politiques de son pays. Il m'inspira un ardent désir de le visiter. Pour une bourse d'étudiant la Bohême était plus accessible que la Pologne, où d'ailleurs la police russe, prussienne ou autrichienne m'aurait gêné dans mes explorations. Quant à la Russie, elle m'apparaissait dans un lointain presque inaccessible.

Au mois de juillet 1864 j'arrivai en Bohême. Prague, la ville aux cent tours, m'enchanta par ses aspects romantiques. Je devais y revenir bien souvent depuis et y faire de longs séjours. C'est avec Paris et Moscou la ville de l'Europe que je connais le mieux. J'ai toujours rêvé d'un livre sur Prague. Je n'ai pas réalisé ce rêve et je ne puis que renvoyer à ce que j'ai dit au deuxième volume de *Russes et Slaves* (p. 319 et suivantes). En 1864, la nation tchèque n'avait pas encore accompli tous les progrès qu'elle a réalisés depuis lors. Elle offrait ce-

pendant à l'observateur un spectacle des plus intéressants; c'était une lutte sans trêve, un combat corps à corps du slavisme contre le germanisme. Cette lutte n'a pas encore aujourd'hui abouti à un triomphe définitif, mais chacune des passes d'armes a été signalée par un succès.

Je me liai avec quelques-uns des combattants les plus intrépides de cette lutte nationale : avec les frères de Joseph Fricz, Antoine et Vacslav, savants aussi distingués qu'ardents patriotes : avec Jules Gregr, le rédacteur de la *Gazette nationale* (Narodni Listy) qui avait expié, par Dieu sait combien de mois de prison, les exploits de sa vaillante plume ; avec E. Tonner, depuis directeur de l'académie commerciale ; avec le feuilletoniste Neruda ; avec le romancier Sofie Podlipska, qui avait traduit en tchèque le *Consuelo* de George Sand et qui me remit un exemplaire de cette traduction pour mon illustre compatriote. Je m'acquittai de la commission et George Sand répondit par une lettre où elle disait à peu près ceci : « La Bohême a montré qu'un petit peuple peut être une grande nation. »

Tous mes amis de Prague appartenaient au

parti jeune-tchèque, c'est-à-dire démocratique, radical si l'on veut. Les vieux Tchèques représentaient le parti opportuniste et conservateur. Au fond, tous deux étaient d'accord sur le but à atteindre. Ils ne différaient que sur le choix des moyens et sur certaines questions sociales.

Tous les Tchèques détestaient la domination allemande et rêvaient de voir la France s'associer à leur lutte contre le germanisme. Tous étaient passionnés pour la cause de la Pologne ; en ce temps-là, la Galicie n'était pas encore réconciliée avec l'Autriche officielle, et les Tchèques voyaient en elle l'auxiliaire de leurs revendications. Le point de vue a changé depuis 1867.

Les Tchèques ne pouvaient s'empêcher d'établir un certain parallèle entre la destinée de leur pays et celle de la Pologne. Mais la Russie n'était pas pour eux comme pour les Polonais un objet d'horreur. Ils suivaient avec le plus vif intérêt son mouvement social et intellectuel. Les Slaves du Midi, qui se débattaient contre les Italiens, les Magyars ou les Turcs, étaient l'objet d'ardentes sympathies. L'enquête que j'entrepris pendant quelques semaines de sé-

jour à Prague me révéla vraiment ce monde slave dont je n'avais à Paris que la notion indistincte et confuse. Il me sembla que j'avais le devoir de communiquer à mes compatriotes le résultat de mes observations. Je fis paraître peu de temps après mon retour à Paris une brochure sur l'*État autrichien*[1] qui a été le point de départ de mon histoire de l'Autriche-Hongrie, publiée pour la première fois en 1878. J'écrivis deux volumes sur la Bohême : l'un était purement littéraire[2]; l'autre intitulé *La Bohême historique, pittoresque et littéraire,* publié à l'occasion de l'exposition de 1867, fut rédigé avec la collaboration de Joseph Fricz et d'un certain nombre de publicistes. Il apprit beaucoup au lecteur français. Il excita un véritable enthousiasme en Bohême. Pour préparer ce volume, j'avais entrepris dans l'été de 1866 un second voyage en Bohême. C'est alors que j'eus l'occasion de faire la connaissance de

1. Paris, librairie du Luxembourg, 1866.

2. *Chants héroïques et chansons populaires des Slaves de Bohême.* Librairie internationale, 1866. Il renferme notamment une traduction du manuscrit de Kralove Dvor (Kœniginhof) auquel je croyais en ce temps-là. Ce volume donna lieu à un intéressant article de Gaston Paris dans la *Revue critique.* Cet article fut le point de départ de mes relations d'amitié avec mon futur collègue et confrère.

M. Rieger, le chef du parti vieux-tchèque, qui m'accueillit avec la plus vive sympathie. M. Rieger était le véritable chef spirituel de sa nation. Fricz, dont l'exaltation s'accordait mal avec l'opportunisme des vieux Tchèques, avait fait tout son possible pour m'empêcher d'entrer en relations avec lui.

Pour assurer la publication de notre volume, nous avions demandé à la Bohême des souscripteurs à un prix relativement élevé pour un pays dont les conditions économiques étaient beaucoup moins prospères qu'elles ne le sont aujourd'hui (dix francs, soit environ cinq florins d'Autriche). Quand nous eûmes expédié en Bohême quatre cents exemplaires, le gouvernement s'avisa que l'ouvrage pouvait être dangereux. Il le fit poursuivre, condamner et interdire dans tout l'empire. Les raisons par lesquelles on justifiait ces mesures feraient actuellement sourire le plus loyal serviteur de l'empereur François-Joseph. Pour avoir écrit, par exemple, que l'empereur Ferdinand V, dit le Bienfaisant, était faible de corps et d'esprit, nous étions taxés de lèse-majesté. L'Autriche libérale d'aujourd'hui rougirait en lisant les considérants de ce document juridique sur le-

quel il serait cruel d'insister au début du xxe siècle.

Joseph Fricz avait au cœur deux passions, l'amour de la patrie slave, la haine de l'Autriche. Il se considérait comme le Kossuth de la Bohême ; pour combattre la dynastie des Habsbourg, il se fût au besoin allié avec l'enfer. Quand les Prussiens pénétrèrent en Bohême pendant l'été de 1866, il crut le moment venu de réaliser ses rêves patriotiques. Il se glissa en Bohême à leur suite. Est-ce lui qui inspira la proclamation du roi Guillaume « au glorieux royaume de Bohême ? » Il ne me l'a jamais dit. Toujours est-il qu'il entra à Prague avec les Prussiens et qu'il y résida quelque temps. Bismarck était homme à faire flèche de tout bois. Fricz rédigea ou fit rédiger un pamphlet intitulé *Les pleurs de la couronne de Bohême,* qui fut répandu à des milliers d'exemplaires et qui n'avait certainement pas pour objet de rattacher les Tchèques à la maison d'Autriche. Beaucoup de libéraux, voire de révolutionnaires voyaient en ce temps-là dans la Prusse bismarckienne le champion de leur cause contre l'Autriche réactionnaire.

Fricz était de ce nombre. En revanche, nourri à l'école des Polonais et même des Hongrois, il restait l'ennemi de la Russie autocratique. Ses compatriotes, menacés par le dualisme autrichien, n'avaient aucune confiance en Bismarck et commençaient à se demander si, au cas d'une lutte suprême contre le germanisme, la Russie ne leur serait pas plus utile que la Pologne. Pendant l'été de l'année 1867, les deux chefs du parti vieux-tchèque, MM. Palacky[1] et Rieger, vinrent à Paris visiter l'exposition universelle et négocier avec les chefs de l'émigration polonaise, Ladislas Czartoryski et André Zamoyski. Il s'agissait de les décider à exercer leur influence sur la Galicie pour une action commune en faveur du fédéralisme. Ils promettaient en revanche leur médiation auprès des Russes pour améliorer le sort des Polonais dans l'empire du tsar. Ils eurent à l'hôtel Lambert où résidait alors le prince Ladislas un certain nombre d'entrevues fort courtoises qui, en somme, n'aboutirent pas. De Paris ils se rendirent à Moscou, où les appelait une invitation de la

1. Voir sur Palacky mes *Études slaves* (Paris, Leroux, 2e volume).

Société des sciences naturelles, qui organisait une exposition d'ethnographie slave. Cette exposition donna lieu à des manifestations slavophiles qui exaspérèrent les Allemands et qui furent mal comprises en France. M. Rieger tint parole ; il prononça en faveur des Polonais un discours fort éloquent et fort habile, dont l'émigration lui sut d'ailleurs fort peu de gré. Le pauvre Joseph Fricz était désespéré ; il croyait représenter la véritable opinion politique de son pays ; il traitait de puissance à puissance avec MM. Rieger et Palacky et leur soumit avant leur départ des observations dont ils ne tinrent aucun compte. Il se vengea de leur dédain par un pamphlet qui eut peu de retentissement. Ainsi qu'il arrive le plus souvent aux émigrés, il n'était plus en harmonie avec la majorité de ses concitoyens.

Parmi les hôtes slaves venus à Paris pour l'exposition de 1867 figuraient encore le Dr Prazak, avocat à Brno (Brunn), député à la diète de Moravie, qui fut depuis ministre pour la Bohême dans le cabinet cisleithan ; Mgr Strossmayer, évêque de Diakovo en Slavonie, alors inconnu en Occident, mais dont le concile de Rome allait bientôt révéler le nom au

monde chrétien ; son compatriote le chanoine Raczki d'Agram, l'historien national des Croates, qui devait être le premier président de l'Académie sud-slave ; le poète ragusain Medo Pucic, connu des Italiens sous le nom d'Orsato Pozza.

Tous ces personnages se rencontraient dans un café des environs du Palais-Royal où siégeait alors le cercle tchèque-slave aujourd'hui disparu. On l'a remplacé par un *sokol,* ou société de gymnastique. Le sport envahit tout. Dans une salle de ce café je vis arriver un soir un homme de haute taille, vêtu de cette longue lévite qui est l'habit de ville du clergé en Autriche et en Hongrie. Un liséré violet au collet, une améthyste au doigt révélaient seuls la dignité épiscopale. L'œil du nouveau venu était vif, l'allure noble et affable, le sourire exquis[1]; M. Rieger, qui l'accompagnait, lui donnait le

1. Voir dans le *Monde slave* (t. Ier, 2e édition) les chapitres : *Un évêque slave, Mgr Strossmayer* et *Agram et les Croates.* J'avais un jour chez moi un de mes amis qui se pique d'être graphologue. Je fis passer sous ses yeux une lettre de Mgr Strossmayer, en langue croate, dont il ne pouvait comprendre un traître mot : « Dieu ! la grande âme, le noble caractère, que je voudrais connaître cet homme-là ! » Depuis que j'ai entendu porter ce diagnostic, je suis tenté de croire à la graphologie. L'ami en question est M. Philippe Godet, un Neuchâtelois huguenot, peu suspect de préjugés catholiques.

titre d'*Excellenz,* lequel correspond à notre monseigneur. C'était l'éminent évêque de Diakovo, le mécène des Slaves méridionaux. Il avait lutté de toutes ses forces contre l'arrangement inique que les Hongrois prétendaient imposer et réussirent en effet à imposer à sa patrie. L'empereur-roi était intervenu personnellement et avait invité le fougueux prélat à voyager. Il avait quitté son diocèse et venait visiter l'exposition universelle. J'eus l'honneur de lui être présenté et de le saluer dans sa langue maternelle, le serbo-croate, que mes nombreuses relations avec les étudiants serbes m'avaient rendue familière. Je l'interrogeai sur son savant ami le Dr Raczki, sur l'Académie sud-slave qui allait être prochainement inaugurée. L'évêque fut ravi de trouver un jeune Français si au courant des choses de son pays et me demanda si j'avais déjà voyagé chez les Slaves méridionaux. Sur ma réponse négative il m'invita à venir le visiter dans sa résidence de Diakovo et à prendre part à l'inauguration de l'Académie, qui devait avoir lieu prochainement. Il m'offrait à Agram et à Diakovo la plus complète hospitalité. J'acceptai avec transport cette offre si cordiale. Plus tard, en dé-

diant à l'éminent prélat mon livre sur les *Apôtres slaves,* je n'ai fait qu'acquitter une dette de reconnaissance. A ce moment l'évêque rêvait de fonder à Paris un organe périodique qui mettrait l'opinion publique au courant du mouvement politique et intellectuel des Slaves méridionaux. Il songeait à Ubicini et à moi pour la direction. Ce projet ne devait pas se réaliser.

Quelques jours plus tard l'évêque me présentait son *alter ego,* le chanoine Raczki, ardent patriote, profond érudit qui avait renouvelé l'histoire de son pays, qui devait être pendant de longues années l'âme de l'Académie sud-slave, le promoteur de toutes les grandes entreprises littéraires. Sous un aspect froid et correct, le chanoine cachait une âme tendre et généreuse ; une profonde sympathie s'établit entre nous. La mort seule, — il a quitté ce monde en 1896, — devait mettre fin à nos affectueuses relations.

Un autre ami et compatriote de Mgr Strossmayer était aussi arrivé à Paris. C'était le comte Medo Pucic (Orsato Pozza), — les familles ragusaines ont parfois un double nom slave et italien, — originaire de cette ville de Raguse qui a joué un rôle si glorieux dans les

annales des Slaves méridionaux ; il était le type accompli du gentilhomme de lettres : poète délicat, historien amateur, il écrivait tour à tour en croato-serbe et en italien. Une modeste fortune lui assurait une situation indépendante. Il passait sa vie à voyager ; il avait longtemps vécu en Russie, mais Paris surtout l'attirait. Pendant de longues années je l'ai vu à chaque printemps revenir avec les hirondelles ; il se plaisait aux fins dîners dans les restaurants à la mode, aux longues flâneries sur les boulevards. Il connaissait à merveille la littérature populaire des Serbes. Comme les *gouslars,* ces naïfs rapsodes, il avait le don de l'improvisation. De toutes les langues, le serbo-croate est peut-être celle où l'improvisation est la plus aisée. Le *deseterac,* vers épique de dix syllabes, qui chante les désastres de Kosovo et les exploits de Marko Kralievitch, se plie à tous les besoins de la pensée, à toutes les licences de la prosodie, à toutes les fantaisies de l'imagination. *Inter pocula,* Pucic m'envoyait la balle, je lui donnais la réplique : les *deseterci* succédaient aux *deseterci,* sous les yeux du garçon effaré devant ces deux étrangers qui oubliaient par moments le boire et le manger.

Patriote irréconciliable, Medo Pucic avait répudié la nationalité autrichienne; il avait été chambellan de la cour de Lucques et était devenu sujet italien. Après la mort du prince Michel de Serbie, il fut appelé à Belgrade pour servir de gouverneur au jeune Milan; j'avais rencontré, dans un banquet donné en 1865 à l'occasion du cinquantième anniversaire de la délivrance de la Serbie, ce futur prince avec son précepteur, M. Huet : il m'avait fait l'effet d'un bon gros garçon assez insignifiant. Medo Pucic ne m'a jamais parlé de son auguste pupille. Il est mort vers 1883 avant d'avoir vu se produire dans le ménage du jeune roi et dans le jeune royaume les incidents douloureux qui eussent certainement affligé son cœur de galant homme et de patriote.

III

Voyage chez les Slaves méridionaux. — Agram. — Belgrade. — Garachanine. — Novi Sad. — A Diakovo chez Mgr Strossmayer. — La *Revue des Deux-Mondes*. — A Prague. — Fricz à Berlin. — La société d'histoire et de littérature polonaise.

Vers la fin de juin 1867 je quittai Paris pour me rendre chez les Slaves méridionaux, à Agram notamment, où m'appélait l'aimable invitation de l'évêque Strossmayer. J'avais rêvé un autre voyage : durant l'été de cette même année, la Société des sciences naturelles de Moscou avait organisé dans cette ville une exposition anthropologique particulièrement consacrée à la race slave. C'est de cette exposition que date l'admirable collection de mannequins représentant tous les types slaves qu'on peut voir au musée Roumiantsov. Un congrès scientifique devait avoir lieu à cette occasion. Les Slaves d'Autriche et de Turquie y étaient invités. J'avais sollicité une mission scientifique de notre ministère. On m'avait courtoisement ré-

pondu qu'il n'y avait pas de fonds. La vérité vraie c'est qu'en ce temps-là on n'imaginait pas que la vie slave pût être une matière d'études scientifiques.

Je me dirigeai donc par l'Italie vers les régions de la Save et du Danube. Je résidai successivement à Agram et à Belgrade. J'ai raconté dans un de mes premiers ouvrages le séjour assez long que je fis dans ces deux capitales[1]. J'ajouterai à ce récit quelques détails inédits. Lorsque j'arrivai à Agram, cette ville avait été récemment honorée de la visite d'un Français qui se disait journaliste, sans qu'on sût bien à quelles feuilles il collaborait ; il se faisait remarquer par des allures gasconnes et charlatanesques, parlait de ses relations, de son talent, et promettait le concours de sa plume à ces pauvres Croates tout éblouis d'une pareille bonne fortune. Nos hôtes se figuraient posséder un des premiers publicistes de France, et furent très désappointés quand je leur appris que le personnage était totalement inconnu à Paris. Je n'eus pas l'occasion de le voir. A la suite de je ne sais quel incident, il avait tiré contre je

1. Voir *Le monde slave,* 2e éd., 1re série. Paris, Hachette, 1897.

ne sais plus qui des coups de revolver, et gémissait sur la paille humide des cachots. On me montra la photographie du personnage. C'était une tête de cabotin ou d'aventurier. J'ai eu l'occasion de retrouver depuis sa trace, et les événements n'ont que trop confirmé le diagnostic que j'avais porté alors. Il est mort il y a quelques années.

J'arrivai à Belgrade au moment où cette ville venait d'être évacuée par les troupes musulmanes et savourait avec délices la lune de miel de l'indépendance. Grâce à ma connaissance pratique de la langue indigène, je fus accueilli et traité comme un enfant du pays. J'avais rencontré à Agram un certain nombre de Serbes venus en députation pour fêter l'inauguration de l'Académie sud-slave. En ce temps-là les relations entre Serbes et Croates étaient fort intimes. Ils se considéraient volontiers comme un seul peuple, différencié seulement par la religion et par l'alphabet. Nul n'aurait pu prévoir les haines que la mainmise de l'Autriche sur la Bosnie et l'Herzégovine devait faire éclater entre les deux groupes. Un de mes compagnons serbes, apprenant que j'étais installé à l'hôtel, vint aussitôt m'y relancer.

« Je veux que vous descendiez chez moi », me dit-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Pendant six semaines entières lui et sa femme me traitèrent comme l'enfant de la maison. Au bout de deux jours, le tutoiement familial avait remplacé le vous cérémonieux.

Quinze ans après, quand je revins à Belgrade, mon ami Neditch m'offrait encore la même hospitalité. Cette fois, les circonstances ne me permirent pas d'en profiter. L'Orient-Express aura, j'imagine, fait quelque tort à ces mœurs patriarcales. A vrai dire, les Français parlant le serbe ne sont pas tellement nombreux qu'il y ait lieu pour les familles belgradiennes de redouter l'encombrement de pareils hôtes. J'ai passé de charmantes semaines dans cette société cordiale et affectueuse, tantôt à Belgrade, tantôt dans les vignobles où les riches citoyens ont leurs villas. En Suisse on dit : « Je vais *à la montagne* ; » en France : « Je vais *à la campagne* ; » en Serbie : « Je vais *à mon vignoble.* » De ces vignobles, on aperçoit la ville de Belgrade, le confluent de la Save et du Danube et, derrière, les vastes plaines de la Slavonie ou de la Hongrie. Paysage mélancolique qui, sous certains effets de lumière, n'est pas sans grandeur.

Peu à peu je connus toute la ville, le tout Belgrade et le corps consulaire, qui seul en ce temps-là représentait la société exotique. Le consul de France, M. Engelhardt, que j'ai depuis retrouvé à Paris, m'accueillit avec une courtoisie bienveillante. Le consul d'Autriche-Hongrie, — j'ai oublié son nom, — m'observait d'un œil assez inquiet ; je fréquentais les hommes politiques serbes et il me soupçonnait de remplir quelque secrète mission politique. Le consul de Russie était en revanche fort aimable ; c'était M. Schichkine, décédé récemment ; je l'ai revu en 1896, à Paris. Il était alors gérant du ministère des affaires étrangères russe. En cette qualité il avait accompagné son souverain lors de la visite mémorable qui révéla au monde étonné l'alliance de la république française et du tsar. Le consul d'Italie était un M. S... ; on le disait frère naturel de Victor-Emmanuel, auquel il ressemblait furieusement. Il avait comme lui des manières brusques et familières, une gaieté exubérante. Il était fort bien vu dans la société belgradienne, dont il parlait la langue et partageait les plaisirs innocents.

Parmi les indigènes, mes meilleurs amis

étaient, — en dehors de mes excellents hôtes, — deux anciens camarades du Quartier latin : l'un, Georges Simitch, devint plus tard chef du cabinet (en 1896), sous le règne du roi Alexandre, et ministre de Serbie à Sophia ; l'autre, Kouïoundjitch, poète et philosophe, devait mourir assez jeune, après avoir rempli de hautes fonctions dans l'administration et la diplomatie. J'étais en fort bons termes aussi avec M. Stoïan Novakovitch, devenu depuis ministre de l'instruction et diplomate, un homme qui, par son érudition et la loyauté de son caractère, fait certainement grand honneur à son pays, avec un jeune publiciste nommé Kalievitch qui à la suite de la dernière révolution est devenu ministre des affaires étrangères du roi Pierre Karageorgevitch. L'amour du cheval me mit en rapport avec le major Gioka Vlaikovitch, ancien combattant de la guerre de Crimée. Il était allé étudier le métier militaire dans les rangs de l'armée russe, il avait combattu contre nous à Sébastopol et y avait laissé une jambe, emportée par un boulet français. Nous n'en étions pas moins très bons amis et nous galopions ensemble de furieuses chevauchées. Il enfilait dans un fourreau de cuir le

moignon qui lui restait et faisait, malgré sa mutilation, un superbe cavalier.

La présidence du conseil et le ministère des affaires étrangères appartenaient alors au vieux Garachanine. Il inspirait de grandes espérances aux patriotes. Titulaire de son portefeuille depuis 1862, il avait fort habilement mené les négociations qui avaient abouti à l'évacuation des forteresses serbes par les Turcs. Il semblait devoir être le Cavour d'une politique balkanique où la Serbie était destinée à jouer le rôle du Piémont. Il n'était pas encore question de la Bulgarie dans ce temps-là.

J'eus l'occasion de demander audience à M. Garachanine. Mes amis croates songeaient, comme je l'ai dit plus haut, à fonder à Paris un organe destiné à faire connaître les Slaves de l'Autriche-Hongrie et du Balkan, et à défendre leurs intérêts. Nous avions tout lieu de penser que le gouvernement serbe ne resterait par indifférent à cette entreprise. M. Garachanine consentit volontiers à me recevoir. La Serbie, à ce moment, n'était pas encore inféodée à l'Autriche, et la France jouissait en Orient d'un crédit qui, depuis, a beaucoup baissé. M. Garachanine ne parlait que le serbe et l'al-

lemand, et me fit prévenir que la conversation aurait lieu avec le concours d'un interprète. Il fut très agréablement surpris quand on lui répondit que le serbe m'était familier. Il me reçut à la mode orientale, avec le café à la turque, le verre d'eau et le chibouk traditionnel. La conversation s'engagea très cordiale ; le ministre se montra fort bien disposé ; il me promit une subvention assez considérable eu égard aux finances serbes. A chaque instant, il interrompait le dialogue pour s'écrier : « Mais est-il possible que vous soyez Français ? Je n'ai jamais rencontré un Français parlant notre langue. »

Quant au prince Michel, je ne le vis qu'une seule fois ; après un assez long séjour à l'étranger, il revint un jour débarquer à Belgrade, sur la berge de la Save : la capitale n'avait alors point de quais et je crois bien qu'elle n'a pas encore eu le temps d'en construire. C'était un assez bel homme, d'aspect sympathique. Mais il paraissait triste et fatigué. Sa vie domestique n'était pas heureuse ; il n'avait pas eu d'enfant de sa femme, la belle Hongroise Hélène Hunyadi ; il vivait, disait-on, en assez mauvais termes avec elle et en coquetterie avec une de

ses cousines. Avait-il déjà le pressentiment de la terrible catastrophe qui devait, peu de temps après, mettre fin à ses jours ? La petite Serbie s'agitait comme la grande France ; le gouvernement du prince Michel était accusé de despotisme. Un journal révolutionnaire s'imprimait à Genève et fomentait la révolte. La presse n'était pas libre à Belgrade. Le centre réel de l'opposition, c'était, non loin de la frontière serbe, sur le Danube, en Hongrie, la petite ville de Novi Sad (en allemand Neusatz, en hongrois Uj-videk). C'était le Bruxelles d'un petit monde dont Belgrade était le Paris. Un publiciste de talent, Svetozar Miletitch, y dirigeait un journal, *La Zastava* (le drapeau), qui était quelque chose comme l'*Indépendance belge* du monde serbe. Cette dernière n'arrivait pas tous les jours à Paris sous Napoléon III, et la *Zastava* n'arrivait jamais à Belgrade.

En quittant la capitale de la Serbie, j'allai visiter ce foyer d'opposition. Les littérateurs serbes de Novi Sad, Miletitch en tête, me firent bon accueil. La ville m'intéressa, non point par son caractère pittoresque, — elle est assez terne, — mais par le rôle fort honorable qu'elle a joué et joue encore dans l'histoire intellectuelle des

Slaves méridionaux. Elle a été le premier théâtre de l'activité du grand Schafarik, le véritable fondateur de l'ethnographie et de l'ethnogénie slaves. Elle a créé en 1826, une société littéraire, la *Matitsa* (reine des abeilles), qui a servi depuis de modèle à de nombreuses sociétés analogues en divers pays slaves. Mon séjour à Novi Sad me valut le titre de correspondant de cette société ; peu de temps après mon retour à Paris, la Société des sciences de Belgrade m'honorait du même titre. Toutes deux ont, depuis trente-cinq ans, enrichi ma bibliothèque de leurs précieuses publications. La société de Belgrade est maintenant une académie royale en pleine prospérité. Ces titres, acquis dans un âge où l'on ne songe pas encore à les rechercher,

Chatouillaient de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse

et m'encourageaient à persévérer dans une voie difficile, où mes amis ne m'avaient pas vu m'engager sans effroi.

De Novi Sad je me rendis dans la ville épiscopale de Diakovo, en Slavonie ; c'était là que m'attendait le véritable promoteur de mon

voyage, l'évêque Strossmayer. Je me réjouissais fort de le revoir. Dans ce temps, la Frontière militaire existait encore ; j'étais accompagné d'un jeune Croate enlevé depuis par une maladie qui ne pardonne guère, la phtisie. A Vinkovci, nous entrâmes dans une auberge où un certain nombre d'officiers confinaires prenaient pension. C'étaient des Croates ou des Serbes ; ils en étaient au dessert, fort gais et en train de chanter des chansons slaves. Ils se turent tout à coup en nous voyant entrer. L'un d'entre eux prit à part mon compagnon :

« Êtes-vous bien sûr de l'homme qui est avec vous ?

— Sans doute, c'est un Français, un grand ami de notre peuple.

— Alors tout va bien. »

Et ils se remirent à chanter. Ils craignaient qu'un Allemand ne les dénonçât aux grands chefs pour avoir exhalé leur juvénile exubérance dans une autre langue que l'idiome officiel de l'armée.

Partout la terreur planait sur ces pauvres Slaves. A Agram, les fonctions de *ban,* ou vice-roi, étaient alors occupées par un certain baron Rauch, l'âme damnée du dualisme germano-

magyar. Une réunion d'étudiants serbes, l'Omladina, avait eu lieu à Belgrade pendant mon séjour. Le ban Rauch avait rigoureusement défendu aux jeunes Croates d'y assister. Un d'eux avait adressé à l'Omladina un télégramme qui commençait ainsi : « *Une noire fumée* nous couvre et nous empêche de venir. » Toute l'assemblée comprit l'allusion et éclata de rire : on sait que *Rauch,* en allemand, veut dire fumée.

De Vinkovci je gagnai en voiture Diakovo. La résidence de l'illustre prélat m'apparut sous l'aspect d'un grand village poudreux. Sur la chaussée, les roues de ma voiture enfonçaient jusqu'au moyeu dans une poussière sèche qui aveuglait les yeux, obstruait le nez et les oreilles, affolait le cocher et l'attelage. L'évêque commençait seulement à construire la cathédrale à laquelle son nom restera attaché. Son palais était une immense bâtisse sans style et sans grâce ; il y avait réuni une belle galerie de tableaux, qu'il a offerte depuis à la ville d'Agram. S'il n'avait eu que des ambitions mondaines, s'il avait songé uniquement à plaire aux puissances laïques, à l'empereur et au ministère hongrois, l'évêque aurait pu échanger

le siège de Diakovo contre l'archidiocèse d'Agram, qui assure généralement à son titulaire un chapeau de cardinal. Mais il tenait avant tout à servir son peuple ; il menait dans son palais rustique la vie d'un gentilhomme fermier, très occupé à mettre en valeur ses forêts, ses fermes, ses haras, ses bergeries, et les vastes revenus de cette exploitation rurale étaient uniquement employés à des œuvres nationales, religieuses ou patriotiques.

Une grande déception m'attendait en arrivant au palais. Au lieu du maître de maison si cordial, si affable, si paternel, je vis arriver son secrétaire.

« Monseigneur est en retraite, me dit-il, il ne peut voir ni recevoir personne. Il m'a chargé de vous faire les honneurs de sa demeure. »

Force était de faire contre fortune bon cœur. Je pris possession de la chambre qui m'était destinée. Un cheval de selle fut mis à ma disposition et je passai la journée à vagabonder sur les routes poudreuses de Diakovo et des environs. Le soir, je soupai mélancoliquement avec le médecin et le secrétaire. Vers neuf heures, l'évêque vint me voir un instant inco-

gnito, en rupture de ban, et m'invita à disposer librement de son écurie et de sa bibliothèque. Des jésuites étrangers étaient venus prêcher une retraite au séminaire et le pasteur devait donner à son troupeau l'exemple de la mortification. Certains laïques, — mauvaises langues, évidemment, — prétendaient que les susdits jésuites étaient tout simplement des espions déguisés, chargés d'observer les faits et gestes du prélat, et de les rapporter à Budapest.

Quoi qu'il en soit, au bout de trois jours la captivité de l'évêque cessa. Les *exercitia* avaient pris fin. Ils se terminèrent par un grand dîner que l'évêque offrit aux missionnaires. J'étais, s'il m'en souvient bien, le seul laïque admis à figurer parmi tant de lumières de l'église. La conversation avait lieu en latin. On m'appelait *Illustritas tua* ou *Clarissime domine ;* je répondais par *Reverendissime* ou *Colendissime domine*. Où le latin de cuisine serait-il mieux venu qu'à table ! En ces pays lointains, le latin est encore langue vivante parmi les gens d'église. L'élégance cicéronienne avec laquelle le maniait Mgr Strossmayer a été pour beaucoup dans les succès oratoires qu'il obtint depuis au concile de Rome, en 1869.

La retraite finie, le prélat redevenu libre put me consacrer quelques heures et je jouis pleinement du commerce de cette noble intelligence. Il vivait uniquement pour l'église et pour son peuple, — *sve za vjeru i za domovinu,* tout pour la foi et la patrie, disait sa devise — mais à côté de la petite nation croate, qu'il aimait passionnément, il donnait dans ses affections la première place à la race slave ; il rêvait l'union des deux églises catholique et orthodoxe, la réconciliation des Russes et des Polonais, l'affranchissement des Slaves de Turquie, la justice enfin rendue à tous les Slaves dans un état autrichien franchement fédératif. Tel était le programme que nous devions défendre dans la revue que nous méditions de fonder à Paris. Il répondait, il répond encore aujourd'hui à toutes mes aspirations. Quand verrons-nous une Europe où, suivant le mot de l'Écriture, la justice et la paix se seront enfin embrassées ?

Ame généreuse, vibrante, l'évêque ressentait cruellement comme une offense personnelle toutes les injures faites à son peuple et à sa race. Un matin, je le vis arriver dans ma chambre, les larmes aux yeux, tout ému.

« Tenez, mon ami, me dit-il, voilà ce que les Polonais écrivent de nous à Paris. »

Il tenait à la main le numéro de la *Revue des Deux-Mondes* du 1er septembre 1867. Cette revue renfermait un article intitulé *Le Congrès de Moscou et la propagande panslaviste.*

L'article était dû à la plume d'un homme de grand talent, qui passait à tort ou à raison pour être le porte-voix de l'hôtel Lambert, M. Julian Klaczko.

Néophyte ardent de la nationalité polonaise, ce publiciste éminent, qui avait débuté naguère par des écrits en hébreu et en allemand [1], jouissait alors d'une autorité considérable. La *Revue des Deux-Mondes*, inféodée à l'émigration, n'était pas en état de comprendre qu'un Polonais ne pouvait être assez désintéressé pour renseigner exactement le public français sur le caractère véritable des relations des Russes et des Slaves non polonais. Je viens de relire cet article. Ce n'était pas seulement un réquisitoire contre la Russie, — toutes les armes sont bonnes contre l'ennemi, — c'était aussi

1. *Dodajun Vislæ. Sylloge hebraicorum carminum atque narrationum* (Leipzig, 1843). — *Die Deutschen Hegemonen. Offenes Sendschreiben an G. Gervinus.* Berlin, 1849. L'hôtel Lambert était la résidence du prince Czartoryski.

un pamphlet venimeux et maladroit contre tous les Slaves suspects de sympathie pour la Russie. L'auteur oubliait que la politique ne peut pas uniquement se régler sur les intérêts d'un peuple malheureux, que ses compatriotes, si chrétiens qu'ils fussent, n'avaient point dédaigné de s'allier à l'Osmanli ou de se mettre à son service pour maintenir dans l'obéissance les chrétiens balkaniques. Le pamphlet de M. Klaczko provoqua de terribles rancunes; j'en recueillis l'écho non seulement à Diakovo, mais encore à Vienne, à Prague et dans la presse des Slaves autrichiens. A mon retour à Paris, je me fis l'interprète de mes amis slaves dans un article sur *Agram et les Croates* qui a été réimprimé dans les deux éditions du *Monde slave*[1]. Le patriotisme des émigrés était alors d'une farouche intransigeance.

« Vous avez commis une mauvaise action, me dit mon vieux professeur Alexandre Chodzko. »

Ma conscience, je dois le dire, ne me reprochait absolument rien.

Tout cela est fort loin de nous. Mais, au lieu

1. Voir 2e édition. Paris, Hachette, 1897, p. 63-69.

des Russes et des Polonais, mettez les Anglais et les Boers, vous comprendrez aisément la violence des polémiques. Les partisans les plus acharnés des Boers ne se croient pas obligés de mettre les Anglais en dehors de la famille européenne et du droit des gens. C'est pourtant ce qu'on faisait pour la Russie en 1867. Il me semble toutefois que la cause sympathique des Boers a fait couler moins de flots d'injures que, vers 1863-1870, la question polonaise.

Mon séjour à Diakovo fut brusquement interrompu par un incident imprévu, mais qui au fond ne me surprit que médiocrement. Une dépêche, adressée du chef-lieu de la *joupanie*[1] Osiek (Essek) à la gendarmerie du bourg, faisait connaître qu'un étranger suspect se trouvait dans le palais de l'évêque, qu'il fallait mettre la main sur lui et l'expulser. Le télégramme avait été officieusement communiqué à une personne qui s'empressa de m'en donner connaissance. Était-ce le consulat autrichien de Belgrade qui avait signalé mon départ pour Diokovo? Était-ce la police d'Agram qui croyait retrouver en ma personne le Français tumul-

1. *Joupanie,* préfecture. Osiek, plus connu sur nos cartes sous le nom hongrois d'Essek.

tueux dont j'ai raconté plus haut les aventures? Ni l'évêque ni moi n'osions nous prononcer.

Le jour n'*était* pas plus pur que le fond de mon cœur.

Ce qu'il y avait de certain, c'est que les Hongrois ne négligeaient aucune occasion d'importuner le prélat patriote et qu'ils tenaient à abréger mon séjour chez lui.

« Ils n'oseront pas mettre la main sur vous dans mon palais, me dit l'évêque, mais je ne puis répondre de vous si vous en franchissez le seuil. Ils chercheront quelque prétexte pour vous arrêter dans la rue et, une fois qu'ils vous tiendront, Dieu sait ce que vous deviendrez. Si vous m'en croyez, vous allez partir pour la frontière militaire. — La frontière, supprimée depuis, était soustraite à l'action du gouvernement hongrois et dépendait directement de Vienne. — Je vais vous donner une lettre pour le curé de... et il sera heureux de vous offrir l'hospitalité. »

Une voiture fut immédiatement attelée; deux heures après, j'avais franchi les limites de la joupanie d'Osiek. J'étais à l'abri.

Je mentirais en disant que le curé de... m'accueillit avec enthousiasme. Il parut assez vexé

de la corvée que son évêque lui imposait. Il mit une chambre à ma disposition, mais il oublia complètement de m'offrir à souper. Le lendemain matin, j'allai rendre visite à l'une des notabilités politiques du pays, l'avocat Berlich. Je n'avais encore publié que deux volumes et je fus fort agréablement surpris d'en trouver un dans ce coin du pays croate. Je racontai mon aventure.

« Ah ! monsieur, me dit l'avocat, ils n'ont pas la conscience pure, et quand on n'a pas la conscience pure on voit des ennemis partout. »

J'allai passer la journée dans la Bosnie turque, puis je repris le bateau de la Save, qui me ramena à Sisek et de là je gagnai Agram.

D'Agram, pour rompre les chiens, je me rendis à Venise, puis de Venise je regagnai Vienne et Prague. Mes amis politiques, les Rieger, les Palacky, les Brauner, revenaient précisément du pèlerinage de Moscou. Ils étaient encore sous le charme, ravis tout ensemble de l'accueil enthousiaste qui leur avait été fait et des progrès qu'ils avaient eu l'occasion de constater. Il se mêlait cependant quelques ombres à ce tableau. Fédéralistes par excellence, partisans de la *Gleichberechtigung* pour les états au-

trichiens, les Tchèques n'avaient pu voir sans en être affligés l'impitoyable système de russification appliqué à la Pologne.

« Quand j'ai vu à Varsovie l'emploi de la langue russe absolument obligatoire, même dans les enseignes et les cartes de restaurant, à côté de celui de la langue polonaise, le cœur m'a saigné, me disait Palacky. »

Son gendre, M. Rieger, avait dans un banquet pris la parole pour plaider la cause des vaincus et solliciter la clémence des vainqueurs au nom de la fraternité slave. Il avait parlé en homme de cœur et en diplomate. Imaginez quel langage devrait tenir aujourd'hui à Londres un étranger venant intercéder pour les Boers. Son devoir serait de ménager les Anglais et non pas de les insulter. M. Rieger n'avait guère été compris par les Russes, et les intransigeants de la droite polonaise lui reprochaient son discours comme une trahison. M. Klaczko le lui avait bien fait sentir dans son pamphlet. D'autres Polonais avaient été plus équitables. Quand je reçus le journal tchèque qui renfermait le discours de M. Rieger, j'allai en donner lecture à mon voisin, le général André Zamoïski. Il fut touché de cette attention et me dit :

« Évidemment nous aurions aimé un langage plus énergique, mais nous comprenons quelle était la situation de M. Rieger et nous lui sommes reconnaissants de sa bonne volonté. »

L'article de M. Klaczko avait fait aux deux chefs de la nation tchèque une impression aussi pénible qu'à l'évêque catholique de Diakovo. Pour dissiper les préjugés qui régnaient alors en France grâce à l'influence néfaste de l'émigration polonaise, Palacky écrivit en allemand une longue lettre qu'il adressait à Saint-René Taillandier. Celui-ci, professeur à la Sorbonne, écrivain érudit et fécond, traitait alors dans la *Revue des Deux Mondes* les questions concernant l'Allemagne et la Russie. Il avait eu l'occasion de parler des travaux de Palacky ; il était un ami de la cause bohémienne. Palacky m'autorisa à prendre connaissance de sa lettre et à en garder copie. J'ai gardé cette copie. J'en ai donné communication aux héritiers de Palacky. Elle sera publiée dans la correspondance du célèbre historien. Saint-René Taillandier ne pouvait entreprendre de réfuter M. Klaczko dans la revue même dont ils étaient tous deux les collaborateurs. Mais il publia quelque temps après, dans la *Revue des Deux Mondes,* un article sur *La*

question tchèque et l'intérêt français, qui fit grand plaisir à nos amis de Prague.

Pendant mon séjour dans cette ville je reçus une lettre de mon collaborateur, le poète Joseph Fricz. Il me priait instamment d'aller le trouver à Berlin pour régler ensemble les comptes des souscriptions auxquelles notre volume *La Bohême* avait donné lieu. Je me rendis à cette invitation ; le poète étala devant moi toutes sortes de grimoires et me démontra qu'il était encore en déficit. Ce n'était vraiment pas la peine de me faire venir à Berlin pour m'annoncer de vive voix ce résultat. Une carte postale aurait suffi, mais en ce temps-là les cartes postales n'étaient pas encore inventées.

Fricz n'avait jamais compté autrement qu'en poète ; il n'y avait pas toujours du pain dans sa maison ; mais il avait toujours fait une part au superflu, « chose si nécessaire ». Lors de la naissance de son dernier enfant, il n'avait plus que trois francs dans sa commode. Ravi d'avoir un fils, il sortit en chantant et rapporta triomphalement pour ce bébé, qui n'y voyait pas encore clair, un joujou de deux francs cinquante. Grâce à Dieu, ses deux fils, nés tous deux à Paris, n'ont pas hérité de la fantaisie du père. Ils ont

fait de solides études, ils ont fondé à Prague un établissement industriel qui est aujourd'hui en pleine prospérité. Inféodé de cœur et d'âme à l'émigration polonaise, Fricz avait fait tous ses efforts pour détourner Palacky et Rieger du voyage de Moscou. Il ne leur pardonna pas de n'avoir point suivi ses conseils. Il publia contre eux un pamphlet qui eut auprès de ses compatriotes moins de succès que n'en avait eu auprès du public français celui de M. Klaczko. Les émigrés s'exagèrent en général le crédit dont ils continuent à jouir dans leur pays. Et le pauvre Fricz constituait à lui tout seul l'émigration bohémienne.

Nous ne devions plus nous revoir. Après une année passée à Berlin, Fricz alla vivre à Buda-Pest, puis à Agram. En 1879, il obtint l'autorisation de rentrer dans son pays ; mais il continua à mener une vie errante. Talent très inégal, poète plus fantastique encore que romantique, il est mort à Prague en 1891 sans avoir vu se réaliser ni en littérature, ni en politique les chimères de sa jeunesse. Il a rêvé tour à tour d'être un Heine, un Byron, un Mickiewicz. Il est resté bien loin de ses modèles.

Il y a quelques années je visitais à Prague l'exposition nationale tchèque ; j'y trouvai toute une salle consacrée à la mémoire de Fricz. Parmi les ouvrages du poète étalés sous une vitrine figurait notre *Bohême historique*. Je savais que ce volume, déclaré coupable de lèse-majesté, était interdit dans l'empire d'Autriche. Il est vrai que le jugement était intervenu à l'époque où quatre cents souscripteurs avaient déjà reçu leurs exemplaires. Je m'informai. On n'avait exposé que la couverture du livre ; l'ouvrage qui simulait l'épaisseur de notre volume était un traité de chimie. Si la police avait voulu le confisquer, elle aurait fait buisson creux.

Je rentrai à Paris riche d'impressions et de souvenirs. Ce qui m'avait surtout frappé dans mon voyage, c'était la différence des points de vue en ce qui concernait la Pologne et les Polonais. Pour les Français d'alors, la Pologne était, comme le disaient ses poètes et ses publicistes, une sorte de Christ des nations injustetement crucifié pour racheter les péchés du monde. Elle devait ressusciter et offrir à la France la plus chevaleresque des alliances. Tout autre était la manière de voir sur les bords

du Danube, de la Save ou de la Veltava. Sauf quelques exaltés tels que mon ami Fricz, on ne considérait nullement les Polonais comme représentant la nation martyre, comme le premier des peuples slaves. On les plaignait sincèrement, mais on leur reprochait leur politique chimérique, leur égoïsme incorrigible.

Les Slaves méridionaux, les Serbes et les Bulgares, en lutte contre les Turcs, voyaient avec peine les anciens chefs de l'insurrection polonaise offrir leur épée au sultan pour maintenir dans la servitude musulmane des frères slaves, chrétiens comme eux et comme eux opprimés. En Autriche, les fédéralistes, les Tchèques, les Slovaques, les Slovènes, les Croates constataient avec amertume que les Polonais faisaient bande à part et négociaient directement avec leurs ennemis les Allemands et les Magyars. A vrai dire, la situation politique des Polonais n'était pas absolument identique à celle des autres Slaves. Ceux-ci, dans leur grande majorité, admettaient l'existence de l'Autriche et ne songeaient qu'à s'y faire une situation aussi tolérable que possible. Les Polonais avaient toujours les yeux fixés sur la reconstitution de leur antique république ; toutes les alliances,

celles du Turc, de l'Allemand, du Hongrois, leur semblaient bonnes pour réaliser cette généreuse ambition. Ils n'étaient point, comme disaient certains fanatiques de Prague, de Belgrade, ou d'Agram, les renégats de la race slave. Il n'y a pas d'intérêt slave supérieur à celui de tel ou tel peuple pris individuellement. Ils étaient Polonais avant d'être Slaves. Leur politique pouvait avoir sa raison d'être. La question est de savoir s'ils ne sacrifiaient pas la proie pour l'ombre et s'ils n'auraient pas mieux fait de ne point donner prise aux critiques ou aux rancunes de leurs congénères.

Sans doute, ils avaient eu raison de ne pas se rendre au congrès de Moscou. Il leur était évidemment difficile de fraterniser avec les Russes ou même avec les autres Slaves sous l'égide de la Russie. Mais, dans l'Autriche-Hongrie, dans la Péninsule balkanique, la situation était tout autre, et les griefs des Tchèques, des Slovaques, des Croates, des Serbes, des Bulgares, avaient bien quelque apparence de légitimité.

J'eus l'occasion en rentrant à Paris d'expliquer ces griefs à quelques-uns de mes amis de l'émigration, de leur signaler la déplorable im-

pression produite chez les Slaves par l'article de M. Klaczko, de leur expliquer que leur situation n'était nullement dans le monde slave ce qu'ils se plaisaient à l'imaginer. Ils furent absolument stupéfaits. L'émigration traversait encore une période de mysticisme national et catholique que l'échec de la dernière insurrection n'avait point affaibli. Représentante d'un peuple élu, elle croyait en son infaillibilité politique. En dépit de l'opposition de quelques démocrates dissidents, elle avait toujours à sa tête la fraction ultramontaine et conservatrice dont l'hôtel Lambert était le foyer et le prince Ladislas Czartoryski le chef incontesté.

Roi de Pologne en espérance, le prince se contentait à Paris d'un titre plus modeste. Il était le président de la Société d'histoire et de littérature polonaise, dont j'étais membre depuis 1865. La première séance tenue après mon retour eut lieu au mois de novembre 1867. Je ne sais qui avait fait courir le bruit, — absolument faux d'ailleurs, — que j'avais l'intention de communiquer à la société le résultat des observations politiques recueillies pendant mon voyage. Je n'étais même pas inscrit à l'ordre du jour. Néanmoins, le prince crut de-

voir m'interdire d'avance la parole, sans doute pour le cas où j'aurais eu l'intention de la prendre : « Je suis informé, dit-il au début de la séance, qu'un de nos confrères a l'intention de nous faire une communication politique. Je dois rappeler que l'article X de notre règlement interdit les discussions politiques. » Je fis semblant de ne pas comprendre. J'eus cependant à prendre la parole, mais pour une communication d'ordre purement littéraire. L'Académie naissante des Slaves méridionaux, la Société des sciences de Belgrade m'avaient prié de proposer au *Towarzystwo historiczno literackie* de Paris un échange de publications. Mes confrères décidèrent qu'il y avait lieu d'accorder l'échange aux Croates, parce qu'ils étaient catholiques et écrivaient avec l'alphabet latin ; de le refuser aux Serbes, parce qu'ils étaient schismatiques et imprimaient leurs livres avec l'alphabet russe. Ainsi, chez les attardés de l'émigration et de la Société historique, en dehors du catholicisme il n'y avait rien. L'histoire, qu'ils prétendaient étudier, ne leur avait pas même appris la tolérance.

La société avait rendu quelques services en faisant paraître des publications intéressant

l'histoire nationale. Mais ses jours étaient comptés. Les hommes de 1830 disparaissaient peu à peu. Leurs épigones de 1863 ne se souciaient guère d'histoire et de littérature. Après les épreuves de 1870, le public français se désintéressa complètement de la cause polonaise qui l'avait passionné naguère, mais dont il n'avait jamais bien compris tous les éléments. Quelques années après la guerre, la société mourut faute de combattants, c'est-à-dire de membres actifs et payants, et laissa à l'Académie polonaise de Cracovie le soin d'entretenir sa bibliothèque dans les locaux du quai d'Orléans où plane encore le souvenir des Niemcewicz, des Zamoïski, des Mickiewicz et des Czartoryski. Ce sanctuaire national qui vit éclore tant de rêves, qui entendit de si nobles harangues, est aujourd'hui sous la protection du successeur de cette Marie-Thérèse « qui pleurait toujours et qui prenait toujours ». L'histoire a de ces cruelles ironies.

IV

En Bohême, 1871. — La Correspondance slave. — Les prisonniers français. — Mission en Russie. — Henri Martin. — Jules Simon. — M. Thiers. — Varsovie. — Le malheur d'être polyglotte. — Moscou. — Souvenirs de Sébastopol. — Bouslaev. — Pisemsky. — L'hospitalité russe. — Les environs de Moscou. — Pétersbourg. — Mon parrain Sreznevsky. — Le général Le Flô.

C'était au lendemain de la guerre, dans les derniers jours de mars 1871. Je servais comme sous-officier dans les mobilisés. La Commune venait d'éclater : mon bataillon y avait adhéré. Je me trouvais insurgé bien malgré moi contre le gouvernement légal et fort désireux de m'en aller. Tout à coup je reçus une lettre d'un de mes amis de Prague. Depuis deux ans un journal français, *la Correspondance slave,* paraissait dans cette ville ; le rédacteur en chef avait dû donner sa démission. On me demandait de venir le remplacer. Aucune proposition ne pouvait m'être plus agréable. Je n'avais rien à faire à Paris. Je n'appartenais à aucun service

public. Notre pauvre France était désorganisée pour longtemps. A Prague, j'allais retrouver mes amis tchèques, — j'avais déjà visité la Bohême en 1864, en 1866, en 1867, — me replonger dans mes études favorites, servir deux causes qui m'étaient également chères, celle de ma patrie, celle des Slaves, en luttant encore — cette fois par la plume — contre l'Allemand.

Ce n'est pas une chose aisée de rédiger un journal français à l'étranger. Je n'avais, en arrivant, qu'un seul compatriote comme collaborateur ; c'était un Français qui avait longtemps vécu en Allemagne, qui ne savait pas grand'chose des questions slaves et dont le jugement était trop souvent oblitéré par l'abus de l'alcool. Au bout de quelques mois, je dus, à mon grand regret, m'en débarrasser et le remplacer par un collaborateur plus docile. Les circonstances étaient d'ailleurs favorables au succès des idées que j'avais toujours défendues. Notre défaite avait eu, chez les Slaves ennemis de l'Allemagne, un douloureux retentissement. Ils sentaient fort bien que notre cause était la leur et qu'ils étaient à leur tour plus menacés que jamais. L'empereur François-

Joseph semblait avoir compris le péril que couraient son empire et sa dynastie. Il avait confié la présidence du cabinet cisleithan à M. de Hohenwart qui paraissait fermement résolu à faire prévaloir le programme fédéraliste et à satisfaire les légitimes revendications des Tchèques. J'assistais, le 14 septembre, à cette mémorable séance où le souverain fit communiquer à la Diète de Prague le rescrit où « reconnaissant l'importance politique de la couronne de Bohême, se souvenant de la gloire que cette couronne avait prêtée à ses prédécesseurs, plein de gratitude pour la fidélité avec laquelle la nation bohême avait soutenu son trône », il se déclarait prêt à reconnaître les droits du royaume et à renouveler cette reconnaissance par le serment du couronnement. L'enthousiasme fut immense. Quelques jours après, le désenchantement était à son comble. Sous la pression des Allemands et des Magyars, le souverain ajournait indéfiniment l'exécution de sa promesse et congédiait le ministère Hohenwart.

Il se produisit alors un fait des plus étranges : l'imprimerie Skrejsovsky avait fait tirer sur papier vélin des exemplaires polychromes du

rescrit impérial qui constituaient un véritable bijou typographique. Le public se les arrachait. Un certain nombre d'exemplaires avaient été luxueusement encadrés et affichés dans les lieux publics : cafés, restaurants, clubs. L'un des premiers actes du ministère Auersperg fut de faire confisquer par la police un document auguste qui était devenu un emblème séditieux. La parole d'un roi saisie par les argousins de son gouvernement ! Je ne crois pas que l'histoire d'aucune monarchie ait — depuis le retour de Varennes — jamais offert un pareil exemple d'abnégation chez un souverain.

Au moment même où ces événements s'accomplissaient, une librairie de Prague venait de publier sur le règne de Louis XV une sorte de roman intitulé : *Un misérable roi*. Le lendemain de la chute du ministère Hohenwart, la *Gazette nationale* fit paraître en tête de ses annonces une réclame gigantesque :

UN MISÉRABLE ROI

Tout le monde comprit l'allusion.

Au moment où j'arrivai à Prague (avril 1871), nos soldats, prisonniers de guerre, étaient

encore retenus en Allemagne. Mais la surveillance s'était un peu relâchée et ceux qui résidaient près des frontières autrichiennes profitaient de toutes les occasions pour s'échapper. Ils arrivaient en Bohême, très étonnés de trouver des gens qui ne parlaient point l'allemand, qui, à l'aspect de leurs uniformes déchirés, poussaient des cris enthousiastes dans une langue inconnue, les invitaient à leur table, leur jouaient la *Marseillaise*, faisaient des collectes en leur faveur et leur payaient les frais de route jusqu'à Prague. Arrivés dans cette ville, ils demandaient le consulat de France. On leur répondait qu'il n'y en avait pas — il n'a été institué qu'en 1897 — mais qu'il se publiait un journal français dont le rédacteur était leur compatriote. Ils venaient à mon bureau, et, naturellement, je les recevais de mon mieux. Ils me racontaient d'étranges aventures. Celui-ci s'était évadé d'Erfurt et était parvenu jusqu'aux frontières de Bohême en se cachant dans les bois, le jour, en se guidant, la nuit, sur les étoiles. Cet autre arrivait de Dresde : une grande dame russe s'était intéressée à lui et lui avait fait passer la frontière en le donnant pour son valet de chambre. Cet autre avait été

interné à Anhalt ; il avait fait la conquête d'une servante d'auberge qu'il laissait enceinte de ses œuvres ; elle lui avait procuré des vêtements civils, de l'argent et le poursuivait jusqu'en Bohême des lettres les plus tendres : « Fais-moi savoir quand tu seras rentré à Paris, je viendrai te retrouver, nous nous marierons, nous achèterons un fonds de marchand de vin et nous vivrons heureux. » Le troupier, auquel je traduisais ces tendres propos, haussait les épaules, riait dans sa barbe et paraissait peu disposé à prendre au sérieux les serments échangés naguère dans la brasserie d'Anhalt.

Un grand diable d'artilleur se trouvait pour la seconde fois à Prague. Soldat de l'armée de Metz, il s'était évadé en novembre, de je ne sais quelle forteresse ; bien accueilli en Bohême, expédié à Vienne, rapatrié par l'ambassade, il était rentré en France et avait été incorporé à l'armée de Garibaldi. A la bataille de Dijon il était de nouveau tombé aux mains des Allemands. Interné en Silésie il s'était encore échappé : « Tenez, me dit-il tout à coup en me montrant une dame qui passait de l'autre côté de la rue, la première fois que je suis venu ici cette personne m'a donné deux florins. » Je

connaissais précisément la charitable dame. Je lui présentai mon protégé qui fut, cette fois encore, l'objet de ses libéralités.

Un matin je vis arriver un individu vêtu en civil, assez propre, qui se présenta, lui aussi, comme un prisonnier de guerre évadé. A ma grande surprise, il m'interpella, non pas en français, mais en allemand, et qui pis est, avec l'accent autrichien.

« Parlez français, lui dis-je.

— Je ne sais pas le français. »

Je le dévisageai un instant, et, brusquement, au moment où il s'y attendait le moins, je lui décochai une question en langue tchèque. Il me répondit dans la même langue.

« Pourquoi me raconter que vous êtes Français, puisque vous êtes Tchèque ?

— Je vais vous expliquer, Monsieur le professeur, c'est très simple. Au mois de juillet dernier, j'étais ouvrier brasseur en Alsace, à Haguenau. Je n'aime pas les Allemands. Quand j'ai vu passer les régiments français, je n'ai pas pu y tenir ; je me suis engagé.

— C'est fort bien. Si vous avez servi sous nos drapeaux, je suis tout prêt à vous traiter comme un compatriote. Permettez-moi seule-

ment de vous demander quelques renseignements. Dans quel régiment avez-vous servi?

— Je ne peux pas me rappeler le numéro.

— Ah! et comment s'appelait votre colonel?

— Je ne l'ai jamais su.

— Votre capitaine?

— Je l'ignore.

— Votre sergent, votre caporal? »

Même réponse.

« Où avez-vous été fait prisonnier?

— Sous Metz.

— Pendant le blocus on a eu le temps de vous établir un livret militaire. L'avez-vous conservé?

— Je n'en ai jamais eu.

— D'où vous êtes-vous évadé?

— De Dresde. »

Et, à l'appui de son dire, le naïf aventurier tira de sa poche un billet graisseux de troisième classe. Ce billet portait la mention Roudnice-Praha, Roudnitz-Prag. Roudnice est une petite ville de cinq ou six mille habitants, sur la ligne de chemin de fer Dresde-Prague, à vingt kilomètres environ de cette ville.

« Ce billet me prouve que vous venez de Roudnice, rien de plus.

— Je me suis arrêté à Roudnice en venant de Dresde.

— Pardon, si vous venez de Roudnice, vous avez dû remettre ce billet en arrivant à Prague. Comment se fait-il que vous l'ayez conservé?

— Je m'ennuyais en chemin de fer; à la dernière station j'ai sacrifié la fin du trajet et je suis venu à pied jusqu'ici.

— Vraiment! Connaissez-vous ici quelques personnes qui puissent me donner des renseignements sur vous? »

Il me cita quelques noms d'hommes publics qu'il connaissait évidemment par les journaux.

« Eh bien, apportez-moi un mot de quelqu'un de ces messieurs. Je verrai ce que je pourrai faire pour vous. »

Le gaillard s'en alla fort penaud et je ne le revis plus.

Ce n'était pas seulement par leurs bons procédés envers nos fugitifs que les Tchèques témoignaient de leurs sympathies pour notre pays. Ils la manifestaient aussi dans le domaine scientifique. Un jour les journaux annoncèrent

qu'une thèse de doctorat en droit allait être soutenue à l'Université par un Allemand de Reichenberg. En dehors de la thèse elle-même, il devait défendre un certain nombre de propositions choisies par lui et indiquées d'avance. Parmi ces propositions figurait celle-ci :

C'est à bon droit, *de jure,* que l'Alsace-Lorraine a été réannexée à l'Empire germanique.

Le candidat devait disputer contre tout venant. Aucun Allemand bien entendu ne se présenta pour argumenter contre lui. Mais un Tchèque se leva, c'était le Dr Toman, publiciste et député. Dans un langage énergique il revendiqua le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et flétrit l'immoralité de la conquête.

Ainsi le conflit des deux nations, en Bohême, se retrouvait même dans les régions sereines de la science juridique.

La chute du ministère Hohenwart, l'échec de la politique fédéraliste avaient un peu découragé les patrons de la *Correspondance slave*. Ils commençaient à n'avoir plus foi dans leur cause. D'ailleurs, l'ordre était rétabli en France grâce à la sagesse et à l'énergie de M. Thiers, qui, soit dit en passant, attend encore le monument destiné à transmettre à la postérité le

témoignage de notre reconnaissance. Je n'avais pas l'intention de continuer à vivre à l'étranger, même dans un pays qui était pour moi une seconde patrie. Au mois de décembre, je quittai Prague et retournai à Paris. Je restais collaborateur de la *Correspondance slave* ; comme directeur, j'étais remplacé par..... un Allemand qui se disait très slavophile, mais qui, m'assure-t-on, avait écrit des romans où il exaltait l'unité germanique. Les petits peuples ne se laissent que trop aisément duper par ceux qui affectent de s'intéresser à eux.

En prenant la direction de ce journal destiné à éclairer la France sur les intérêts slaves et leur solidarité avec les nôtres, j'avais eu la curiosité de consulter la liste de ses abonnés. En tête figurait la chancellerie de M. de Bismarck. En revanche, notre ministère des Affaires étrangères n'avait jamais compté parmi les souscripteurs. Je m'empressai de faire remarquer cette anomalie à M. de Rémusat, alors ministre des Affaires étrangères, qui répara — mais un peu tard — l'oubli de ses prédécesseurs. Ce petit fait en dit beaucoup sur les ignorances et les légèretés de la diplomatie impériale.

Rentré à Paris, je repris mes études et mes travaux tout en collaborant à la *Correspondance slave* et à divers recueils. Le nouveau régime avait supprimé les cours annexes de la Sorbonne institués par M. Duruy, où j'enseignais naguère, et ne les avait pas encore remplacés par les cours complémentaires, ou les conférences, qui ont été établis depuis. M. Jules Simon était alors titulaire du ministère de l'Instruction publique ; le secrétaire général de son département était M. Saint-René Taillandier. Il s'intéressait à mes travaux, il avait quelque peu étudié les pays slaves à travers la littérature allemande, notamment la Bohême et la Russie. Je lui demandai de m'aider à obtenir une mission scientifique en Russie. Il s'entremit obligeamment auprès du ministre, mais il désirait que ma requête fût appuyée par quelque personnage politique. Je songeai immédiatement à Henri Martin. C'était l'honneur, le patriotisme et la loyauté personnifiés. Sous l'Empire, il s'était passionné pour la cause polonaise : sous l'influence de certains publicistes polonais, il en était arrivé à s'imaginer que les Russes n'étaient ni des Indo-Européens, ni des Européens, mais des Touraniens, et qu'il

fallait fonder en dehors d'eux une fédération aryenne. Il avait exposé ses théories dans un livre bien oublié aujourd'hui : *la Russie et l'Europe* (Paris, Furne, 1866). J'avais toujours refusé de m'associer à ces rêveries soi-disant ethnographiques. Henri Martin savait que je ne partageais pas ses convictions sur le prétendu *Touranisme* des Russes. Mais il sentait fort bien qu'il n'avait et ne pouvait avoir sur le problème russe aucune opinion, vraiment scientifique, et qu'il s'était borné à répéter les assertions de Polonais qui n'étaient pas précisément désintéressés dans la question. Il était profondément patriote. Il comprenait que la France était isolée dans le monde, que les événements avaient donné un terrible démenti à son rêve idyllique d'une fédération européenne et anti-moscovite. Ce n'était plus le Moscovite qui était l'ennemi maintenant, c'était le Teuton. Il me recommanda chaleureusement au ministre, la mission fut accordée. Elle avait officiellement pour objet d'aller constater l'état des études d'histoire et d'archéologie slaves en Russie. Une somme considérable eu égard à l'état de nos finances — cinq mille francs — était mise à ma disposition.

M. Jules Simon me donna une lettre de recommandation très chaleureuse pour son ami le général Le Flô qui occupait alors l'ambassade de France à Pétersbourg. M. de Rémusat me remit un passeport diplomatique, et sans me confier aucune espèce de mission, même officieuse, il m'invita à observer tous les faits politiques et sociaux qui pouvaient intéresser son département et à lui en rendre compte à mon retour. Nous étions au mois de mai 1872. Mes malles étaient bouclées, mon départ imminent lorsque je reçus une dépêche de M. Jules Simon qui me mandait à Versailles où était alors le siège du gouvernement. Je m'y rendis sans tarder. Le ministre me reçut d'un air préoccupé :

« Monsieur, me dit-il, je vous ai accordé une mission en Russie ; elle m'a valu hier au Conseil des ministres une interpellation très vive de M. Thiers : « Comment, m'a-t-il demandé, « vous envoyez M. Leger en Russie ? Vous ne « savez donc pas que c'est un agent de l'émi- « gration polonaise ! »

Ici je suis obligé d'ouvrir une parenthèse et de remonter à quatre années en arrière. En 1868, à la suite de circonstances qu'il serait

trop long de rappeler en ce moment, j'avais réussi à faire venir à Paris l'un des hommes les plus considérables du parti national tchèque et à le mettre en rapport direct avec Napoléon III. C'était M. Rieger, dont la Bohême déplore la perte récente. Cet homme éminent avait essayé de faire comprendre à l'empereur et à son entourage l'appui que les Slaves pourraient donner à la France en cas de lutte avec l'Allemagne. Il avait été reçu chez Mme Cornu qui était la sœur de lait de l'Empereur et qui passait pour être son Égérie. Il m'avait désigné à elle comme l'un des hommes qui pouvaient le mieux éclairer nos hommes politiques sur les intérêts réciproques de la France et des pays slaves. « M. Leger, s'était écrié Mme Cornu en tressautant sur son fauteuil, mais vous ne savez donc pas que c'est un panslaviste, un agent russe. » L'entourage de Napoléon III était en rapport intime avec des Polonais qui flétrissaient indistinctement du nom de vendu, de Moskal, d'agent russe quiconque n'acceptait pas aveuglément leurs théories politiques, quiconque s'intéressait à une autre nationalité que la leur. Tant que je m'étais contenté d'étudier uniquement le polonais et de répéter les for-

mules de... *ski,* ou de... *ko,* j'étais un jeune homme de génie; du jour où je m'étais avisé de m'occuper des Tchèques, des Serbes, des Bulgares et des Moscovites, j'étais un vendu, un renégat, un agent russe !

Je racontai cet épisode à M. Jules Simon. Je lui expliquai que, pour étudier des langues, il est indispensable de fréquenter ceux qui les parlent, que si j'avais été en rapport avec des membres de l'émigration, je l'étais aussi avec les représentants politiques et littéraires des Tchèques, des Croates, des Serbes, que, si j'étais membre de la Société d'Histoire et de Littérature polonaises de Paris, je l'étais également de la Société royale des sciences de Prague, de la Société des sciences de Belgrade, de l'Académie sud-slave d'Agram, de la *Matiça* serbe de Novi-Sad, que je n'avais encore que des relations épistolaires avec les savants russes, que si je voulais aller en Russie, c'était précisément pour développer ces relations, pour observer sur place un grand pays dont nous avions besoin et qu'il était impossible d'étudier du fond d'un cabinet.

M. Jules Simon se déclara convaincu par mes arguments : « Soit, dit-il, j'expliquerai tout

cela au président : mais vous connaissez son caractère, vous savez qu'il aime à tout contrôler par lui-même ; il sera enchanté de vous entendre plaider votre cause. Présentez-vous demain matin à son cabinet. »

Je n'étais pas sans quelque inquiétude. Dans la préface d'un volume publié en 1867 [1], j'avais pris à partie M. Thiers à propos de discours prononcés en 1866 lors du conflit entre l'Allemagne et l'Autriche. Il avait prétendu que l'Autriche comptait quinze millions d'Allemands : c'était une grosse erreur. Je l'avais vertement relevée, j'avais raison. Mais les vieillards n'aiment pas que les jeunes gens aient raison contre eux et dans un discours prononcé vers la fin de 1867, M. Thiers avait décoché une phrase violente contre des écrivains à peine échappés du collège qui osent faire la leçon à des hommes d'État blanchis sous le harnais.

J'avais pris ces paroles pour mon compte. Je me flattais peut-être. Quoi qu'il en fût, je me présentai le lendemain matin à huit heures au cabinet du président. Il aimait les audiences matinales. Il reçut pendant trois heures de

1. *La Bohême historique, pittoresque et littéraire.* Librairie internationale, in-8.

suite toute espèce de très grands personnages et je fus oublié dans l'antichambre. Le lendemain matin je crus toucher au but : M. Thiers reconduisait un visiteur. Il m'aperçut :

« Qui êtes-vous ? dit-il.

— Je suis M. Leger et je viens de la part de M. Jules Simon.

— Oui, je sais ; mais je n'ai pas le temps de vous recevoir aujourd'hui. Revenez demain.

— Je vous demande bien pardon, Monsieur le président, c'est que je suis à la veille de mon départ ; je suis fort occupé.

— Et moi, croyez-vous que je n'ai rien à faire ? »

Je quittai M. Thiers sur ces paroles et je ne retournai plus à Versailles.

Je partis de Paris le 25 mai 1872 : deux jours après je me retrouvais à Prague. Je constatai avec joie les sentiments de sympathie et de surprise qu'inspirait à mes amis de Bohême le relèvement si rapide de notre pays. Un détail les étonnait particulièrement. C'était qu'un État si rudement éprouvé pût encore trouver dans ses finances des ressources pour des missions purement scientifiques.

De Prague, je me rendis à Varsovie. C'était la première fois que je mettais les pieds sur le sol de cette Pologne dont les malheurs avaient passionné ma jeunesse et éveillé pour la première fois ma curiosité. Hélas ! ce qui m'attendait à la frontière ce n'étaient pas les chevaliers de Sobieski, ce n'étaient pas non plus des martyrs portant des palmes. C'étaient des Juifs sordides, en casquettes graisseuses, en longs caftans, prêts à toutes les besognes, courtiers, changeurs, facteurs, commissionnaires, proxénètes. Je devais les retrouver partout sur le sol de l'ancienne Pologne à Grodno, à Vilna, à Gniezno, à Brzesc Litowski (ou Brest Litovsk), à Kiev, à Berdytchev. Ces villes dont les noms m'étaient si familiers depuis dix ans, je les avais crues polonaises ; je les trouvais israélites. Mais ces Israélites, étaient-ils, comme on me le racontait dans l'émigration, des *Polonais de la religion mosaïque,* un peuple *sui generis,* ou tout simplement des candidats éventuels à la nationalité russe ? Je ne savais encore. C'est la dernière hypothèse qui s'est réalisée. Je reçois chaque année la visite d'Israélites originaires de l'ancienne Pologne. Tous se présentent comme Russes. Il est vrai que la Russie est à

la mode. Il y a quarante ans les pères de ces néophytes russes, quand ils échouaient en Occident, se disaient volontiers Polonais. Beaucoup de ces Russes sont d'ailleurs tout prêts à devenir citoyens, et si nous le voulons bien, fonctionnaires français. L'un d'entre eux s'est présenté chez moi dernièrement. Il ne savait pas encore un mot de notre langue et il m'a demandé dans combien de temps il pourrait être nommé *chez nous* juge de paix.

Varsovie ! Comme ce nom vers 1862 ou 63 avait fait palpiter nos cœurs ? J'y arrivais dans un sentiment de recueillement et de respect ; ma première soirée à l'Hôtel de.. fut un amer désenchantement. J'y trouvai des mœurs de maison publique que je n'avais encore constatées qu'en Hongrie. O mes illusions !

Quelque temps auparavant mon illustre ami l'historien Palacky me racontait ses impressions d'un séjour dans la Pologne russe : « Quand j'ai vu, me disait-il, les inscriptions en langue russe partout obligatoires à côté des textes polonais, le cœur m'a saigné. » Moi aussi je partageais cette douloureuse impression[1].

1. Les Russes de bonne foi reconnaissent eux-mêmes ce

Je n'avais pas cessé de lutter pour l'émancipation des Slaves et de leur langue en Bohême, en Croatie, en Bulgarie. Ce n'était pas pour renier mes doctrines en Pologne. Je n'admets pas qu'un idiome national, dans un pays où il est parlé par la majorité, soit l'objet de mesures restrictives ou vexatoires. Les procédés des Russes me semblaient d'autant plus douloureux qu'ils me rappelaient ceux des Prussiens dans notre Alsace-Lorraine.

Je n'oubliais point d'ailleurs les appréhensions de M. Thiers. Je ne passai que deux jours à Varsovie, incognito, me réservant de m'y arrêter plus longuement à mon retour. Je ne rendis visite qu'à une seule famille polonaise.

Le chef de cette famille était un savant distingué, directeur d'un grand établissement d'éducation, mon confrère à la Société de linguistique, M. P... Il m'accueillit cordialement, me présenta à sa femme et à sa fille. Quelque réserve que je me fusse imposée, la conversation finit par dévier sur la situation actuelle des Polonais, et sur leurs rapports avec les maîtres

qu'il y a d'anormal dans leur façon d'agir. Voyez dans mon *Monde slave*, 1re série (Paris, Hachette, 1897), p. 328-329, mon *Étude sur l'expansion des langues slaves*.

de leur patrie. Mon hôte, fonctionnaire, homme d'expérience, se montrait naturellement très réservé. Mais sa fille ne put se contraindre devant un étranger qu'elle savait ami de ses compatriotes. Elle donna un libre cours à sa patriotique douleur. Je la comprenais d'autant mieux que mon pays était encore en ce moment même mutilé et sous l'étreinte de l'étranger, mais, hélas ? je ne voyais actuellement ni pour la France, ni pour la Pologne aucune possibilité d'échapper à leur cruelle destinée. Le mieux était donc de se résigner et de se réserver l'avenir. Cet avenir il ne fallait pas le rêver trop grandiose : la Pologne de Sobieski étendant sa domination de la mer à la mer sur des millions de sujets non Polonais était aussi impossible à reconstituer que l'empire de Napoléon.

Le lendemain de cette conversation, j'assistai dans les rues de Varsovie à la procession de la Fête-Dieu et je constatai que l'autocratie du tsarisme est parfois moins intolérante que celle de nos Jacobins. La pompe catholique se déployait librement sous l'œil de la police russe, dans cette ville où le gouvernement s'efforce de multiplier les sanctuaires orthodoxes. Beau sujet de méditations pour ceux de nos sectaires

qui se croient libéraux. Je vis aussi se dérouler sous mes yeux les funérailles du célèbre musicien Moniuszko ; il est moins connu que Chopin ; en Pologne il est presque aussi populaire. Ce fut une grandiose manifestation : l'orchestre de l'Opéra suivait le cercueil et jouait la Marche funèbre de Chopin. Cinquante mille personnes de toute condition accompagnèrent au cimetière les restes de l'artiste national. Toute occasion est bonne aux peuples vaincus pour manifester leurs sentiments. Les funérailles de Moniuszko étaient certainement beaucoup plus grandioses à Varsovie que ne l'eussent été à Paris celles d'un musicien de même valeur.

J'avais hâte d'arriver à Moscou. De Varsovie, je m'y rendis d'un seul trait. Pendant une halte d'une demi-heure à la gare de Smolensk, je fus témoin et acteur d'un épisode qui me permit d'apprécier dans toute sa profondeur la naïveté de certains Slaves panslavistes occidentaux.

Je me promenais dans le hall en attendant le départ du train, lorsque mon attention fut attirée sur une altercation assez vive qui s'était produite entre un voyageur et l'employé pré-

posé à la vente des billets. Le voyageur criait très fort dans une langue qui n'était pas du russe, mais qui avait évidemment quelque parenté avec lui. Je prêtai l'oreille et je m'aperçus que c'était du slovaque. Avoir la prétention de se faire comprendre en slovaque à Smolensk, c'est comme si l'on voulait parler portugais à Commercy.

« Faites-moi donner ma malle qui est restée à la consigne et délivrez-moi un billet de troisième classe pour Moscou, hurlait le Slovaque.

— Parlez russe si vous voulez qu'on vous entende, répliquait l'employé. »

Le Slovaque recommençait sa litanie :

« Voulez-vous, oui ou non, parler russe? répondait le préposé. »

A la fin, exaspéré, il ferma brusquement son guichet au nez du Slovaque tout déconfit.

« C'est abominable, vociférait le pauvre diable en son jargon. Je suis venu chez mes frères slaves ; ils refusent de m'entendre et, — montrant le guichet d'un geste furieux, — ils me ferment la porte. »

Je m'approchai de lui : « Calmez-vous, lui dis-je en bon tchèque (les Slovaques entendent le tchèque comme les Wallons ou les Picards

entendent le français). Un employé russe n'est pas tenu de savoir notre langue. Je vais vous servir d'interprète. »

Je frappai discrètement au guichet, exposai au préposé la requête du voyageur. Une minute après il avait sa malle et son billet. Sa joie était sans bornes.

« Que je suis heureux d'avoir enfin rencontré un frère slave qui me comprend ! Vous êtes sans doute de Prague ?

— Un peu plus loin vers l'Ouest.

— Alors vous êtes de Beraun ?

— Non.

— De Rokicany ?

— Non.

— De Domazlice ?

— Non plus.

— Mais au delà de Domazlice, il n'y a plus que des Allemands. Vous n'êtes pourtant pas Allemand ?

— Je n'ai aucune envie de l'être. Je suis Français et Parisien.

— Vous êtes de Paris ! Ah ! c'est trop fort ! — et notre homme se mit à agiter les bras avec désespoir. C'est trop fort ! Je suis venu ici, en Russie, chez mes frères slaves. En voilà

un — il montrait le guichet avec fureur — qui fait semblant de ne pas me comprendre. En voici un autre qui me comprend, qui rougit d'être mon frère, qui me raconte qu'il est Parisien. Comme si un Parisien avait jamais parlé le russe et le tchèque ! Je ne suis qu'un pauvre fondeur de cloches (il se rendait à Moscou pour exposer ses produits), mais je ne permettrai pas qu'on se moque ainsi de moi. »

Et il me tourna le dos, et, quand nous nous retrouvâmes aux stations, il affecta de ne pas me voir. Je fus mal récompensé de mon obligeance et de mes petits talents de polyglotte.

J'arrivai à Moscou le 6 juin 1872. La Russie célébrait cette année le deux centième anniversaire de la naissance de Pierre le Grand. A cette occasion, une exposition avait été organisée à Moscou. Un pavillon spécial était consacré à la mémoire du tsar réformateur : la plupart de ses reliques y étaient réunies : son canot, *l'aïeul de la flotte russe,* y occupait une place d'honneur. A la cérémonie d'inauguration une compagnie d'infanterie avait revêtu la tenue du XVIIe siècle. A l'ombre des murailles du Kremlin, sur les rives sinueuses de la Moskva, l'exposition présentait un spectacle vraiment

merveilleux. Elle n'avait pas seulement un caractère historique ; la Russie contemporaine y était brillamment représentée. Je pus me rendre compte, du premier coup d'œil, de ses progrès, de ses efforts constants et souvent heureux pour rivaliser avec les industries étrangères. Tout ce que je voyais n'avait rien de commun avec la *barbarie moscovite,* dont la presse parisienne avait entretenu ma jeunesse.

L'une des parties les plus intéressantes de cette exposition était celle qui était consacrée aux souvenirs du siège de Sébastopol. A côté de plans en relief, de dessins, de cartes, de croquis figuraient les glorieuses reliques des officiers russes morts en défendant leur pays. J'eus l'occasion de rencontrer dans cette section le général Le Flô, alors notre ambassadeur à Pétersbourg, et de me présenter à lui. Il m'accueillit avec une extrême bienveillance et me pria de l'accompagner dans sa visite. Des officiers russes lui faisaient les honneurs de la section. Moins de vingt années s'étaient écoulées depuis les événements tragiques dont des mains pieuses avaient réuni ici les souvenirs. Le Flô, s'il avait été en service actif, aurait pu se trouver dans les rangs de l'armée assié-

geante. Il avait peut-être devant lui les fils de ceux qui auraient été ses adversaires. Ils lui expliquaient les épisodes de cette lutte héroïque avec une respectueuse courtoisie. Aucun sentiment de rancune, aucune goutte de fiel ne se mêlait à cet entretien chevaleresque. On eût cru vraiment qu'il s'agissait du siège de Troie commenté par des Académiciens. Je songeais à nos récents désastres et je me disais que dans un quart de siècle il serait impossible à nos officiers de faire à un général allemand les honneurs du siège de Paris, de Belfort ou de Verdun. Trente-deux ans se sont écoulés depuis cette époque et je n'ai pas changé d'avis. J'étais à Moscou au moment même où le gouvernement de M. Thiers réussit de façon si heureuse la colossale opération de l'emprunt des cinq milliards. L'impression fut très profonde en Russie. Les félicitations de mes amis émurent délicieusement mon patriotisme. Il n'était guère moins flatté de constater quelle opinion le peuple se faisait des Allemands.

Il les traitait habituellement de *kolbasniki* (charcutiers), sans doute à cause de leur amour pour la charcuterie et la choucroute.

A Moscou, j'avais trouvé dans le monde de

l'Université et dans le monde des lettres les plus courtoises et les plus affectueuses relations. Les amitiés que j'ai nouées à cette époque lointaine durent encore aujourd'hui et se prolongent en quelque sorte sur les représentants de nouvelles générations. Parmi les hommes éminents qu'il m'a été donné de fréquenter alors je ne citerai que les morts : Bouslaev, Pogodine, Pisemsky.

Bouslaev, professeur à l'Université, était avant tout grammairien, philologue, archéologue. C'était la première fois qu'il rencontrait un Français en état de lire ses livres et de les apprécier et il en était singulièrement flatté. Que de bonnes soirées nous avons passées ensemble autour de son samovar hospitalier ! Toutes les fois qu'il constatait chez moi la connaissance de quelque fait historique ou philologique qu'il supposait que j'aurais dû ignorer, il appelait sa femme pour lui faire part de sa joie et de sa surprise : « Aniouta, *Mousié* Leger connaît ceci ; *Mousié* Leger a dit cela. » Il est venu quelques années après me rendre à Paris les visites que je lui avais faites à Moscou. La dernière fois que je suis retourné dans cette ville en 1897 il venait de quitter ce monde.

Tout ensemble historien et publiciste, Pogodine était par excellence le représentant du vieil esprit moscovite. Il avait puissamment contribué à mettre en lumière l'histoire primitive de la Russie par des travaux aujourd'hui bien dépassés. Sans relâche sa plume infatigable, depuis près d'un demi-siècle, avait combattu pour l'intégrité et la gloire de la patrie russe. Par plus d'un trait de caractère il me rappelait notre Henri Martin, dont il était la bête noire, et qui lors des affaires de Pologne avait mené contre lui dans le *Siècle* une campagne acharnée. Pogodine avait réuni dans sa vaste maison, sur le Champ des Vierges, un véritable musée d'histoire russe. Le jour où l'on me présenta, il était en train de faire un modeste goûter de pain noir et de lait caillé qu'il m'invita à partager avec lui. Puis il me fit les honneurs de sa collection. Elle était surtout riche en manuscrits et en autographes. Une galerie renfermait les bustes des principaux écrivains russes. Arrivé devant celui de Pouchkine, mon hôte ouvrit une petite armoire dissimulée dans le piédestal et en tira une relique précieuse entre toutes, la redingote que portait le poète lorsqu'il fut tué. Il introduisit mon doigt dans le

trou qu'avait fait la balle. Il avait les larmes aux yeux et j'eus peine à contenir mon émotion. Le meurtrier était mon compatriote.

Quelques jours après cette visite, on me montra dans une allée de l'exposition un vieillard. C'était le Martynov qui, en 1842, avait tué Lermontov à Piatigorsk. Mon cœur se serra. La littérature russe n'a vraiment pas eu de chance dans la première moitié du XIXe siècle.

Lorsque, dix-neuf ans plus tard je suis revenu à Moscou pour l'inauguration du monument de Pouchkine, on avait organisé une exposition des reliques du poète. J'y cherchai en vain la redingote historique. Je m'informai et j'appris qu'elle avait été volée après la mort de Pogodine, et sans doute vendue à quelque marchand d'habits. La redingote mortuaire du poète sur le dos de quelque malandrin ! Quelle misère !

J'ai souvent entendu dire que les Russes étaient plus durs que nous. C'est possible. A coup sûr ils ont plus que nous le don des larmes. Quelques jours après ma rencontre avec Pogodine je visitais, en compagnie du poète Berg et de l'historien Soloviev, le musée des armures. Nous arrivâmes devant le drapeau

historique du prince Pojarsky, le sauveur de Moscou en 1612. Soloviev pria le poète d'improviser quelques vers, Berg s'y prêta de bonne grâce. Je ne me rappelle plus le texte de ses vers. Ce que je sais, c'est que l'historien fondit en larmes et se jeta dans les bras du poète. A Paris on m'avait raconté que les Russes n'avaient pas dans leur langue de mot pour exprimer l'idée de patrie et qu'ils ne savaient même point ce que c'était que la notion du patriotisme !

J'eus l'occasion de me lier tout particulièrement avec le romancier Pisemsky. Il est moins connu en France que ses glorieux rivaux Gogol, Tourguenev, Tolstoï, Dostoïevsky. Mais il mérite une place d'honneur non loin d'eux. Pour moi je regrette que mon ami M. de Vogüé l'ait complètement laissé de côté dans son livre sur le roman russe. Aucune de ses œuvres n'avait encore été traduite en français et il avait un vif désir d'être présenté à notre public. Il pensa que je pourrais peut-être l'introduire auprès de ces Athéniens de Paris dont il briguait les suffrages. Il me fit l'accueil le plus empressé ; il m'offrit toutes ses œuvres déjà parues, il m'invita à la lecture d'une comédie inédite. Il

était très lié avec Tourguenev ; mais autant Tourguenev était devenu Parisien, autant Pisemsky était resté Russe et Moscovite. Il ne parlait pas volontiers le français et je trouvais un charme inexprimable à sa conversation émaillée de boutades, d'anecdotes parfois très rabelaisiennes. En voici une qui me revient à la mémoire. Peut-être la retrouverait-on ailleurs qu'en Russie :

Une bonne vieille octogénaire va à confesse. Elle s'accuse de toutes sortes de péchés, notamment d'avoir trompé son mari avec un jeune homme.

« Comment, s'écrie le prêtre interloqué, à votre âge?

— Oh ! mais, il y a longtemps de cela, mon père ; il y a plus de cinquante ans.

— Alors, vous avez dû recevoir depuis longtemps l'absolution. Pourquoi reparler d'un péché pardonné ?

— Ah ! mon père, il est si agréable de s'en souvenir. »

Je n'avais rien remarqué d'extraordinaire chez Pisemsky lors de mon séjour à Moscou. Quand je quittai cette ville pour me rendre à Saint-Pétersbourg, nous nous retrouvâmes par

hasard dans le même coupé. Pendant le voyage je fus très surpris de certaines particularités qui, jusqu'alors, m'avaient échappé. Au moindre ralentissement de la machine, au moindre coup de sifflet, l'écrivain était pris d'une terreur folle.

« Qu'avez-vous ? lui demandai-je.

— J'ai peur.

— Peur... de quoi ?

— Je ne sais pas, j'ai peur de tout. Je suis un poltron fieffé. »

Quelques années plus tard, je le retrouvai à Paris. Il logeait dans un hôtel du boulevard Saint-Michel et prenait ses repas dans sa chambre. Je l'invitai à venir dîner avec moi au restaurant.

« Je n'irai pas, me répondit-il d'un air effaré. Je n'irai pas. J'ai peur...

— Peur de quoi ?

— Des chiens ; chez vous il y a des gens qui mènent des chiens au restaurant. J'ai peur des chiens. »

Tourguenev me donna plus tard l'explication de ces *phobies*.

Pisemsky, comme plus d'un de ses confrères, était un alcoolique. Dans sa jeunesse il s'était

livré aux pires excès. Un jour, après avoir touché aux bureaux d'une revue le prix d'un roman grassement payé, il était rentré chez lui :

« Tiens, dit-il à sa femme, en lui remettant cinq cents roubles. Voilà de quoi faire aller le ménage. Moi je vais m'amuser. »

Et il disparut pendant cinq jours et cinq nuits. Le sixième, on le retrouva aux environs de Moscou dans un champ couvert de neige. Il n'avait pour tout vêtement que ses bottes. Des paysans couraient après lui en criant : « Arrêtez-le ! ».

Il ne put jamais expliquer aux siens comment il était arrivé en pareil état dans cette campagne glacée.

Vers la soixantaine il sentit sa santé gravement compromise ; il vint à Paris consulter Charcot, le médecin favori des névropathes et des alcooliques. Il n'entendait pas assez le français pour s'entretenir directement avec lui. Tourguenev servait d'interprète. Charcot examina longuement le patient et prit à part Tourguenev : « Le mal dont souffre votre ami, lui dit-il, n'est autre que l'alcoolisme. Dites-lui de ne plus boire que de l'eau et il pourra sinon

guérir complètement, du moins améliorer sa situation. »

Tourguenev transmit à son ami le diagnostic et le traitement avec tous les ménagements possibles.

« Il a raison le... pourceau (svinia), répliqua d'un ton grognon Pisemsky, mais il n'aurait pas dû le dire... »

Lorsque je revis pour la troisième fois Pisemsky à Moscou, en 1880, un deuil terrible s'était appesanti sur lui. Il avait eu deux fils. L'un, à vingt ans, s'était tué, sans motif connu, d'un coup de revolver. L'autre était devenu fou. J'avais rencontré ce jeune homme à Paris ; il se destinait à l'enseignement du droit et suivit pendant un an les cours de notre Faculté. C'est à lui que j'ai dû le plaisir d'être présenté à Ivan Tourguenev qui, jusqu'à sa mort, m'a témoigné la plus bienveillante amitié.

Châtié si durement dans sa vieillesse, le pauvre Pisemsky faisait vraiment peine à voir. Sa douleur paternelle n'était pas compensée par la joie qu'il ressentait d'avoir enfin trouvé un excellent traducteur français dans la personne de M. Derély. Il me parla de cet inter-

prète si longtemps désiré avec une véritable tendresse. Il aurait voulu l'attirer à Moscou, le remercier de vive voix. Il mourut sans que ce vœu eût été réalisé.

De tous les pays européens, la Russie est à coup sûr le plus hospitalier. Les touristes se plaignent, non sans raison, de n'y point rencontrer ces cafés ou ces brasseries si nombreux en Occident où l'étranger peut observer les types indigènes et abriter son désœuvrement. Je suis de leur avis. Lors de ma dernière visite à Moscou, cette capitale, où vit un million d'hommes, possédait en tout et pour tout un café qui n'eût été qu'un établissement de troisième ordre pour telle de nos villes de province. Ceux qui, comme moi, ont eu la bonne fortune de se voir ouvrir l'accès des familles, ont bien vite oublié ce léger grief. Le Russe ne connaît que le club ou le foyer domestique. Admis au club, vous y trouvez un *chez soi* confortable, un accueil courtois et cordial : admis dans la famille, vous y rencontrez une maîtresse de maison essentiellement gracieuse et hospitalière, une simplicité, un sans-gêne que vous chercheriez en vain dans les autres pays

d'Europe. En Allemagne, les hommes vont boire de la bière à la brasserie et les femmes prennent le café ensemble à la maison *(Caffee Gesellschaft)* ; chez nous les maris ont l'heure du cercle ou de l'apéritif et les femmes celle du five o'clock. Eu Russie, le *samovar* groupe autour de son ventre rebondi les visiteurs des deux sexes ; le soir il est le plus souvent flanqué de pâtisseries, de viandes froides, de sandwichs, de fruits. Une invitation à venir prendre le thé, c'est en quelque sorte une invitation à souper. Le Russe aime à se coucher tard. Le thé commencé à huit heures du soir se prolonge aisément jusqu'à deux heures du matin. La maîtresse de maison qui fait les honneurs du samovar, qui remplit les tasses, qui les lave elle-même dans un bol spécial, est généralement une femme cultivée qui a voyagé en Europe, qui connaît les langues étrangères, qui s'associe parfois aux travaux de son mari. Telle recopie ses manuscrits, telle autre gagne sa vie par des travaux littéraires, notamment des traductions, et contribue au bien-être de la maisonnée. Que de bonnes soirées j'ai ainsi passées à Moscou chez mon ami Alexis Veselovsky, professeur à l'Université, l'un des

meilleurs moliéristes de l'étranger, et l'un des hommes les plus versés dans l'étude des littératures !

Les Russes, quand ils viennent chez nous, s'étonnent un peu de ne pas trouver une hospitalité aussi accueillante. Nos maisons ne s'ouvrent guère qu'une fois par semaine et avec un certain apparat. Nous avons de nombreuses occupations mondaines. Nous aimons à nous coucher de bonne heure. Nos femmes sont moins associées à la vie intellectuelle de leurs maris. D'autre part, un étranger de distinction est un oiseau assez rare à Moscou ou même à Pétersbourg. Paris est l'auberge du monde, les visiteurs s'y succèdent sans relâche ; s'il nous fallait leur ouvrir à tous notre foyer, nos maisons et nos loisirs n'y suffiraient pas. Et puis, nous faisons la cuisine au gaz, nous n'avons pas de samovar et le thé sans samovar, ce n'est pas le thé familial. C'est une consommation quelconque distribuée sans grâce comme dans un fourneau économique. D'ailleurs, cette large manière de vivre qui offre tant de charmes pour l'étranger ne va pas sans quelques inconvénients. A trop boire du thé, à trop discuter la nuit dans la fumée des

cigarettes, le cerveau se fatigue, les nerfs se détraquent. La Russie est peut-être de tous les pays européens celui où les maladies nerveuses sont les plus fréquentes et où les étrangers sont le plus disposés à les contracter. J'en ai constaté de douloureux exemples chez certains de mes élèves qui se sont trop plu à mener la vie russe.

Les touristes ne connaissent guère que les monuments, les promenades et les musées de Moscou[1]. Ils n'ont guère l'occasion de visiter ses environs. Pendant trois beaux mois d'été j'ai pu les parcourir en tous sens. Le Moscovite n'est guère marcheur. Il ne comprend pas que l'on s'aventure hors barrière sans le concours indispensable de l'izvoztchik[2]. Grâce à la vigueur de mes jarrets j'ai pu savourer dans tous leurs détails les charmes du paysage russe. Que d'impressions délicieuses, que d'exquis souvenirs m'ont laissés les *datchas*[3] éparses sous les bouleaux du parc de Sokolniki, les

1. Pour ce qui concerne la ville de Moscou, je ne puis mieux faire que de renvoyer le lecteur à la description que j'en ai donnée dans la collection des *Villes d'Art* (librairie Laurens).

2. Cocher.

3. Chalets en bois, villas.

ruines et les étangs dormants de Tsarytsino, la mignonne église qui mire ses coupoles sur les eaux glauques de l'étang d'Ostankino ! Quels beaux couchers de soleil, quelles merveilleuses aurores sur les ondes sinueuses de la Moskva ! Il m'est arrivé de passer une nuit tout entière à ramer indolemment sur la capricieuse rivière ; il est vrai que c'était une nuit septentrionale. Commencée à onze heures du soir elle était déjà finie à une heure du matin. Comment dire le charme de ces nuits si courtes où les teintes du ciel s'altèrent, se transforment de minute en minute pour se fondre tout à coup dans une gloire flamboyante ? Qui racontera l'attrait mystérieux des grandes forêts, le pittoresque étrange des villages déjetés dont les izbas s'égrènent à l'ombre des clochers rouges, des coupoles vertes ou dorées ? Nul n'a joui plus que moi du charme austère de cette large nature russe, nul n'en a gardé une plus profonde, une plus religieuse impression.

Pour bien comprendre la Russie, il faut pouvoir causer avec le paysan, pénétrer l'âme du peuple, échanger avec lui ses idées — si par hasard il en a — dans cette langue délicieuse qui semble avoir été créée pour des lèvres rus-

tiques ou enfantines. Cette langue recèle des trésors infinis de caresses, de tendresses. L'ivrognerie même — ce vice si fréquent, hélas ! en Russie — prend dans ce pays étrange une nuance d'affection et de mélancolie. Pour employer un mot bien connu, le Russe m'a paru avoir non pas le vin, mais la *vodka* tendre, surtout vis-à-vis du *barine* ou bourgeois. Un jour, dans une gare de chemin de fer, je vis arriver tout en nage, les yeux en larmes, le front ensanglanté, un moujik ivre qui venait d'être rudoyé par des camarades. « Petits pères, mes oncles, mes colombes, intercédez pour moi, sauvez-moi. » Et il se roulait à nos pieds, battant le sol du front. Ce n'était pas un sauvage déchaîné comme le héros de *l'Assommoir*, c'était un enfant humble et contrit qui venait demander protection à de plus grands que lui.

Le paysan russe est beaucoup plus propre que le nôtre, car il prend un bain de vapeur tous les huit jours ; mais ses vêtements, le plus souvent en peau de mouton, sont imprégnés d'une odeur si répugnante que je n'ai jamais eu le courage de la braver pendant plus de quelques minutes. Je n'ai jamais osé voyager

en troisième classe et je le regrette. J'eusse certainement beaucoup appris. Pendant l'exposition, un entrepreneur intelligent avait eu l'idée de créer à Moscou un théâtre populaire ; il y jouait des œuvres essentiellement nationales, du Gogol, de l'Ostrovsky. J'ai été frappé de l'attention intelligente avec laquelle les gens du peuple suivaient les représentations et du bon sens avec lequel ils discutaient la pièce pendant les entr'actes.

Un monde très intéressant à observer à Moscou, c'est la classe des marchands. Ces gros *Kuptsy* à grande barbe, vêtus du long caftan, coiffés de la casquette traditionnelle, représentent une des forces les plus respectables de la Russie. Quelques-uns d'entre eux ont acquis d'immenses fortunes dont ils emploient la meilleure partie à des fondations pieuses ou philanthropiques. Si au lieu de laisser tomber son commerce aux mains des Allemands, des Juifs, la Pologne avait eu, comme la Russie, une caste commerçante, elle aurait probablement joué dans le monde un autre rôle que celui auquel elle a dû se résigner. Parmi ces marchands il en est qui sont doués d'un véritable sens artistique et qui ont créé des indus-

tries que l'Occident a le droit d'envier à la Russie, ces merveilleux émaux translucides, ces laques décorés d'exquises enluminures, ces broderies tricolores dont la mode commence à se répandre parmi nous. J'ai constaté avec regret, dans mon dernier voyage, que certaines traditions de l'art indigène commencent à se perdre, qu'on les abandonne par caprice pour les modèles de Paris, de Londres ou de Berlin. A notre Exposition de Paris il y a deux ans, s'élevait derrière le Trocadéro un ensemble de constructions pittoresques que l'on appelait le village russe. On y vendait les objets, le plus souvent en bois rouge, fabriqués par la petite industrie rurale, la *Koustarnaïa rabota*. Les vendeurs firent, si j'ai bonne mémoire, d'excellentes affaires. Ils m'annoncèrent qu'après l'Exposition ils ouvriraient à Paris un dépôt de ces articles si goûtés du public. Ils n'ont pas mis moins de quatre ans à réaliser ce projet ! Le temps ne compte pas en Russie.

. . . . . .

J'arrivai à Pétersbourg dans le courant de septembre 1872 : J'avais passé quatre mois à Moscou ; je passai quatre jours à Pétersbourg.

C'est, je crois, la proportion que doit observer le voyageur curieux d'étudier vraiment la Russie. Pétersbourg n'est que le vestibule de ce grand empire russe. Son véritable foyer est à Moscou.

Au mois de septembre, les vacances russes sont déjà finies. J'eus la bonne fortune de rencontrer les confrères russes que je venais voir et de trouver chez eux le cordial accueil auquel Moscou m'avait accoutumé. Ils ne me connaissaient pas seulement par mes modestes travaux : je n'avais encore publié que trois volumes et un certain nombre d'articles dans une revue qui joue là-bas un rôle analogue à celui du *Journal des Savants,* mais qui est beaucoup plus répandue. C'est le *Journal du Ministère de l'Instruction publique.* Imaginez un recueil où se combineraient tout ensemble notre *Bulletin administratif*, le *Journal des Savants,* la *Revue archéologique,* la *Revue historique,* la *Revue critique.* Imaginez ce recueil reçu d'office par tous les établissements d'enseignement supérieur et secondaire de l'État. De tous les pays européens, la France est le seul qui soit représenté dans cette revue par une correspondance régulière que je m'honore de pour-

suivre depuis trente-cinq ans. Dans ma modeste sphère j'aurai été, à ma façon, un des précurseurs d'une alliance que je crois nécessaire au repos et à l'équilibre du monde.

Parmi les savants russes, ceux que je recherchais naturellement c'étaient mes confrères ou mes maîtres les slavistes. A Pétersbourg comme à Moscou je trouvai chez eux, notamment chez MM. Lamansky et Sreznevsky, le plus affectueux accueil. M. Sreznevsky est mort depuis de longues années, M. Lamansky, grâce à Dieu, est encore de ce monde et récemment encore lorsque j'ai entrepris la publication de l'*Évangéliaire de Reims*[1] il m'a donné le concours le plus cordial et le plus désintéressé.

Ismaël Ivanovitch Sreznevsky était déjà, à l'époque où j'eus l'honneur de me présenter chez lui, l'un des doyens du slavisme. Ses premiers travaux dataient de 1840 ; il avait, dans la période héroïque de nos études, visité les Slaves de l'Occident et du Midi. Je trouvai chez lui l'hospitalité cordiale que j'avais reçue à Moscou chez son collègue Bouslaev. Bouslaev n'avait pas d'enfants. Le cabinet et le salon de

1. Reims, 1899.

Sreznevsky étaient égayés par une nombreuse famille. Le temps passé dans cette aimable société m'a laissé les plus reconnaissants souvenirs. Si je n'avais écouté que l'excellent Sreznevsky, je serais resté à Saint-Pétersbourg et ma destinée aurait probablement suivi un cours tout différent.

Au moment où j'arrivai dans la capitale, la place de lecteur de langue et de littérature françaises de l'Université se trouvait vacante, par suite de la mise à la retraite ou du décès du titulaire. Sreznevsky me l'offrit. Je refusai ; il me semblait que ma place était à Paris et qu'il serait encore plus utile et plus glorieux de propager la littérature slave en France que la langue française en Russie. Dieu sait pourtant si, jusque-là, mon pays m'avait encouragé ! La place que j'avais dédaignée tomba d'ailleurs en de bonnes mains. Elle fut confiée à M. Jean Fleury — le père de la regrettée Mme Henri Gréville — auteur d'excellents travaux d'histoire littéraire et de philologie.

Ne pouvant être mon patron, Sreznevsky voulut, du moins, être mon parrain et il y réussit.

Je m'explique.

En Russie, dans la vie familière, ce n'est point la coutume de s'interpeller par son nom de famille. On ne dit pas M. Sreznevsky. On dit Ismaïl Ivanovitch. Quand vous êtes présenté dans une société, on s'informe de votre nom de baptême, puis du nom de baptême de votre père, auquel on ajoute *ovitch* ou *evitch* pour les hommes, *evna* ou *ovna* pour les femmes. C'est par cette double dénomination qu'on s'interpelle dans les relations sociales, en la faisant dans certains cas précéder de prédicats, tels que : Votre noble naissance, Votre Excellence, Votre Haute Excellence, Votre Sérénité, et d'un titre de comte, de prince. Tous ceux de mes lecteurs qui ont parcouru des traductions de romans ou de comédies russes ont certainement remarqué cette particularité.

En arrivant en Russie, j'avais dû me soumettre à l'étiquette nationale. Avec mon nom Louis, en russe Loudvik, d'après l'allemand, et ma *patronymie* Guenrikovitch (mon regretté père s'appelait Henri, en russe d'après l'allemand Heinrich, Guenrik), mes amis russes m'avaient composé un *imia* et un *otchestvo*, Loudvik Guenrikovitch.

Ce Loudvik Guenrikovitch me déplaisait fort à cause de sa physionomie allemande, mais j'avais cru devoir m'y résigner.

Loudvik Guenrikovitch fit tressaillir le bon Sreznevsky.

« Mais cela vous donne l'air d'un Allemand !

— Hélas ! je ne le sais que trop.

— N'avez-vous pas reçu au baptême d'autre prénom que Louis ?

— Paul, répondis-je.

— Fort bien ! Pavel, voilà un nom russe, à la bonne heure.

— Et votre père n'a-t-il pas d'autre prénom que celui d'Henri ?

— Paul, également.

— A la bonne heure, Pavel Pavlovitch, voilà qui vous donne l'air vraiment russe et d'ailleurs, ajouta-t-il, Paul était le prénom de Schafarik[1]. »

C'est ainsi qu'il y a trente ans l'excellent Sreznevsky me débaptisa. Les noms qu'il m'avait donnés ont fait fortune parmi mes amis russes.

Si après ma mort on trouve dans mes papiers

1. L'auteur des *Antiquités slaves*, l'un des fondateurs de la *Slavistique*.

des centaines de lettres commençant par ces mots : cher Pavel Pavlovitch, qu'on le sache bien, c'est à moi et non à un autre qu'elles sont adressées.

Je retrouvai à Saint-Pétersbourg, le général Le Flô. Il m'accueillit avec la bienveillance qu'il m'avait déjà témoignée lors de notre première rencontre à Moscou. Je n'ai point à juger ici son rôle comme ministre de la Guerre pendant le siège de Paris. Nous avions joué durant cette tragique période des rôles bien différents. Il était le grand chef de l'armée, moi un pauvre diable de sous-officier offrant à tout venant une vie dont personne ne voulait. Quelle que fût la discrétion que me commandaient les circonstances, il était bien difficile que la conversation ne déviât pas sur le souvenir des épreuves que nous avions traversées ensemble. Sur bien des points le général gardait une réserve diplomatique. Mais il ne pouvait se contenir quand nous venions à parler de Trochu qui, par un concours extraordinaire de circonstances, s'était trouvé tout ensemble son chef et son subordonné : son chef comme président de la Défense nationale, son subordonné comme gouverneur de Paris.

J'entends encore résonner dans mon oreille l'accent vibrant avec lequel le général me raconta l'histoire de la proclamation par laquelle Trochu, oublieux du temps et du milieu où il vivait, avait voulu mettre officiellement Paris sous la protection de sainte Geneviève.

Le texte de cette proclamation avait été envoyé à l'Imprimerie nationale. Trochu en avait apporté une épreuve au conseil. Le Flô était Breton et certainement tout aussi catholique que Trochu. Mais son bon sens de soldat n'hésita pas un instant.

« Vous êtes chef du gouvernement de la Défense nationale ; moi je suis ministre de la Guerre, responsable des actes du gouverneur de Paris. Je vous interdis de publier cette proclamation. »

Le général Le Flô jouissait personnellement d'un crédit considérable auprès de l'empereur Alexandre II qu'il avait connu grand duc à l'époque où le futur souverain était venu visiter l'Algérie. Malheureusement il constatait que si sa personne était bien vue à la Cour, en revanche les sympathies du monde officiel allaient plutôt à l'empire allemand qu'à la République française. Il songeait à créer un courant d'opi-

nion en notre faveur en fondant à Saint-Pétersbourg un journal français qui plaiderait notre cause et pour lequel on lui envoyait de Paris un excellent rédacteur. Je raconterai peut-être quelque jour la lamentable histoire de ce journal. Le moment n'est pas encore venu...

Je retrouvais dans le salon du général Le Flô mon camarade Alfred Rambaud que les études byzantines avaient amené à l'étude du monde slave et qui, après avoir étudié le russe en 1869 à mon cours annexe de la Sorbonne, venait chercher des matériaux pour une histoire qu'il méditait de donner à la collection Duruy. La même année M. Anatole Leroy-Beaulieu était envoyé par la *Revue des Deux Mondes* à la découverte de cette Russie que Buloz s'était obstiné pendant de longues années à ignorer. Au point de vue scientifique, sinon au point de vue politique, l'année 1872 marque une date importante dans l'histoire des relations franco-russes. La science travaille le plus souvent dans l'ombre, mais ses efforts sont largement récompensés le jour où la politique met à profit les résultats de son modeste labeur.

V

Une mission en Russie en 1880. — Une lettre de Tourguenev. — A Moscou. — Le prince d'Oldenbourg. — La statue de Pouchkine. — Palmes académiques. — Détenu à la frontière. — Tourguenev à Bougival. — Sa mort.

J'étais lié depuis 1875 avec Ivan Tourguenev, il m'honorait d'une bienveillante amitié. Nous étions voisins : il demeurait place Vintimille, dans l'hôtel, aujourd'hui détruit, de Mme Viardot ; je demeurais à cinq minutes de là, rue de Laval (aujourd'hui rue Victor-Massé). Il me faisait parfois l'honneur de venir me voir et m'autorisait à aller le déranger dans son cabinet de travail.

Au mois de mai 1880, je reçus une lettre de lui. Elle était ainsi conçue :

Moscou, ce 29 avril/11 mai 1880.

Cher monsieur Leger,

Je suis chargé par la Société des gens de lettres de Moscou (Obstchestvo Loubiteleï Rouskoï Slovesnosti [1])

1. Traduction exacte : Société des Amis de la littérature russe.

de vous inviter à la fête de l'inauguration de la statue de Pouchkine, qui aura lieu le 26 mai/7 juin à Moscou. Vos sympathies connues pour la Russie nous font espérer que vous ne reculerez pas devant la fatigue de ce voyage et vous ne pouvez pas douter de l'accueil empressé que vous fera toute la littérature russe, réunie ce jour-là autour de cette grande figure, dans la ville même où notre poète est né. Vous seriez bien aimable de répondre sans retard, en adressant la lettre au président de la Société, M. Serge louriev.

Agréez l'expression de mes meilleurs sentiments.

I. T.

L'invitation était des plus flatteuses et des plus tentantes.

J'admire profondément Pouchkine[1]. J'aime beaucoup séjourner à Moscou. J'y ai beaucoup d'amis. Si cette capitale était plus près de la nôtre, j'irais volontiers y faire un tour chaque année ; mais pour répondre comme il convenait à l'invitation que me transmettait Tourguenev, il ne fallait pas m'y rendre seulement en mon nom privé, mais comme délégué de la République française, comme représentant officiel de notre ministère de l'Instruction publique.

Les circonstances politiques pouvaient don-

1. Voir sur Pouchkine mon étude dans mon volume *Le monde slave*, 2e série, Hachette, 1902.

ner à cette mission un intérêt tout particulier. La Russie et la France étaient alors en froid par suite d'un incident que l'histoire devra noter sous le nom d'affaire Hartmann. Cet Hartmann était un nihiliste soupçonné ou convaincu d'avoir pris part à je ne sais plus quel assassinat politique en Russie. Il s'était réfugié chez nous. Le cabinet de Saint-Pétersbourg avait réclamé son extradition. Le gouvernement français l'avait refusée. A la suite de ce refus, l'ambassadeur de Russie à Paris avait été mis en congé. Les relations étaient très tendues entre les deux pays.

Il me semblait que la France, en rendant un hommage public au poète russe tué naguère en duel par un étranger devenu depuis français et sénateur du second Empire[1] pouvait, sans rien sacrifier de sa dignité, préparer les esprits à un rapprochement sur le terrain diplomatique. Un homme qui connaît admirablement la Russie, mon ancien camarade et élève, M. Alfred Rambaud, était précisément chef de cabinet de Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction publique. Nul mieux que lui n'était en état d'expliquer l'intérêt et l'urgence de la mis-

1. M. de Heeckeren. Voir ma notice sur Pouchkine.

sion. Le ministre me la confia immédiatement. Il n'y avait pas un instant à perdre; l'inauguration de la statue devait avoir lieu dans cinq jours ; j'avais juste le temps d'arriver. Je m'embarquai le soir même à la gare du Nord. C'était un mercredi. Je fis d'une seule traite le voyage et je débarquai le dimanche matin à Moscou. Si j'avais pu prévoir les événements, je me serais un peu moins pressé. En arrivant à Kœnigsberg, j'appris que S. M. l'impératrice Maria-Féodorovna, femme de l'empereur Alexandre II, venait de mourir. Le train russe que je pris à Wirballen (Wierzbolowo), emmenait précisément à Saint-Pétersbourg ses petits-fils, les enfants de la duchesse d'Edimbourg, qui se rendaient aux funérailles de leur auguste aïeule. En arrivant à Moscou je fus informé qu'en raison du deuil national, l'inauguration de la statue était ajournée *sine die*. Elle aurait lieu à coup sûr, car je reçus presque aussitôt la visite du maire qui venait m'inviter à occuper, à l'hôtel Loskoutnoï, le logement que la municipalité m'avait destiné. Je n'avais point trop lieu de m'affliger du retard qui me retenait dans une ville où je compte tant d'amis et dont le séjour m'a toujours laissé les meilleurs souve-

nirs. La plupart des littérateurs russes s'étaient déjà réunis dans la vieille capitale pour honorer la mémoire du poète national.

A côté de Tourguenev, redevenu mon voisin, se groupaient les plus illustres représentants de la littérature russe : Ostrovsky, le fécond dramaturge, le peintre réaliste de la vie moscovite, Grigorovitch, l'élégant romancier, Dostoievsky, dont les yeux profonds, la physionomie convulsée révélaient à première vue le génie inquiet et les longues épreuves ; le délicat poète Polonsky. Mon vieil ami Pisemsky, accablé par les malheurs qu'il avait subis — un de ses fils s'était tué, un autre était devenu fou — restait solitaire à la campagne. J'allai lui serrer la main et mêler mes larmes aux siennes. Tolstoï n'avait pas cru devoir se déranger pour fêter la mémoire d'un poète qu'il jugeait immoral, et dont la mort tragique avait été un défi jeté aux commandements de Dieu et de l'Église. Il était resté dans sa campagne de Iasnaïa Poliana. A côté des littérateurs, les critiques, les historiens s'étaient groupés pour honorer leur illustre compatriote. Parmi eux figuraient quelques-uns des plus illustres professeurs de l'Université de Moscou, les Storojenko, les Tikhonravov, les

Klioutchevsky. L'élément artistique était représenté par Nicolas Grigorovitch Rubinstein, le frère du grand Rubinstein, comme lui musicien fort distingué et directeur du Conservatoire de Moscou, et par des artistes des théâtres impériaux des deux capitales.

Nous nous réunissions le soir chez Tourguenev et nous préparions les éléments des fêtes littéraires et artistiques qui devaient être données, conférences, concerts, récitations publiques ; mais quand auraient-elles lieu ? — En attendant, je jouissais délicieusement du commerce de cette élite intellectuelle groupée autour de Tourguenev. — Elles devaient avoir un caractère plus officieux qu'officiel. Cependant on savait qu'un parent de l'Empereur, le prince d'Oldenbourg, devait venir les présider. Mais quand viendrait-il? Quand le deuil officiel serait-il, je ne dis pas achevé, mais levé, pour permettre les cérémonies officielles ? Nous n'en savions rien.

Ce deuil venait bien mal à propos ; il empêchait les théâtres impériaux de s'associer à nos fêtes. Il eût été si intéressant de voir jouer *Boris Godounov* au Petit-Théâtre de Moscou, — la Comédie-Française de la Russie — d'entendre

au Grand-Théâtre quelques-uns de ces opéras que le génie de Pouchkine a suggérés aux musiciens indigènes. Devant un cas aussi grave de force majeure il fallait s'incliner. Les organisateurs de la fête avaient éprouvé d'autres désillusions. Ils avaient envoyé des invitations à tous les grands représentants des littératures européennes, en Allemagne, en France, en Angleterre, en Italie. Personne ne s'était dérangé. J'étais le seul délégué de l'Europe entière. Aussi me choyait-on à qui mieux mieux.

Enfin, l'autorisation d'inaugurer le monument arriva de Saint-Pétersbourg. Le 20 juin, si j'ai bonne mémoire, le prince d'Oldenbourg arriva et reçut dans une des salles du musée Roumiantsov les délégués des diverses sociétés ou institutions, qui avaient organisé cette solennité littéraire ou s'y étaient fait représenter. Quand on appela le délégué du gouvernement français, un mouvement de curiosité sympathique se fit dans l'auditoire. J'adressai à Son Altesse un petit discours en français, où j'exposais le caractère de ma mission et l'intérêt que mon pays prenait à l'œuvre et à la mémoire de Pouchkine. Le prince se contenta de me remercier par une inclination de tête.

Le lendemain, vers huit heures, j'étais encore au lit, lorsqu'on frappa à ma porte. Son Altesse Impériale avait envoyé un exprès pour me faire savoir qu'Elle désirait me recevoir immédiatement en audience. De telles invitations sont des ordres. Je me levai en hâte, je passai mon habit, j'arborai ma cravate blanche et je courus chez Son Altesse. Le prince se montra fort aimable ; il se plut à me dire combien la Russie était touchée de l'hommage officiel que la France rendait à son poète national ; puis, sans chercher de transition, il passa à l'affaire Hartmann, insistant sur la mauvaise impression qu'avaient produite sur le souverain et sur la population russe les procédés du gouvernement français en cette circonstance. Je déclinai respectueusement l'entretien. Je fis remarquer que ma mission était d'ordre purement littéraire, que, d'ailleurs — ce qui était vrai — je n'étais nullement au courant de la question. Le prince passa alors à un autre ordre d'idées. Il m'entretint de ses rêves de désarmement et de paix universelle, me résuma un discours qu'il avait prononcé récemment à propos de je ne sais plus quelle inauguration. « J'ai fait, me dit-il, lithographier ce discours en trois langues :

russe, français et allemand. En quelle langue désirez-vous que je vous le donne ?

— En russe, Monseigneur, puisque c'est en cette langue que le discours a été prononcé. »

Je crois vraiment que je devenais courtisan. Le prince parut sensible à ma réponse ; mais comme il désirait être lu par d'autres que par moi, il me remit un certain nombre d'exemplaires en russe, en français et en allemand.

Le soir de ce jour-là eut lieu, sous la présidence de Son Altesse, dans la grande salle de l'Assemblée de la noblesse, la séance solennelle d'ouverture des fêtes de Pouchkine. Un certain nombre de discours furent prononcés par les délégués des principales institutions. Je pris la parole, cette fois en langue russe ; malgré les scrupules de quelques-uns de mes amis, j'avais tenu à me présenter comme « délégué du gouvernement de la République française ». Le mot effarouchait encore un peu les régions officielles en Russie. Mais le public moscovite lui fit bon accueil. La fin de mon discours fut accueillie par des applaudissements enthousiastes dont je reportai tout l'honneur à mon pays. Ce qui me toucha le plus, ce furent quelques cris de : *spasibo* ! (merci) tombés du

haut d'une tribune occupée par des étudiants[1].

Mon discours achevé, Tourguenev m'apprit que deux filles de Pouchkine étaient dans la salle et qu'elles désiraient me remercier. Je ne pouvais me dérober à cet honneur. L'une des deux, la comtesse de Mehrenbach, résidait habituellement en Allemagne : elle avait épousé un prince de Nassau. Elle ne ressemblait nullement à son illustre père ; noble, élégante et majestueuse, elle rappelait plutôt la beauté de sa mère, Nathalie Gontcharov, cette beauté qui avait fait l'orgueil et le malheur du poète. Auprès d'elle, figurait un de ses neveux, officier de marine, qui rappelait singulièrement le type exotique de Pouchkine. Le grand poète, comme on sait, descendait d'un Abyssin égaré en Russie, qui eut l'honneur d'avoir pour parrain Pierre le Grand.

L'inauguration de la statue eut lieu le lendemain, au milieu d'un enthousiasme extraordinaire. Un service funèbre fut célébré au monastère de la Passion, devant lequel s'élevait le monument. Le deuil officiel avait été levé ;

1. Les dépêches adressées aux journaux russes parlèrent longuement de cette ovation. Seul, le *Journal,* officieux, *de Saint-Pétersbourg* garda le silence. On craignait de froisser l'Allemagne.

une musique militaire salua par la marche du *Prophète;* le moment solennel où le voile de la statue tomba. Quelques Russes dévots s'étonnèrent que le clergé n'eût pas béni le monument; il figure d'ordinaire à toutes les inaugurations. Mais il venait de jouer son rôle à la chapelle de la Passion, où le prélat célébrant avait prononcé l'oraison funèbre du grand poète et rappelé qu'il était mort en chrétien. Si le clergé n'avait point paru sur la place publique, c'était pour des raisons qui ne trouveraient point leur application dans nos pays d'Occident. Il y a à Moscou un grand nombre de vieux croyants, fort ignorants et iconoclastes jurés par tradition, s'il en fut. Ils avaient fait courir le bruit que le clergé allait consacrer *une idole* et, pour ne pas leur donner raison, le clergé avait dû s'abstenir. Il fut d'ailleurs représenté aux fêtes en dehors du monastère de la Passion; à l'un des banquets, assistaient deux ecclésiastiques, dont un missionnaire revenu récemment du Japon. Il but, en fort bons termes, à la gloire du poète.

Les toasts furent naturellement fort nombreux dans ces banquets. Il en est un dont j'ai gardé le souvenir. C'est celui de Tourguenev.

Faisant allusion à la présence du délégué français, il but à la France ; il fit ressortir l'intérêt chaleureux que la France portait aux choses de Russie ; intérêt qui se traduisait par des œuvres excellentes dans le domaine des sciences historiques et philologiques. Non loin de Tourguenev, était assis Katkov. Il représentait un tout autre esprit politique que celui de Tourguenev, le vieil esprit moscovite.

A un moment donné, il tendit son verre à Tourguenev pour le choquer contre celui du célèbre romancier. Tourguenev refusa le sien. Il tenait à montrer publiquement qu'il n'avait rien de commun avec les doctrines de la *Gazette de Moscou*. Un autre incident, après plus de vingt ans, amène encore, quand j'y pense, un sourire sur mes lèvres.

On savait que je devais porter un toast en langue russe et on l'attendait avec quelque curiosité. Un personnage se lève. C'était le maréchal de la noblesse du gouvernement de... le représentant d'une famille qui, si elle ne remonte pas à Rurik, peut néanmoins se vanter d'une fort illustre origine. C'était un de ces Russes qui passent les trois quarts de leur vie à l'étranger et qui n'ont jamais eu le temps

d'apprendre à fond leur langue maternelle. — Qui diable peut parler avec un tel accent, demande un des convives ? — Parbleu, répond son voisin, ce doit être le délégué français. — Hélas ! non ce n'était pas le délégué français.

Parla-t-il mieux ou plus mal que moi, je ne m'en souviens plus et si je m'en souvenais, ce ne serait pas à moi de le dire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il m'eût été difficile de parler plus mal.

Pour confirmer la bonne impression que la présence d'un délégué français produisait sur la société russe j'estimais qu'il était bon que notre gouvernement conférât à des Russes de distinction quelques insignes honorifiques. Il ne pouvait dans l'espèce être question de la Légion d'honneur. Il s'agissait de faire vite et la Légion d'honneur nécessite l'intervention des chancelleries. Le moindre ruban rouge réclame plusieurs mois de négociations. Le ruban violet est plus facile à décerner.

En informant le ministre du bon accueil fait à son envoyé, je lui demandai s'il ne jugeait pas utile de faire connaître à Moscou nos distinctions académiques, qui probablement, n'y avaient pas encore pénétré. Il me fit télégra-

phier qu'il m'autorisait à conférer trois palmes d'officier de l'instruction publique « comme je jugerais convenable ». Mon choix fut vite arrêté. Je désignai le Pr Tikhonravov, doyen de la Faculté des lettres, comme représentant du haut enseignement ; Iouriev, directeur de la revue la *Pensée russe* (Rousskaïa Mysl), comme représentant de la presse ; Nicolas Grigorovitch Rubinstein, directeur du Conservatoire, comme représentant des beaux-arts. Cette liste établie, j'allai la soumettre à Ivan Tourguenev, qui l'approuva. Mais j'avais à lui demander conseil sur une autre question. Il s'agissait de proclamer ces nominations en séance publique et en langue russe. Mais comment traduire ces titres étranges : Officier d'académie ? Officier de l'Instruction publique ? Le ministre qui a créé naguère ces distinctions ne s'imaginait pas évidemment qu'elles seraient conférées un jour à des étrangers. Même en France, on ne se les explique pas toujours très bien. Un horticulteur, proposé pour le Mérite agricole et oublié sur la liste, reçut, un beau jour, en compensation, les palmes académiques. Il se fit faire de belles cartes, sur lesquelles on lisait :

UN TEL
Horticulteur.
MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Comme on lui faisait remarquer que le titre n'était pas exact : « Oh ! disait-il modestement, pour un simple jardinier, *membre* suffit; officier, ce serait de trop. » Nous arrêtâmes, d'accord avec Tourguenev, la formule suivante :

« Le ministre de l'Instruction publique de la République française a daigné décorer de l'insigne des palmes d'or M. un tel. »

Le public applaudit de confiance quand ces palmes furent proclamées ; mais, pour beaucoup d'assistants, elles constituèrent, comme dit Paul Bourget, une cruelle énigme.

Les uns persistaient à croire qu'il s'agissait de la Légion d'honneur. D'autres allaient demander des explications au consul de France. C'était un homme d'esprit qui aimait le mot pour rire : « Cette distinction, répondit-il, est tellement considérable, que M. Leger, lui-même, qui vous la confère, ne la possède pas. » En effet, je n'étais, en ce temps-là, qu'un pauvre petit officier d'académie. Officier d'académie, académicien, c'était tout un pour mes amis moscovites. J'avais bien reçu la dépêche,

mais les palmes n'étaient pas arrivées. Si j'avais pu les offrir enrichies de brillants, le Tout-Moscou artistique et littéraire, se les serait certainement disputées.

C'était un homme fort aimable que notre consul et il était fort bien venu dans la société russe. Je trouvai auprès de lui l'accueil le plus empressé et il fit de son mieux pour me seconder dans ma mission : « Je me trouve fort bien ici, me disait-il ; d'abord, je sais le russe, ce qui est un grand avantage ; ma mère était russe ; c'est elle qui a appris cette langue à Mérimée. » Hélas ! soit dit en passant, Mérimée ne la savait pas si bien. Il lui est arrivé de faire de singuliers contresens.

Je félicitai notre représentant de cette connaissance de la langue indigène si rare, hélas ! dans notre monde diplomatique. Il eût été indiscret de prétendre lui faire passer un examen. Mais, au premier mot qu'il échangea avec son domestique indigène, je m'aperçus qu'il exagérait un peu ses aptitudes. Toutefois, je n'en fis rien voir.

Il m'emmena déjeuner au restaurant de l'Ermitage. A peine arrivé, il demanda le garçon français. Malheureusement, le garçon français était parti pour Marseille et force fut de recou-

rir aux bons offices de ses camarades russes.

Sur les cartes des restaurants de premier ordre, dans les grandes villes de l'Empire, le menu est généralement rédigé sur deux colonnes, l'une en russe, l'autre en français ; mais le français est quelquefois fort singulier et pour le comprendre, il faut mieux recourir au texte slave. Et encore !... Je me rappelle avoir été un jour fort intrigué par un plat de poisson qui en *français* était désigné ainsi : *soudac obernoua*. Je savais que le soudac est un poisson de rivière fort estimable, mais je ne savais pas ce que voulait dire *obernoua*. Je vérifiai la traduction russe, comptant trouver une explication. Les mêmes mots se trouvaient répétés. Je m'informai auprès du garçon et j'appris qu'il s'agissait d'un poisson *au beurre noir*.

En s'aidant des deux colonnes, mon excellent amphitryon était arrivé à établir un menu très convenable. Tout à coup, il se frappa le front d'un air embarrassé :

« Sacrebleu, je voulais vous offrir une demi-bouteille de Château-Yquem et j'ai complètement oublié comment on dit *demi*. »

Les demi-bouteilles ne figuraient qu'en chiffres (1/2) sur la carte.

Je vins avec empressement au secours de mon aimable hôte, et nous bûmes le Château-Yquem à la mémoire de Mérimée.

Je revins de Moscou en France par Smolensk et Varsovie. Smolensk est peu visitée, en général, des voyageurs. Ils se contentent de contempler de loin la grande ceinture de murailles rouges qui atteste son belliqueux passé. Smolensk ne joue plus, aujourd'hui, qu'un rôle secondaire ; c'est une bonne ville de province, un honnête chef-lieu de gouvernement ; mais sa situation sur le cours supérieur du Dniéper lui assigne dans l'histoire un rôle considérable. Elle a vu les luttes épiques des Russes et des Polonais au XVIe siècle et au XVIIe siècle, le choc formidable des Français et des Russes au début du XIXe siècle. Un monument y rappelle le souvenir des combats livrés en 1812, un autre est élevé en l'honneur d'un colonel russe fusillé par les soldats de Napoléon.

Après un arrêt de vingt-quatre heures à Varsovie, je regagnai la France par l'Allemagne. Je croyais rentrer sans encombre à Paris. Cependant à la frontière prussienne, à la station d'Otfloczyn, il m'arriva un événement qui me parut assez désagréable sur le moment, mais

qui, aujourd'hui, ne me rappelle que de pittoresques souvenirs. Un gendarme prussien, ouvrit mon coupé en réclamant les passeports. Sur ce chapitre, j'étais bien tranquille. J'avais un passeport diplomatique et je me croyais parfaitement en règle.

Au bout de quelques minutes, le gendarme revint, rendit les passeports aux autres voyageurs et me pria courtoisement de descendre pour aller conférer avec le *herr major,* c'est-à-dire le fonctionnaire chargé du contrôle des étrangers qui entraient dans l'empire allemand.

« Monsieur le major, mon passeport ne serait-il pas en règle ? Vous avez dû remarquer que c'est un passeport diplomatique.

— Sans doute, monsieur le professeur ; mais il ne porte pas le visa d'un consul allemand, et je ne puis vous laisser passer.

— Monsieur le major, je me verrai dans l'obligation d'en référer à mon gouvernement.

— Libre à vous, monsieur le professeur ; mais je suis obligé d'appliquer le règlement, même au personnel diplomatique. J'ai dû arrêter ici, dernièrement, Son Excellence l'ambassadeur d'Espagne près la cour de Russie, et Son Excellence le comte d'Adlerberg, ministre

des domaines de Sa Majesté l'Empereur de Russie. »

Tandis que nous poursuivions ce dialogue, le train filait à toute vitesse sur Thorn, emportant mon bagage, que j'avais fait enregistrer pour cette ville. J'avais, par bonheur, gardé à la main mon sac de voyage.

« Alors, monsieur le major, il ne me reste plus qu'à retourner à Varsovie pour demander un visa à votre consul et déposer une plainte aux mains du mien. Je vais repartir dès ce soir.

— Hélas ! monsieur le professeur, vous n'avez pas de train sur Varsovie avant demain matin huit heures. Vous devrez passer la nuit ici. Mais rassurez-vous ; le cas est prévu : le restaurateur de la gare a des chambres pour les étrangers. »

Il n'y avait plus qu'à se résigner. En même temps que moi se trouvait une dame russe, qui se rendait à Kissingen, et qui, comme moi, avait négligé de faire viser son passeport. Elle se lamentait et se voyait déjà *arestantka*[1], expédiée dans quelque Sibérie prussienne. Elle était d'au-

1. Prisonnière.

tant plus à plaindre, qu'elle ne savait pas un traître mot d'allemand. Je la rassurai et promis de lui servir d'interprète.

La gare d'Otfloczyn est située au milieu d'une forêt. Les chambres n'étaient pas très confortables ; mais la nuit nous offrit un spectacle grandiose ; un canton de la forêt flambait, — grâce à Dieu, assez loin de nous.

Le lendemain matin, tandis que la dame russe et moi étions en train de prendre un café blanc, comme on dit en Allemagne, le *herr major* apparut.

« Eh bien ! monsieur le major, lui dis-je, nous nous reverrons demain ; je pars à huit heures pour Varsovie.

— Il y a peut-être moyen de ne pas faire le voyage, répondit-il : le vice-consul allemand le plus proche d'ici est celui de Nieszawa, sur la Vistule. Notre vice-consul peut, s'il le juge convenable, envoyer un laissez-passer télégraphique. Je connais ses habitudes ; il arrive à son bureau à onze heures, il peut nous envoyer sa réponse à une heure, c'est-à dire deux heures avant l'arrivée du train de Varsovie-Thorn. Voulez-vous que nous essayons ? Vous aurez à payer les frais de télégramme ; mais cela vous

coûtera meilleur marché que le voyage de Varsovie aller et retour.

— Soit ! Essayons. »

La dame russe accepta avec enthousiasme. Le major se rendit au bureau télégraphique.

Il revint quelques minutes après :

Le temps est beau, dit-il ; vous n'avez rien à faire de votre matinée. Voulez-vous que je vous montre nos environs, qui sont magnifiques ?

L'invitation était trop tentante et faite de façon trop courtoise pour être déclinée. Nous nous engageâmes dans les allées d'une admirable forêt de sapins. Nous atteignîmes un mamelon dénudé d'où la vue plongeait au loin sur les ondulations argentées de la Vistule. Notre guide nous désigna du doigt cette ville de Nieszawa où notre destinée allait dans un instant se décider. Tout à coup, nous nous heurtâmes à une lance de Cosaque. C'était le gardien du *cordon,* autrement dit de la frontière. Il m'apprit qu'il était originaire du gouvernement de Penza et que si je franchissais la frontière, ailleurs qu'au bureau de douane, j'aurais à payer une amende de je ne sais combien de roubles.

Ainsi l'Allemagne et la Russie me rejetaient également. C'était bien la peine d'avoir un passeport diplomatique.

Un peu plus loin, sous les arbres de la forêt, nous aperçûmes un cabaret.

« Entrons là, dit le herr major ; nous prendrons un verre de bière et un *butterbrod*[1] et cela vous amusera de voir faire la contrebande.

— La contrebande ? Au détriment de qui ?

— De la Russie, bien entendu.

— Comment, monsieur le major, vous êtes chargé du service de la frontière et cela vous amuse de voir faire de la contrebande ?

— Puisque c'est à notre profit et au détriment de la Russie. C'est bien naturel. »

L'alliance entre l'Allemagne et la Russie était alors le pivot de la politique européenne. Le raisonnement du major me sembla quelque peu bismarckien. Je lui fis courtoisement observer que sa morale de fonctionnaire était assez relâchée. D'ailleurs, ces contrebandiers, qui franchissaient si aisément la frontière, étaient-ils tenus d'exhiber des passeports plus en règle que le mien ?

1. Sandwich.

Le major se contenta de hausser les épaules.

« Puisque c'est à notre profit, vous dis-je. D'ailleurs, je ne suis chargé que du service de la gare. »

Nous entrâmes dans le petit cabaret. Là, tandis que nous savourions la bière et le *butterbrod,* un spectacle plaisant s'offrit à nos yeux.

Des paysans polonais arrivaient chez le cabaretier. De dessous leur blouse, ils retiraient des vessies plates comme une feuille de papier, soufflaient dedans et les tendaient au cabaretier, qui les remplissait d'alcool, puis ils se les attachaient sous les aisselles, dans le dos, autour des reins et filaient vivement vers quelque point de la frontière où ils étaient sûrs d'échapper à l'œil inquisitorial du Cosaque ou du douanier. Sortis fort maigres de l'Empire, ils y rentraient fort engraissés.

Le major se tordait de rire.

« N'est-ce pas, disait-il à tout propos, que c'est fort amusant ? »

L'heure de midi nous rappela à la gare, où le dîner nous attendait. Au nom de la dame russe et au mien, j'invitai le major à partager notre table. Il s'y refusa ; mais il consentit à venir prendre le café avec nous.

Vers une heure, il revint triomphant ; il brandissait de la main droite le télégramme libérateur :

« Vous pouvez continuer votre route ; le vice-consul vient d'envoyer le laissez-passer. »

J'offris le café et je proposai au major de faire connaissance avec notre *gloria* national. Il n'en avait jamais entendu parler. Il trouva que cette invention française avait du bon ; à parler franchement, le cognac dOtfloczyn n'était pas précisément de la fine champagne.

Nous nous séparâmes cordialement ; le major échangea sa carte avec moi et promit de venir me voir, si jamais les circonstances l'amenaient à Paris. Il me confia qu'il ne s'amusait pas beaucoup à Otfloczyn.

« Mon rêve, disait-il, serait d'avoir un emploi dans l'administration des postes en pays rhénan. Si vous passiez à Berlin et si vous pouviez me recommander, je vous en serais éternellement obligé. »

Je dus lui avouer à ma honte que je ne jouissais d'aucun crédit à Berlin.

. . . . . .

Je me hâtai de rentrer à Paris où m'appelaient les examens de l'École des langues

orientales. Je pus constater en arrivant que ma mission avait eu quelque retentissement, non seulement en Russie, mais aussi dans la presse européenne et qu'en somme mon voyage n'avait pas été inutile.

Tourguenev ne tarda pas à venir me rejoindre. Il aimait la Russie, mais il ne se sentait nulle part aussi bien qu'à Paris, ou sous les ombrages de Bougival. Son amie, Mme Viardot, occupait, sur le bord de la Seine une magnifique propriété appelée *les Frênes* qui existe encore aujourd'hui.

Dans cette propriété, Tourguenev habitait un chalet rustique d'où la vue s'étendait au loin sur la vallée et sur la terrasse de Saint-Germain.

Quelques jours après son retour, je reçus de lui la lettre suivante :

Bougival, les Frênes, (lundi soir 9 juillet 80).

Cher monsieur Leger,

Voici l'affaire dont il s'agit. Vous savez que nous avons tous le plus vif désir de vous voir décorer de l'ordre de Sainte-Anne ; ce serait un témoignage de reconnaissance de la part du gouvernement russe pour la sympathie que le vôtre nous a montrée ; le ministre de l'instruction publique, Sabourov, ne demanderait pas mieux ; mais pour vous présenter à la nomination — il

manque le papier officiel, la « légitimation », que vous avez dû recevoir de Jules Ferry — mais que vous avez oublié de remettre au bon courrier. *Ne na chto operetsia* (il n'y a pas sur quoi se fonder), comme on dit dans notre pays de bureaucratie et de paperasse. Ainsi envoyez-moi ce papier bien vite, si vous en avez un, sinon demandez au ministre de l'instruction publique de vous délivrer un certificat, une attestation quelconque, un bout de papier enfin, qui prouve que vous avez été en effet chargé d'une mission à Moscou. Dès que vous aurez ce bienheureux chiffon, envoyez-le moi et je l'expédierai aussitôt à Sabourov qui l'attend et voilà comment vous deviendrez un chevalier de Sainte-Anne et vous rendrez tous les *pichouchtchouiou bratiou* (la confrérie des écrivains) très contents.

A poka droujeski jmou Vam roukou i ostaïous.

Prédanny Vam [2].

Iv. Tourguenev.

Je m'empressai de déférer au désir de Tourguenev ; il fut mis en possession du document demandé et la croix de Sainte-Anne me fut expédiée par la voie diplomatique peu de temps après. C'était probablement la première distinction décernée à un Français, depuis le refroidissement des relations officielles entre les deux pays.

Pendant l'été de 1880, je me retrouvai encore voisin de Tourguenev. Il était à Bougival,

1. En attendant je vous serre amicalement la main et je reste votre dévoué.

moi à Rueil à trois ou quatre kilomètres de sa villa. Nous échangeâmes quelques visites. Il était dans la conversation intime le plus aimable et le moins prétentieux des hommes. Un jour que je cherchais vainement autour de sa villa les frênes auquel elle était censée devoir son nom, il me dit gaiement : « Ce nom me rappelle la réponse de Robinson dans je ne sais plus quel vaudeville.

« On lui demandait : « Pourquoi avez-vous « appelé votre nègre Vendredi ? »

— C'est, répondait-il, parce que je l'ai trouvé un dimanche. »

Tourguenev était revenu enchanté des fêtes de Moscou, plein de confiance dans l'avenir qui semblait s'annoncer alors pour la Russie. Malheureusement ses jours étaient comptés et je ne devais pas jouir longtemps de son amitié. Pendant l'été de l'année 1883, il fut pris d'une maladie terrible qui dérouta tous les diagnostics des plus illustres praticiens. C'était, je crois, une inflammation de la moelle épinière. La dernière fois que je le vis — vers la fin du mois d'août 1883 — c'était dans ce même chalet de Bougival où il avait vécu des heures si heureuses. Je le reconnus à peine. Il se débat-

tait dans des affres épouvantables. « Mon pauvre ami, me dit-il, je souffre tous les tourments de l'enfer. » Je retournai prendre de ses nouvelles le 4 septembre. Il était mort la veille et son corps était aux mains du docteur Brouardel qui faisait l'autopsie. Il n'avait que soixante-cinq ans. Qui sait quand la Russie retrouvera un cœur aussi noble, un artiste aussi exquis ?

Vingt années se sont écoulées depuis sa mort. Bien des écrivains lui ont succédé dans la carrière des lettres. Nul ne l'a remplacé. Nul ne pourrait songer à le faire oublier.

VI

La croisière du *Versailles* en 1897. — Rencontre des navires russes à Copenhague. — Le président Faure à Saint-Pétersbourg. — Russes et Français à bord du *Versailles*. — A Moscou. — Les Français au monument de Pouchkine. — Une excursion au monastère de la Trinité. — M. Mamontov. — L'hospitalité russe.

Quelques années après l'épisode que je viens de raconter, le monument de Pouchkine à Moscou devait encore donner lieu à une manifestation franco-russe, qui mérite de ne pas être oubliée dans une histoire détaillée des relations des deux pays pendant la dernière période du XIXe siècle.

Les circonstances qui me ramenèrent à Moscou, en août 1897, n'avaient rien de commun avec celles qui m'y avaient amené en 1880.

Un fort galant homme, auquel les touristes intelligents doivent une vraie reconnaissance, M. Louis Olivier, directeur de la *Revue générale des Sciences,* avait eu l'idée d'organiser les

croisières scientifiques, dont le succès a été depuis si considérable. On sait aujourd'hui ce que sont ces voyages collectifs. En ce temps-là, ils constituaient une nouveauté. Ce qui les distinguait des voyages organisés par telle ou telle agence, c'est que chaque croisière était dirigée par un savant spécialiste, linguiste, historien, archéologue, chargé de préparer ses compagnons de voyage par des conférences faites à bord du bâtiment et de leur donner, chemin faisant, des explications.

L'idée était excellente ; elle a fait son chemin. Dans ce temps-là, elle était nouvelle, et le succès ne répondit pas, tout d'abord, aux espérances de l'organisateur. Le programme que nous avions élaboré ensemble, et dont il m'avait chargé d'assurer l'exécution, était pourtant bien alléchant. Un transatlantique, le *Versailles,* avait été frété au Havre ; l'expédition, partie de ce port, touchait à Elseneur, Copenhague, Revel et Pétersbourg, où le transatlantique jetait l'ancre pour une dizaine de jours. De là, les touristes gagnaient la rade de Cronstadt pour assister à la réception du président Faure par S. M. l'empereur Nicolas II, auquel il venait rendre la visite reçue à Paris

quatre ans auparavant. A Pétersbourg, le *Versailles* devait s'amarrer au centre même de la ville, au pont Nicolas. Imaginez chez nous un transatlantique étranger amarré au pont de la Concorde. Impossible pour les touristes de rêver un hôtel mieux situé et où ils eussent mieux l'impression de se sentir absolument chez eux, à l'ombre du pavillon français, c'est-à-dire sur le sol même de la patrie et cela au moment où la capitale de l'Empire était envahie par des visiteurs venus de toutes les extrémités du pays et se disputant, à coups de roubles, les chambres et les tables.

Après quelques jours passés à Pétersbourg, l'expédition pénétrait dans l'intérieur de l'Empire, poussait jusqu'à Moscou et, de là, gagnait, par la ligne de Iaroslavl, le fameux monastère de la Trinité (Troïtsa) et visitait la foire légendaire de Nijny-Novgorod. L'itinéraire du retour comprenait une excursion à Stockholm, où avait lieu, à ce moment même, une exposition scandinave, la traversée du canal de Kiel et une journée passée dans le grand port de Hambourg. M. Olivier m'avait chargé de faire à bord quelques conférences[1] pour mettre nos

1. Une de ces conférences sur *Les origines de la Russie* a

touristes en état de tirer du voyage tout le profit qu'ils étaient en droit d'en attendre. Trois ou quatre leçons de langue pratique les mirent en état de s'exprimer dans un nègre franco-russe suffisant pour les empêcher de mourir de faim ou de s'égarer dans cette Russie, si nouvelle pour eux.

Le programme de notre excursion était assurément des plus intéressants, et même sans l'attrait de la visite du chef de l'État français au chef de l'État russe il est à souhaiter qu'il soit repris quelque jour. La combinaison idéale, si l'on trouvait assez d'amateurs intelligents, serait celle-ci : croiser sur la Baltique avec un bâtiment qui abandonnerait ses voyageurs à Saint-Pétersbourg, pour retourner à son port d'attache (on pourrait étudier une combinaison qui lui permît de ramener en France des touristes russes, allemands ou scandinaves), puis traverser la Russie de part en part, par Novgorod-la-Grande, Tver, Moscou, Nijny-Novgorod, Kazan, Kharkov, Kiev, Odessa, et retrouver dans cette ville un navire qui reviendrait par la Méditerranée.

été publiée dans le *Monde slave*, 2e série. Paris, Hachette, 1902.

Je ne donne pas cette combinaison comme de très facile exécution. Ce n'est pas chose aisée que de voiturer et de loger d'une extrémité à l'autre de l'empire russe des touristes plus ou moins exigeants, plus ou moins délicats, des femmes, des jeunes filles. En tout cas, je conseille ce plan d'itinéraire aux voyageurs intelligents et hardis qui veulent sortir des routes banales et apprendre quelque chose en voyageant. Il y a d'autres pays à voir en Europe que la Suisse et l'Italie.

L'expédition entreprise par M. Olivier ne fut pas une bonne entreprise au point de vue financier. Au point de vue moral, elle a laissé les meilleurs souvenirs à tous ceux qui s'y sont associés. Je n'ai point tenu de journal de bord et je ne la raconterai pas par le détail. Je me contenterai de rappeler certains épisodes qui touchent à l'histoire des relations franco-russes à cette époque.

A Copenhague, le *Versailles* était amarré dans le port-franc. Nous étions en train de souper, lorsque, tout à coup, on annonça la visite de trois officiers de la marine russe. L'Impératrice douairière était en villégiature à Copenhague, et le yacht impérial, l'*Étoile po-*

laire, avait jeté l'ancre non loin de nous. A ce moment même, le *Pothuau,* portant le président Faure, appareillait pour Saint-Pétersbourg. C'était le moment ou jamais de fraterniser avec les représentants de cette marine russe qui avait, de concert avec la nôtre, préparé l'alliance des deux pays. Je fis apporter du champagne et l'on peut penser si l'éloquence et le vin mousseux coulèrent à pleins flots.

Les officiers russes m'invitèrent, à leur tour, à visiter le yacht impérial ; je repartis avec eux dans la baleinière qui les avait amenés. Je serais fort embarrassé de rendre compte de tous les détails que l'on me fit admirer. Il en est un qui est resté particulièrement présent à ma mémoire. Les locaux, naguère occupés par l'empereur Alexandre III, avaient été maintenus exactement dans l'état où ils étaient du vivant du regretté souverain. L'empereur Nicolas II avait tenu à conserver la même chambre qu'il occupait comme prince héritier. C'est ainsi qu'il se plaît à porter l'uniforme de colonel du régiment Préobrajensky pour honorer la mémoire de son père qui lui a conféré ce grade.

La visite du bâtiment achevée, nous descendîmes au carré des officiers, où le champagne recommença à couler et où les toasts les plus cordiaux furent échangés. C'est ainsi qu'entre l'*Étoile polaire* et le *Versailles* s'établit le premier contact des deux marines dans cette année mémorable où devait être proclamée l'union des deux peuples amis et alliés.

Les paquebots sont malheureusement moins exacts que les chemins de fer. Un retard non prévu au programme nous obligea, à mon grand regret, à brûler l'étape de Revel et à manquer notre entrée à Saint-Pétersbourg. Nous devions y jeter l'ancre à sept heures du soir ; j'avais donné rendez-vous à un ami qui devait venir me chercher pour dîner. Il devait attendre longtemps. A sept heures du soir, nous étions seulement en vue de Cronstadt. Nous eûmes une surprise fort désagréable. Des renseignements communiqués par notre attaché naval nous avaient assuré que le *Versailles* arriverait sans difficulté jusqu'au centre de Saint-Pétersbourg. Or, à peine entré dans le chenal qui réunit Cronstadt à Saint-Pétersbourg, notre bâtiment s'échoua tout à coup. On fit venir sept ou huit remorqueurs qui le tirè-

rent d'affaire pour un instant, puis les amarres se rompirent et nous nous retrouvâmes sur le fond, fond de sable ou fond de vase, je ne sais.

Le pilote nous déclara que les vents d'Ouest, en retenant les eaux du lac Ladoga, avaient dû faire baisser les eaux de la Neva. Selon lui, nous n'avions qu'une chose à faire : c'était de jeter l'ancre et d'attendre un vent plus favorable. Ce contre-temps bouleversait tous nos projets. Ce n'était plus au pont de la Concorde — je parle ainsi pour être compris des Parisiens — que nous allions aborder, mais au Pecq. Il nous faudrait tous les jours prendre le chemin de fer pour nous rendre dans la capitale ; grande perte de temps et surcroît de dépense imprévu pour l'entreprise ou pour les voyageurs, peut-être matière à procès.

Notre capitaine et le directeur de l'expédition étaient aux abois ; ils eurent l'idée de téléphoner au capitaine du port de Saint-Pétersbourg et, au bout de quelques minutes, nous vîmes arriver le pilote-major, qui promit de tenter l'impossible pour nous amener à notre destination. Toute une flottille de remorqueurs était mise à notre service. Mais le pilote-major

ne savait pas le français ; notre capitaine ignorait, naturellement, le russe ; on vint me requérir pour servir d'interprète. J'aurais pu alléguer mon ignorance des termes maritimes. Par bonheur, j'avais récemment traduit le *Voyage en Orient de Son Altesse Impériale le Cesarevitch*[1] — aujourd'hui l'empereur Nicolas II — et j'avais eu l'occasion de me familiariser avec les termes nautiques. Je passai deux heures sur la passerelle, en tête-à-tête avec le pilote-major, par une nuit froide et sans lune, à écouter et à crier de toute la force de mes poumons des commandements, heureusement fort brefs : « En avant ! Stop ! En arrière ! Lentement ! Toute vitesse ! Larguez l'amarre à tribord ! Larguez l'amarre à bâbord ! » Le vocabulaire n'était pas très varié.

Malgré toute ma présence d'esprit, nous touchâmes sept fois le fond ; trois ou quatre fois les amarres se rompirent ; mais nos efforts furent enfin couronnés de succès et, à minuit, nous jetions l'ancre au port Nicolas. A cette heure tardive, personne ne nous attendait plus.

1. Par le prince Oukhtomsky, 2 vol. in-fol. Librairie Delagrave.

Le lendemain matin, je reçus une dépêche du général Komarov, directeur de la revue slavophile *Sviet,* qui m'invitait à prendre part à un banquet, offert par la presse russe aux représentants de la presse française venus pour les fêtes données en l'honneur du président Faure. Ce banquet devait avoir lieu à minuit. A cette heure-là, j'ai la mauvaise habitude de dormir, quand je ne pilote pas des transatlantiques. Je dus, non sans regret, me faire excuser. J'ai su depuis que la fête avait été des plus cordiales et que le champagne n'y avait pas été épargné.

Le surlendemain de notre arrivée à Saint-Pétersbourg, le président Faure, escorté d'une escadre, arrivait à son tour dans la baie de Cronstadt. Notre *Versailles* avait eu trop de peine à évoluer dans les eaux de la Neva pour qu'il lui fût possible d'aller au-devant de l'illustre voyageur. Nous dûmes fréter un petit navire russe pour assister à la mémorable rencontre du chef de l'État français et de l'empereur Nicolas II. Ce fut vraiment un spectacle grandiose. Sous un ciel rayonnant, dans la fumée des canons de Cronstadt et des navires de guerre, le *Pothuau* et le yacht impérial l'*Éten-*

dard s'avançaient au-devant l'un de l'autre au milieu du bruit des hourrahs. A la coupée de l'*Étendard,* le Tsar attendait son illustre visiteur. Une baleinière se détacha du *Pothuau.* M. Faure monta d'un pas allègre l'escalier, la poitrine barrée du cordon bleu de Saint-André, sous le frac noir. Il avait vraiment fort grand air. Je l'avais vu, quelques années auparavant, faire à l'Empereur les honneurs des Invalides, de Versailles et de l'Opéra. Il s'était acquitté de son rôle comme s'il avait été élevé sur les genoux des reines.

Cet épisode, dont nous fûmes les témoins émus, appartient à l'histoire ; je n'insisterai pas. Pour nous, simples touristes, ce qui était particulièrement intéressant, c'était de constater l'explosion du sentiment populaire.

Notre *Versailles,* pendant les quelques jours qu'il passa sur la Neva, reçut plusieurs milliers de visiteurs. Sur un registre mis à leur disposition, ils inscrivaient l'expression naïve — parfois même brutale — de leur sympathie et de leur haine. Je me plaisais à leur faire les honneurs du bord, à leur offrir des rafraîchissements, à jouir de leur enthousiasme. Notre bâtiment était entré à Saint-Pétersbourg en

franchise, avec toutes les denrées que ses soutes renfermaient. Notre champagne était du vrai champagne de France et, n'ayant pas payé de droits d'entrée, il coûtait beaucoup moins cher que le champagne importé — ou même fabriqué en Russie. Un soir, au moment où je m'habillais pour aller à la réception de l'ambassade de France, je fus mandé en grande hâte à la salle à manger pour mettre à la raison un marchand indigène, qui ayant trop fêté le Clicquot, menait grand tapage, demandant à grands cris qu'on lui jouât la *Mayonnaise*[1] et se refusait absolument à quitter le *Versailles*.

J'étais *in fiocchi* ; j'avais au cou les cravates de Sainte-Anne et de Saint-Stanislas. L'effet de ces insignes fut prodigieux.

Le buveur se redressa : « Excellence ! Mon général ! Je présente mes profonds respects à Votre Excellence. Vive la Frrrannnnce ! »

Mon Excellence réussit à prendre l'aimable ivrogne par le bras et, tout en lui prodiguant les épithètes les plus affectueuses de la langue russe : « Petit père, petit oncle, petit frère, voire même petit pigeon », je réussis à le con-

1. *La Marseillaise.*

duire à la coupée, à lui persuader de descendre l'escalier; pendant cette délicate opération, je ne le quittai pas un instant des yeux, car je craignais qu'il n'allât cuver son champagne dans les eaux de la Neva.

Avec nos visiteurs russes, nous échangions toute espèce de petits cadeaux. Si l'on trouve un jour dans mes papiers une toute mignonne photographie de jeune fille, en forme de cœur, que l'on ne se hâte pas de croire à quelque galante aventure. C'est tout simplement un souvenir d'une de nos visiteuses. Elle m'avait extorqué ma dernière photographie, j'exigeai la sienne en échange; elle en avait dans son porte-monnaie une réduction destinée à garnir une broche en forme de cœur. Elle s'en dessaisit pour moi. Il n'y avait point assez de place derrière ce cœur pour écrire le nom de l'aimable donatrice, et ce nom — ingrat — je l'ai déjà oublié.

Pendant la traversée, j'avais fait à mes compagnons de voyage — je l'ai dit plus haut — quelques conférences. J'avais surtout insisté sur l'intérêt que Moscou devait avoir pour eux, comme ville essentiellement russe, comme foyer historique de l'Empire. A Saint-Péters-

bourg, leur disais-je, au milieu des splendeurs de l'accueil réservé au président Faure, de la foule des étrangers et des provinciaux, nous passerons à peu près inaperçus. C'est à notre navire surtout que l'on s'intéressera. Nous prendrons notre revanche à Moscou. Les Moscovites sont un peu vexés de n'avoir pas reçu la visite du chef de la République française. Nous tâcherons de les dédommager. Nous n'avons aucun caractère officiel. Nous ne sommes même pas une députation. Pour nous donner ce caractère, voici ce que nous ferons :

A Moscou, s'élève la statue du plus grand des poètes russes : Alexandre Pouchkine, tué naguère par un Français. Nous porterons à cette statue une couronne de laurier, accompagnée de cette inscription :

LES FRANÇAIS A POUCHKINE
1897

Mes compagnons de voyage se rallièrent de tout cœur à mon projet. Une collecte, organisée à bord du *Versailles,* pour l'achat de la couronne, réunit une somme d'environ deux cent cinquante francs.

Le surlendemain de notre arrivée à Moscou,

j'allai trouver le grand-maître de la police. Je lui expliquai le caractère de la manifestation projetée et sollicitai une autorisation qui fut accordée, je ne dirai pas avec empressement, mais avec reconnaissance. Il fut décidé que le lendemain, à dix heures du matin, nous viendrions en groupe au monument, que je prononcerais un discours en français et en russe, que la couronne serait déposée sur les marches du piédestal. Le grand-maître de la police ajouta que des agents à pied et à cheval seraient placés autour du monument pour nous protéger contre la curiosité de la foule. Le piédestal est entouré de chaînes fort basses. La couronne, une fois déposée, risquait fort de se voir dégradée par les curieux ou, tout simplement, emportée par quelque collectionneur. Déposée à onze heures du matin, elle devait rester exposée à la vue du public, sous la garde de la police, jusqu'à trois heures de l'après-midi. A ce moment-là, nous devions venir la chercher pour la transporter au Musée historique, où elle serait déposée *ad perpetuam rei memoriam.*

Ce programme fut suivi de point en point. Une de nos plus charmantes compagnes de

voyage voulut bien se charger de représenter les femmes de France et de m'accompagner ; nous nous rendîmes au monument dans un landau découvert. Nous portions sur nos genoux la large couronne nouée aux couleurs fraternelles de la France et de la Russie et qui de loin attirait les regards.

Arrivé au pied du monument, autour duquel mes compatriotes étaient déjà réunis, je prononçai une allocution en langue française et je déposai la couronne. Cette allocution terminée, je priai l'officier de police de vouloir bien laisser approcher la foule qui, jusqu'alors, avait été tenue à l'écart, et je lui expliquai dans sa langue l'objet de notre visite et le caractère de la manifestation à laquelle nous venions de nous livrer.

Ce fut un délire : *Hourrah ! Da zdrastvouïet Frantsia* ! (Vive la France !) *Spasibo* ! (Merci !) Je me vis entouré d'une foule de braves gens avec lesquels je dus échanger des poignées de main et des baisers à la russe, c'est-à-dire sur les deux joues et sur les lèvres. Quand on a affaire à quelque moujik ivrogne, dont la barbe est inculte et dont l'haleine sent l'eau-de-vie, il faut quelque courage pour s'aban-

donner à ces témoignages de tendresse. Mais, en voyage, on doit savoir s'imposer quelques sacrifices, quand on a l'honneur de représenter son pays.

A trois heures, suivant le programme fixé la veille par le maître de police, je retournai, toujours en voiture de gala et accompagné de mon aimable compatriote, chercher la couronne pour la transporter au Musée historique. Nous descendîmes la rue de Tver et nous arrivâmes à la place Rouge, la place légendaire où s'élèvent, en face du Kremlin, la tribune dite du Golgotha (Lobnoe Miesto) d'où jadis étaient proclamés les ukazes, le monument des patriotes Minine et Pojarsky, l'extraordinaire église de Saint-Basile. Nul endroit ne pouvait être mieux choisi pour y construire un Musée à la gloire de l'antique Russie. En débouchant sur la place Rouge par la fameuse porte d'Ibérie, j'aperçus rangée en bataille devant le Musée la musique d'un régiment de ligne. Elle entonna *la Marseillaise*. On nous traitait vraiment comme les représentants officiels de la France.

A l'entrée du Musée, nous trouvons groupés en grand uniforme tous les fonctionnaires de l'établissement. Parmi eux je reconnais mon

ancien confrère du congrès archéologique de Kiev (1874), M. Sizov. De chaleureux discours sont échangés en français et en russe. Puis la couronne est portée solennellement dans le Musée et déposée sur un piédestal spécialement préparé pour la recevoir. Un lunch termine cette belle journée.

Nous devions connaître encore d'autres joies. Le programme de notre voyage comprenait une excursion au célèbre monastère de la Trinité, qui joue un si grand rôle dans l'histoire russe. Je l'avais déjà visité en 1872, tout seul, incognito. Cette fois j'y revenais à la tête d'une centaine de compatriotes tout enthousiasmés de l'accueil vibrant qu'ils avaient trouvé à Moscou. Je leur avais expliqué l'intérêt historique et pittoresque de l'excursion. Ils s'attendaient à voir des choses extraordinaires et leur attente ne fut pas déçue. Mais ce qu'ils ne pouvaient prévoir, c'étaient les surprises qui leur étaient réservées.

Le bourg de Serguiéevo, où se trouve le célèbre monastère est situé sur la ligne d'Iaroslavl, qui par Vologda gagne Arkhangelsk et joint la mer Blanche au centre de la Russie. Nous avions retenu un train spécial. Le direc-

teur de la compagnie, M. Mamontov, un des hommes d'affaires les plus actifs et les plus entreprenants de la Russie avait tenu à nous accompagner. Le départ eut lieu vers les huit heures du matin. A peine avions-nous quitté la gare de Moscou, nous vîmes circuler dans nos wagons-salons, des domestiques portant du thé, du café et toute espèce de douceurs. Nous n'avions rien commandé et nous fûmes un peu surpris. On nous fit savoir que la compagnie, trop heureuse d'avoir l'honneur de nous voiturer, tenait à nous faire goûter « le pain et le sel de l'hospitalité russe » et à nous offrir le premier déjeuner. Mon devoir était de remercier la Compagnie de cette aimable attention et je me rendis dans le wagon de M. Mamontov. C'était un parfait galant homme, grand ami de la France, parlant notre langue avec une correction absolue. La conversation s'engagea sur un ton d'exquise cordialité. Le voyage nous sembla fort court. Arrivé à la gare de Khotkovo, à dix verstes environ de Serguiéevo, M. Mamontov nous quitta pour se rendre à sa maison de campagne. Il devait nous reprendre quelques heures plus tard, au retour du train.

La visite du monastère, de sa cathédrale, de l'église de la Trinité, de l'église de l'Esprit-Saint, fut pour nos compatriotes une série d'enchantements. C'était précisément jour de pèlerinage. Ils purent étudier sur le vif cette foi naïve et ardente du paysan russe qui se manifeste sous des formes si touchantes. Le pèlerin russe n'a rien de commun avec notre pèlerin français qui va à Lourdes en chemin de fer. Sauf peut-être dans quelque recoin isolé de la Basse-Bretagne, le moyen âge est depuis longtemps fini chez nous. Il se prolonge encore en Russie. La besace au dos, le bâton à la main, le pèlerin russe parcourt à pied des espaces immenses, en quête des lieux saints, où il va chercher la guérison de ses maux ou le salut de son âme. Il va de Solovetsk à Kiev, de Kiev à la Trinité ; le temps ne compte pas pour lui ; les aumônes des fidèles suffisent à sa maigre pitance ; un peu de pain noir, un verre de thé, une écuelle de gruau cuit ou de soupe aux choux constituent toute sa nourriture. Il va par les églises, baisant les reliques, contemplant les fresques colossales qui lui rappellent les saints des anciens jours ou qui évoquent les merveilleuses visions de la vie

future, frappant du front les dalles froides, murmurant sans relâche les *gospodi pomilouï* (Seigneur aie pitié) et il est heureux d'un bonheur naïf qui lui donne comme un avant-goût de l'éternelle félicité.

Parmi les religieux russes, quelques-uns ont conservé des pratiques qui, je crois, ne sont plus guère à la mode chez nous. A deux ou trois verstes du grand couvent de la Trinité, nous visitons le *skit* ou Ermitage de Getsemani. Nous descendons dans des souterrains semblables aux cryptes de Kiev que j'ai décrites naguère[1]. Ils sont de création toute récente. Ils ne datent que de 1844. Les ascètes modernes tiennent à rivaliser avec ceux des anciens jours. On nous montre les cellules murées où vivent enfermés, recevant la nourriture par une étroite fenêtre, les reclus volontaires. Dans la vieille chronique de Nestor, dans le *Paterik*[2] de Kiev sont racontés tout au long, les exploits de ces martyrs volontaires qui ont encore aujourd'hui des imitateurs. En cherchant bien on pourrait peut-être trouver

1. Voir mes *Études slaves* (premier volume) et ma traduction de la *Chronique de Nestor* (Leroux, 1884).
2. Vie des Pères.

chez nous, dans nos couvents — pendant qu'il en existe encore — des mystiques prêts à s'infliger d'aussi cruelles épreuves. En plein Paris, rue de Vaugirard, dans la crypte de l'église des Carmes, on montre encore aujourd'hui la croix sur laquelle le père Lacordaire se fit naguère attacher pour partager les affres du supplice infligé au Sauveur du monde.

Nous ne pouvions malheureusement prolonger notre séjour à Serguiéevo ; l'heure du train nous talonnait et aussi celle du déjeuner qui nous attendait au buffet de la gare. Nous n'étions pas des ascètes, nous. Le déjeuner fut exquis ; un représentant de la compagnie du Nord russe y assistait et nous informa de la part de M. Mamontov, que ce festin nous était offert par la Compagnie qui nous avait déjà si gracieusement hébergés dans ses wagons. Il n'y avait qu'à remercier et à crier : *Vive la Russie*. C'est ce que je fis au nom de nos compatriotes.

Une autre surprise nous attendait encore. En repassant devant la station de Khotkovo, nous fûmes tout étonnés de voir le quai garni de femmes élégantes en tenue de villégiature portant toutes des gerbes de fleurs. C'étaient les

parentes et les voisines de M. Mamontov qui apportaient aux femmes de France ce gracieux témoignage de leur sympathie. De telles journées laissent dans le cœur de ceux qui les ont vécues des souvenirs ineffaçables. Je ne m'étais pas trompé en disant à mes compatriotes que si le président Faure était empêché d'aller à Moscou, nous pouvions, dans une certaine mesure, le remplacer et donner lieu à des manifestations aussi enthousiastes que celles dont il avait été l'objet à Cronstadt et à Pétersbourg.

VII

Quelques types de détraqués et d'aventuriers. — Le testament d'un Polonais. — Un publiciste. — La plus belle des langues slaves. — Un philologue bulgare. — Les fantaisies du patriotisme en Bohême. — Wronski. — Souvenir de l'École des langues orientales. — Une méthode infaillible pour apprendre les langues. — Le boursier du prince de Syrmie.

Toutes les nations présentent des types d'excentriques, de détraqués, d'escrocs et d'aventuriers. La race slave en offre-t-elle, en moyenne, plus que les autres races de l'Europe ? Je n'oserais l'affirmer. Me trouvant depuis près de quarante ans en rapport avec elle, soit par mes voyages, soit par le fait de ma résidence dans ce Paris où viennent échouer les épaves de toutes les nations, j'ai eu plus que personne l'occasion d'observer des types qui méritaient d'être croqués au passage et dont quelques-uns offrent au psychologue des traits assurément fort intéressants.

Un philosophe célèbre, mon confrère M. Al-

fred Fouillée, a publié récemment une *Esquisse psychologique des peuples européens*[1]. J'ai lu son travail avec tout l'intérêt que méritent et l'importance du sujet et le nom de l'auteur. J'y ai trouvé sur la Russie des pages fort dignes d'être méditées. M. Fouillée m'a fait l'honneur de mettre à profit quelques-unes de mes observations. C'est pour moi beaucoup d'honneur, mais, en ma qualité de vieux Slavophile, je suis un peu peiné de certaines lacunes de ce beau travail. Il n'y a pas que des Russes dans la famille slave ; il y a des Polonais, des Tchèques, des Serbes, des Croates, des Bulgares. M. Fouillée les a absolument négligés. Chacun de ces peuples a une histoire et une physionomie morale distinctes. L'idée me viendra peut-être quelque jour d'essayer de tracer une esquisse de ces physionomies. En attendant, je me contente de cueillir aujourd'hui dans mes souvenirs quelques anecdotes qui mettent en scène des détraqués et des aventuriers appartenant aux divers groupes ethniques. Ce n'est point par ces types qu'il convient de juger ni la race slave, ni les peuples qui

1. 1 vol. in-8. Paris, Alcan, 1903.

la composent. L'intérêt qu'ils offrent est sans doute surtout anecdotique. Mais peu de personnes se sont trouvées en état de les observer comme je les ai observées. C'est peut-être dans cette précision, dans cette exactitude méticuleuse d'observation, qu'est l'intérêt de ces esquisses.

Je n'ai jamais été qu'une fois exécuteur testamentaire, mais dans des circonstances qui m'ont dégoûté pour longtemps d'accepter ce mandat. Je supplie mes amis, si par hasard l'un d'entre eux songe jamais à moi pour exécuter ses dernières volontés, de vouloir bien prendre la peine de me survivre ; si c'est moi qui ai la douleur de leur survivre et qu'ils aient eu la délicate attention de me faire quelque libéralité *post mortem,* je les supplie de vouloir bien me la faire sous une forme telle que je puisse entrer en jouissance sans difficulté et que je n'aie pas la tentation de maudire leur générosité.

Voici l'histoire. Vers 1883, je reçus la visite d'un Polonais que nous appellerons, si vous voulez, Bzikowski. Ce n'était point un émigré. Il vivait dans une petite ville de la Pologne

russe, il y avait même rempli les fonctions de juge de paix. Il différait par bien des côtés de ses compatriotes émigrés. Il ne poursuivait point la reconstitution de la Pologne historique; il ne détestait point les Russes. Il rêvait au contraire la concentration de tous les Slaves sous l'égide de la Russie. C'était un panslaviste de l'école de ce mystique Kollar que j'ai étudié autrefois [1]. Il y en a quelques-uns même en Pologne. Il détestait les Allemands. Il venait m'entretenir d'un projet qui lui tenait fort au cœur.

« Monsieur, me dit-il, je n'ai pas d'enfants. J'ai une fortune que j'évalue à environ quatre cent mille francs. Je voudrais la léguer à la France. Comment faut-il faire ? »

Je fis remarquer à l'excellent homme que léguer quatre cent mille francs à la France, ce n'était pas lui faire un bien riche cadeau. Cela donnait à peu près un centime par tête d'habitant; dans ces conditions le legs ne pouvait avoir pour le légataire aucun intérêt et n'avait aucune chance de perpétuer la mémoire du testateur. Le mieux était de choisir un corps

1. Voir *Russes et Slaves* (1re série, Paris, Hachette, 1890). Cette série est malheureusement épuisée.

illustre, par exemple l'Institut, et de lui léguer la somme sous certaines conditions, qui répondraient aux intentions du donateur. Que voulait-il? attester la sympathie des Slaves pour la France, entretenir en France des sympathies pour ses congénères. Eh bien, il pouvait, en léguant sa fortune à l'Institut, stipuler que chaque année les arrérages seraient consacrés à récompenser une œuvre ayant pour objet l'étude de quelque question slave, — philologie, histoire, politique, littérature, — et pouvant contribuer au rapprochement intellectuel de la France et des pays slaves.

Mon interlocuteur adopta cette idée avec enthousiasme. En sortant de chez moi, il se rendit chez un notaire et deux jours après il me rapportait un testament parfaitement régulier, rédigé en polonais et en français sur papier timbré, par lequel il léguait toute sa fortune à l'Institut de France, en le chargeant de s'entendre avec moi pour l'exécution de ses intentions. Il instituait trois exécuteurs testamentaires, deux en Pologne, un troisième à Paris, c'était moi. Pour nous dédommager de nos peines un article du testament nous allouait une indemnité de 20 000 francs à nous parta-

ger, soit par tête 6 666 francs 66 centimes. C'est la seule fois de ma vie que j'ai été couché sur un testament. Je mis le document dans un tiroir et je n'y pensai plus. Il était entendu que, si M. Bzikowski venait à mourir en Pologne, je serais informé de son décès par l'un des deux coexécuteurs.

Quelques années plus tard je revis le testateur à Paris. Il était venu visiter l'exposition de 1889. Il me confirma ses intentions :

« J'ai réalisé mes terres, me dit-il ; toute ma fortune est maintenant en valeurs liquides. Vous n'aurez presque rien à faire pour mettre l'Institut en possession. »

L'influenza sévissait alors à Paris. Le pauvre Bzikowski toussait à fendre l'âme. Je l'engageai à rentrer vivement dans son pays.

Quelques jours après on vint m'annoncer sa mort. Surpris par la maladie dans son hôtel, il s'était fait transporter à l'hôpital de la Charité. Comme il délirait dans une langue inconnue, on appela auprès de lui une étudiante en médecine polonaise. Elle découvrit mon adresse dans les papiers du malade et crut devoir m'apprendre la triste nouvelle.

Mon rôle d'exécuteur commençait. Je m'em-

pressai de prévenir mes deux collègues de Pologne. Puis je courus au consulat de Russie pour le prier de mettre les scellés sur la chambre que Bzikowski occupait à l'hôtel et où ses bagages étaient restés. On me reçut assez mal. Le consulat ne s'occupait pas des émigrés. J'eus beau insister, affirmer que mon Bzikowski était un loyal sujet de l'empereur Alexandre III, rien n'y fit. On me renvoya au juge de paix du Ier arrondissement. Ce magistrat me refusa ses services, attendu qu'il s'agissait d'un étranger. Enfin, au bout de quatre jours, le consulat se décida à apposer ses scellés. Il était bien temps.

J'avisai l'Institut de la bonne fortune qui allait lui échoir, et au bout de quelques jours je fus invité à comparaître devant la commission centrale qui administre cette illustre maison. Elle me remercia de mon zèle pour les intérêts académiques et chargea un éminent jurisconsulte de suivre l'affaire avec moi.

Un scrupule me prit. Bzikowski était mort à l'hôpital. N'avait-il pas emporté avec lui des valeurs, des papiers ? Je me rendis à la Charité; je fis connaître ma qualité d'exécuteur testamentaire et j'appris que le *de cujus* avait en

effet avec lui des valeurs, sur lesquelles l'hôpital s'était payé de ses frais de pension, et des papiers privés, brouillons, correspondances. Les valeurs, l'hôpital les gardait pour les remettre au consulat ; les papiers, on me les confia sans difficulté. Or, parmi ces griffonnages, je découvris... quoi ? un testament en polonais parfaitement régulier, signé et daté. Ce testament, de date très récente, n'annulait pas le précédent. Il semblait même le confirmer, en attestant l'amour du testateur pour la France.

Seulement, les libéralités qu'il stipulait paraissaient dépasser singulièrement la fortune réelle du regretté Bzikowski. Quelques-unes des dispositions testamentaires étaient particulièrement pour l'Institut de France d'une exécution difficile. Ainsi, il déclarait qu'une somme de cinquante mille francs serait consacrée à l'érection sur une des places de Paris d'un monument destiné à attester la reconnaissance des Polonais pour l'accueil fraternel qu'ils avaient toujours reçu en France. Dans l'état actuel de nos relations internationales, cette clause était délicate. Un article fort bon en lui-même allouait cent mille francs pour la publi-

cation d'un dictionnaire polonais. Mais cette clause intéressait assez peu l'Institut de France, qui n'était pas en état d'en surveiller l'exécution ; enfin Bzikowski léguait je ne sais plus quelle somme pour la publication d'un journal qui devait paraître en cinq colonnes parallèles rédigées chacune en l'une des grandes langues slaves : russe, polonais, tchèque, serbe et bulgare. L'idée était bizarre, mais elle n'était pas irréalisable. Le défunt m'en avait souvent entretenu et j'avais toujours essayé de la lui faire abandonner. En somme, le premier testament laissait les mains libres à l'Institut ; le second les lui liait, l'obligeait à s'occuper d'entreprises qui étaient étrangères à l'objet habituel de ses méditations. D'autre part, les libéralités qu'il renfermait dépassaient évidemment la fortune présumée du testateur. Si j'avais jeté au feu ce chiffon de papier, la solution était très nette. Le premier testament restait seul en vigueur, l'Institut l'acceptait, ma mission était finie, et je touchais pour prix de mes peines 6 666 francs 66 centimes. Ce maudit papier compliquait singulièrement la situation. Je le portai à mon notaire, qui m'apprit qu'il fallait en faire faire une traduction par un

traducteur juré et assermenté et le déposer au tribunal. Bien entendu, j'avais à avancer les frais de cette traduction, qui me coûta cent soixante francs, — environ un franc par ligne ; je n'ai jamais été payé à ce taux, — et qui pour ce prix renfermait des contresens. Décidément, tout n'était pas rose dans le métier d'exécuteur testamentaire. Après avoir déposé chez mon notaire le malencontreux griffonnage, je dus nécessairement informer la commission centrale de l'Institut de ce nouvel incident et des complications qu'il pouvait entraîner. Dans ces conditions, la commission, d'accord avec moi, crut devoir refuser purement et simplement le legs. Je m'empressai d'informer mes coexécuteurs de ce qui s'était passé et demandai leurs instructions. En les attendant, je me mis en rapport avec le consulat de Russie qui, conformément aux arrangements diplomatiques, avait mis la main sur les valeurs. Je réussis à rentrer dans mes déboursés et j'attendis les événements.

Mes coexécuteurs me laissèrent absolument sans réponse. En revanche, je vis arriver un beau jour de Varsovie un couple en deuil; c'étaient les neveux du défunt qui venaient

m'entretenir. Ils avaient l'intention d'attaquer le testament et voulaient me faire avouer que leur oncle était fou. Tout ce que je pouvais leur répondre, c'est qu'il avait à différentes reprises manifesté l'intention de déshériter ses collatéraux et d'employer sa fortune à des œuvres littéraires et patriotiques en faveur de la France. Évidemment, nous ne pouvions nous entendre. Ils me quittèrent d'assez mauvaise humeur en annonçant l'intention d'attaquer le testament devant le tribunal de *** en Pologne. L'ont-ils fait, ont-ils gagné leur cause? Je ne sais. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'ai plus entendu parler de rien, que mes coexécuteurs ne m'ont pas donné signe de vie. Quinze ans se sont passés depuis cette époque et je commence à croire que je ne toucherai jamais les six mille six cent soixante-six francs soixante-six centimes, dont le *de cujus* avait voulu me gratifier. J'hésiterai désormais, quand il s'agira d'une succession réalisable à l'étranger, à accepter les fonctions d'exécuteur testamentaire et j'engage mes lecteurs à en faire autant.

Feu Cherbuliez, qui avait longtemps vécu à Genève, avait eu l'occasion d'étudier les types

exotiques dont fourmille cette ville cosmopolite, et il en a tracé dans certains de ses romans des silhouettes fort réussies. J'ai pu le constater en lisant son *Stanislas Bolski*. J'ai passé de 1863 à 1870 un certain nombre d'années en contact avec les hommes de l'émigration polonaise et j'ai vérifié l'exactitude des portraits croqués par le puissant humoriste genevois. Sur les bords de la Seine comme sur les rives du Léman l'émigré polonais était généralement un rêveur brave, généreux, vivant dans une hallucination perpétuelle, absolument ignorant des conditions réelles de la politique européenne. Le mot impossible n'existait pas pour lui. A l'époque où j'avais vingt ans, nous étions tout disposés à croire tout ce que nous racontaient les émigrés polonais et à le prendre pour argent comptant. Pendant l'insurrection, en 1863, les journaux nous apprirent que le gouvernement polonais de Varsovie avait chargé un Français, — il s'appelait Magnan, si j'ai bonne mémoire, — d'organiser la flotte polonaise ; nous crûmes pendant huit jours à l'existence de cette flotte imaginaire. Un de mes jeunes amis quitta Paris pour aller la rejoindre ; il ne put jamais dépasser Nice.

Les vieux émigrés de 1830 n'avaient renoncé à aucune de leurs illusions ; ils n'avaient, suivant le mot célèbre, rien appris et rien oublié. Ils rêvaient toujours d'une Pologne allant de la mer à la mer, de la Varta au Dnieper, alliée de la France, arbitre des destinées européennes. Les rêves qu'ils caressaient pour leur patrie les détournaient bien souvent des réalités de la vie. Quelques-uns avaient su se faire dans le commerce, dans la profession d'ingénieur, dans les administrations publiques, des situations solides et honorables. Un grand nombre vivaient du maigre subside que leur accordait le gouvernement français et nourrissaient leurs espérances de rêveries creuses et de prophéties malsaines. Certains écrivaient, et notre public absolument ignorant prenait leurs billevesées pour de l'argent comptant. L'un d'entre eux, — il s'appelait Kubalski, — m'apporta un jour un livre intitulé : *Recherches historiques et statistiques sur les peuples d'origine slave, magyare et roumaine*[1]. « Ce livre, avait écrit Saint-Marc Girardin dans le *Journal des Débats,* est grave, judicieux, exact. » Je me mis à étudier l'ou-

1. Paris, Delarue, 1862.

vrage qui se présentait sous un si glorieux patronage. Je crois bien même que je me suis appuyé sur lui dans mes *juvenilia*. J'ai dû dire de rudes sottises. J'ouvre au hasard ce volume. Il débute par un tableau statistique. A l'article *Russie*, je lis à la colonne *culte* : gréco-russe doublement schismatique et politique. Pourquoi le culte russe est-il *doublement schismatique* ? Sans doute, par contraste avec le culte catholique romain des Polonais. Mais, pour les Russes, les Polonais sont schismatiques. Le sont-ils doublement ? Un peu plus loin j'apprends que le russien est un dialecte du polonais (p. 9) et (p. 11) que le lithuanien est d'origine celtique ou finnoise[1]. Ailleurs (p. 65), l'auteur affirmait que la voix presque unanime des publicistes modernes et indépendants présageait à l'empire russe une dissolution peu éloignée. Ailleurs (p. 145), il déclarait que le polonais et le russien, langues de la Pologne, se distinguaient du moscovite par leur pureté primitive, et que par conséquent les habitants de la Pologne possédaient un avantage incontestable sur les Grands-Russes ou Moscovites.

1. Kubalski aimait cette formule élastique. Il l'a reproduite, p. 184, à propos des Magyars.

Il enseignait que les Vendes de Lusace se servent d'un des dialectes illyriens (p. 159). De l'illyrien en Saxe et en Prusse !

Dans les notes de son savant ouvrage, il n'oubliait pas de citer comme authentique le fameux testament apocryphe de Pierre le Grand. L'impassible sérénité avec laquelle le *grave, judicieux, exact auteur* émettait ces assertions acceptées par Saint-Marc Girardin ne pouvait manquer de m'en imposer. J'étais tout disposé à m'instruire à l'école du grave et judicieux statisticien et à lui venir en aide ; car il était fort nécessiteux. Bien que résidant depuis plus de trente ans en France, le pauvre homme n'avait jamais pu apprendre à écrire correctement le français. Il méditait une foule de publications pour lesquelles il voulait me faire jouer le rôle de correcteur et de secrétaire. Il n'avait guère de crédit sur les éditeurs parisiens et comptait sur moi pour lui en donner. Il venait chez moi un manuscrit à la main : « Je vais porter ceci à tel libraire ; évrivez-moi une lettre où vous me diriez à peu près ceci : « Votre publication est d'un haut intérêt. Mes « amis et moi sommes tous prêts à y collabo- « rer. » Par charité chrétienne, j'écrivais la

lettre ; l'éditeur avait l'intelligence de n'en tenir aucun compte et il avait raison. Ces refus ne faisaient pas l'affaire du pauvre statisticien, qui comptait sur le produit de ses manuscrits pour alimenter sa maigre cuisine. Un jour, aux abois, il vint recourir à ma bourse. Je n'étais pas riche et je ne mis à sa disposition qu'une pièce de cent sous. Quelques jours après il revint m'en demander une seconde. Je savais que je ne la reverrais pas : j'alléguai les meilleures raisons pour ne pas consentir un second prêt.

« Alors, tu ne peux pas me prêter cinq francs ? (on se tutoie en polonais).

— Impossible aujourd'hui.

— Je ne t'en veux pas. Tu vas me faire l'amitié de venir déjeuner avec moi. »

Il n'avait peut-être pas mangé la veille, et il m'offrait à déjeuner ! Je refusai ; je déclarai que j'étais engagé pour ce jour-là. Rien n'y fit. Je dus accepter pour le surlendemain et me laisser entraîner dans une gargotte où le pauvre diable avait encore quelque crédit. Je me serrai le ventre autant que je pus pour diminuer mon écot. Ah ! si Cherbuliez avait connu ce détail !

Après la guerre, j'appris que Kubalski s'était

retiré chez ses compatriotes en Galicie. Il mourut vers 1874, et les Polonais lui firent de magnifiques funérailles. Peut-être le pauvre diable aurait-il mieux aimé *manger* de son vivant l'argent qu'on dépensa pour lui après sa mort.

Cet incoercible idéalisme, les Polonais que j'ai rencontrés dans l'émigration le portaient partout, même dans les questions qui leur étaient le plus étrangères, par exemple dans le domaine de la philologie. Mes amis les émigrés ne connaissaient guère des langues slaves que leur langue maternelle et peut-être un peu de russe. Il raisonnaient et déraisonnaient à perte de vue sur le sanscrit, voire sur le zend, avec une naïve confiance, une présomption ingénue qui en aurait imposé à des esprits moins sceptiques ou moins critiques que le mien. En 1868, je faisais mes débuts dans l'enseignement public : j'enseignais, dans une salle de la Sorbonne, la grammaire de la langue serbe, sujet austère s'il en fut, et qui prête peu aux allusions religieuses ou politiques. Je vis entrer dans ma salle de cours un vieux Polonais aisément reconnaissable à ses yeux gris bleu, à sa moustache taillée en brosse, à la légère saillie

de ses pommettes. Au moment où je venais d'écrire au tableau je ne sais plus quel paradigme, il m'interrompit brusquement :

« Pardon, monsieur le professeur, puisqu'il y a des langues slaves, pourrais-je vous demander quelle est celle que vous trouvez la plus belle? »

La question était absolument étrangère à l'objet de mon enseignement et j'aurais pu me dispenser d'y répondre; mais je voulus bien prendre au sérieux mon interlocuteur. La façon dont il posait la question indiquait la réponse qu'il désirait.

Puisqu'il y a des langues slaves, cela voulait dire : « Je sais fort bien, moi, qu'il n'y en a pas, qu'il n'y en a qu'une, la mienne. Je veux bien toutefois vous faire une concession. En revanche, j'attends de vous que vous proclamiez publiquement la supériorité de mon idiome national.

— Monsieur, répliquai-je gravement, nous sommes en train de faire de la grammaire ; or, en grammaire, une langue est d'autant plus belle qu'elle est plus riche et plus ancienne. Pour nous, la plus belle des langues slaves, c'est indubitablement le slavon. »

Cette réponse ne faisait nullement l'affaire du malencontreux visiteur. Le slavon, c'était pour lui l'idiome de l'église russe, la langue des schismatiques et des persécuteurs.

« Eh bien ! moi, s'écria-t-il, d'une voix tonnante, en agitant ses grands bras, je vous soutiens que, s'il est une langue qui doit être proclamée plus belle que les autres, c'est celle que le catholicisme a développée, c'est le polonais ! »

Je lui fis remarquer que ces observations n'avaient rien de commun avec la démonstration que j'étais en train de faire au tableau et je l'invitai à vouloir bien me laisser continuer mon cours. Il sortit en gesticulant et en marmottant je ne sais quels propos. Il n'était pas venu à la Sorbonne pour apprendre le serbe.

Ce Polonais me rappelle un Bulgare qui vint bien des années plus tard s'asseoir à mon cours du Collège de France. C'était un homme politique assez connu, paraît-il, dans son pays. Il était au plus mal avec le ministre Stamboulov, et s'était réfugié en France pour échapper, disait-il, à ses persécutions. Il se cachait dans un faubourg lointain et ne sortait le plus souvent qu'à la nuit pour se dérober aux sicaires de son

redoutable adversaire. J'avais au cours de ma leçon donné un certain nombre d'étymologies et signalé des rapprochements curieux entre la langue que j'interprétais et le grec, le latin ou l'allemand.

La leçon finie, il s'approcha de moi et d'un air grave :

« Tout ce que vous nous avez expliqué est fort intéressant, me dit-il ; mais vos raisonnements pèchent par la base ; vous n'ignorez pas qu'autrefois nos pères écrivaient de droite à gauche et que tous les mots slaves doivent être interprétés en les lisant de cette façon. »

Je ne répliquai rien. Il n'y avait rien à répliquer. On ne discute pas avec un fou. Le brave homme est rentré depuis en Bulgarie, et est devenu député au Sobranié. J'espère que sa politique est de meilleur aloi que sa philologie.

J'ai beaucoup fréquenté les Tchèques. J'ai rencontré chez eux moins de détraqués que chez les Polonais. Ils sont moins malheureux qu'eux, ils ont moins souffert, ou du moins leurs souffrances sont de plus ancienne date. Ils ont certes un grand amour-propre national.

Mais aucun de leurs poètes ou de leurs publicistes n'a imaginé de faire d'eux un peuple expiatoire, un Christ des nations destiné à racheter les péchés du monde. Ils n'ont jamais eu dans notre siècle qu'un seul émigré, dont j'ai raconté plus haut les fantaisies[1].

Il en est pourtant quelques-uns, parmi eux, chez lesquels le patriotisme prend parfois un caractère morbide. Lors de mon premier voyage à Prague, en 1864, on m'amena un certain capitaine Schmidt, qui venait, me disait-on, me faire de graves révélations. Le pauvre homme était aveugle : il avait longtemps servi en Lombardie. Malgré son patriotisme slave, il avait, durant de longues années, contribué à maintenir dans l'esclavage autrichien des populations qui ne demandaient qu'à y échapper.

Forcé d'obéir à des Allemands, il en avait eu sous ses ordres. A peine entré dans ma chambre, il se mit à débiter toute espèce d'horreurs contre les Teutons. Un trait surtout l'exaspérait. A Milan, un Allemand qui servait dans sa compagnie avait ouvert un bocal contenant des préparations anatomiques pour en absorber

1. Voir chapitre I.

garde ; l'insurrection avait été une folie héroïque : l'héroïsme n'ayant plus occasion de se manifester, la folie seule était restée.

Je l'avais perdu de vue et j'ignorais absolument ce qu'il avait pu devenir. Je l'accueillis comme une vieille connaissance.

« Je suis professeur de russe, me dit-il... Ah ! je suis bien guéri de mes rêves d'autrefois. J'enseigne le russe et je viens vous offrir mon concours.

— Pour quoi faire ?

— Pour vos leçons. »

Je fis remarquer que le programme de mon cours n'avait pas prévu de répétiteur indigène.

« Mais si vos élèves désirent des leçons particulières, vous me recommanderez.

— Nous verrons.

— Je pourrai assister à vos leçons ; non pas pour apprendre le russe, qui est ma seconde langue maternelle, mais pour étudier la méthode de l'enseignement.

— Parfaitement ; il suffit de vous inscrire à l'école comme auditeur libre.

— Et si vous étiez malade ou empêché, je pourrais faire le cours à votre place ?

— Non pas.

piers graisseux et chiffonnés. L'un de ces papiers était un certificat de *maturité* du gymnase de Belgrade. J'y jetai les yeux d'un air négligent, mais avec assez d'attention pour constater que mon interlocuteur avait vingt-neuf ans accomplis.

Je lui rendis ses papiers; m'approchant de lui, je me mis à examiner les décorations dont il était constellé :

« Tiens, vous avez la médaille serbe pour la valeur? *(za hrabrost)*. Auriez-vous pris part à la dernière campagne contre les Turcs?

— Certainement, monsieur le professeur.

— Et dans quel corps d'armée ? »

Silence prolongé.

« N'auriez-vous pas servi sous Tcherniaev?

— Oui, monsieur le professeur, sous Tcherniaev. Ah ! quel brave général ! Quel héros !

— Et dans quelle arme? »

Nouveau silence.

« A quelles affaires avez-vous pris part? N'étiez-vous pas au siège d'Alexinats?

— Sans doute, d'Alexinats.

— Vous rappelez-vous ce que les Turcs ont fait ? »

Nouveau silence.

un affreux malheur. J'avais sur moi, dans mon portefeuille, une somme de cinq cents roubles. Je me suis endormi en wagon, et quand je me suis réveillé, mon portefeuille avait disparu.

— C'est épouvantable ! Eh bien, qu'avez-vous fait à ce moment ? Avez-vous remarqué si vous aviez toujours les mêmes compagnons de voyage, si personne n'était descendu du wagon pendant votre sommeil ? Comment s'appelait la première station où vous vous êtes arrêté après ce fâcheux incident ?

— Je ne me rappelle pas.

— Vous avez appelé le conducteur ? vous avez prévenu le gendarme ?

— Non. J'étais tellement accablé que je n'ai pensé à rien. Je n'avais qu'une idée, c'était d'arriver à Paris.

— Résumons-nous. Vous venez à Paris étudier, vous ne savez pas quoi, avec des ressources dont vous ignorez le montant. En chemin de fer, vous vous laissez voler votre portemonnaie et vous n'êtes pas même capable de vous rappeler le nom de la station à laquelle le train s'est arrêté après cette catastrophe. Vous êtes un pauvre enfant inexpérimenté, et vous venez vous jeter dans un gouffre comme Paris, dans

continua sa plus ou moins lucrative industrie. J'ai su depuis que, tout en exploitant de son mieux ses compatriotes ou congénères slaves du Quartier latin, il s'était plu à me noircir dans leur esprit : « Je n'étais, disait-il, qu'un faux ami des Slaves. »

Je retrouvai plus tard sa trace dans les journaux. Il rentra en Syrmie, où ses escroqueries le firent jeter en prison ; puis il alla dans un pays voisin où règne encore la vendetta. Il fut tué par un compatriote, que les magistrats condamnèrent à être pendu. Si j'avais été informé de l'époque du jugement, j'aurai certainement écrit à l'avocat du meurtrier pour lui offrir mon témoignage. Ce n'était pas la peine de mort que méritait le justicier de ce sinistre gredin ; j'aurais plutôt demandé pour lui une distinction honorifique. La vendetta devient presque légitime quand elle délivre le monde d'un misérable.

Revue des Deux Mondes[1]. Les hommes de ma génération se rappellent les pages ardentes que Laurent Pichat écrivit dans les *Poètes de combat*[2]. Les œuvres complètes du poète ont pourtant été publiées en français. Mais, durant bien des années, la littérature polonaise n'a guère eu la faveur du public.

Elle la mériterait pourtant, en dépit de si nombreux mauvais ouvrages consacrés à des questions historiques, ethnographiques que le public français, même au temps de ses plus ardentes sympathies, n'a jamais suffisamment comprises. Le moment serait peut-être venu d'intéresser notre curiosité à l'œuvre des Skarga, des Pasek ou des Kochanowski. C'est mal connaître un peuple et une littérature que de l'étudier uniquement dans les imaginations de quelque romancier. Un lecteur qui ne connaîtrait que Dickens, Walter Scott et Thackeray n'aurait que de bien vagues idées sur l'Angleterre.

I

Rappelons brièvement la carrière de Sigis-

[1] ...vier 1862.
[2] ... *de combat*, 1 vol. in-8. Hetzel, 1862.

Exilé volontaire, point émigré, il erra sans cesse à travers l'Europe et mourut jeune encore, à l'âge de quarante-sept ans. C'est un poète chrétien comme Mickiewicz ; comme lui, c'est un mystique ; mais, plus docile que lui aux enseignements de l'Église, il ne s'aventure point comme lui à verser dans l'hérésie[1] ; il est à bien des égards un précurseur de nos symbolistes modernes et sa pensée, comme la leur, est parfois bien difficile à entendre. Son style a des envolées superbes : nul peut-être parmi ses compatriotes n'a plus de grandeur et de majesté ; mais il est difficile à suivre dans son essor ; il trouvera dans l'élite des lecteurs des admirateurs passionnés, enthousiastes : il ne sera jamais populaire.

Bien différente fut la destinée d'Henri Reeve[2]. Il était né en Angleterre en 1813 ; il était de quelques mois à peine le cadet de Krasinski. Il devait lui survivre de longues années. Il mou-

1. Voir mon étude sur Mickiewicz, *Russes et Slaves*, t. II, et le *Monde slave*, 2e série. Paris, Hachette.

2. L'ouvrage capital sur Reeve est celui de J. K. Laughton, *Memoirs of the life and Correspondence of Henry Reeve*, 2 vol., Longman, Green and Co. London, 1898. Voyez sur cet ouvrage, dans *le Correspondant* du 25 octobre 1898, un article de M. Dronsart et dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1898 une étude de G. Valbert : *Un Anglais qui aimait la France.*

entré à la rédaction du *Times* et fut un des plus vaillants collaborateurs du célèbre journal. Il y resta jusqu'en 1855, époque à laquelle il prit la direction de la *Revue d'Édimbourg*.

Il fut en relations avec tous les hommes distingués de l'Angleterre et de la France, avec Guizot, Thiers, Barthélemy Saint-Hilaire, Jules Simon, Victor Duruy, le Duc d'Aumale, qui fut un de ses patrons à l'Académie des sciences morales, dont il devint membre associé en 1889. Le Duc d'Aumale l'honorait d'une amitié particulière et le reçut souvent à Chantilly. Après la mort de Reeve ce fut lui qui prononça son éloge devant l'Académie des sciences morales (séance du 16 novembre 1895).

La figure de M. Reeve, disait l'illustre académicien, était essentiellement originale, et il devait ce caractère non seulement à la nature de son esprit, mais à l'éducation qu'il avait reçue. Sur la base anglaise de la forte instruction classique, son père voulut ajouter le couronnement des hautes études continentales. Peu de personnes, de nos jours, ont aussi bien connu que lui cette charmante et originale société de Genève qui semblait dater du XVIIIe siècle et qui en a si souvent conservé les traditions. C'est là qu'il acquit la connaissance approfondie de notre langue. Il en avait saisi les nuances délicates ; il connaissait toute notre littérature. Je ne connais guère d'étrangers qui puissent parler, comprendre et écrire le français mieux que lui.

avaient faite à la Pologne. Il estimait que les révolutions n'aboutiraient qu'à des catastrophes : il avait, hélas ! cruellement raison. Il servait loyalement le régime russe, sachant qu'aucun autre ne pouvait le remplacer. En 1827, dans un procès politique intenté à des Polonais accusés de menées révolutionnaires, il avait franchement voté leur culpabilité. Un peu plus tard, en 1829, le jour d'un enterrement qui devait donner lieu à une manifestation patriotique, il avait prescrit à son fils de se rendre au cours de droit comme d'habitude. Le jeune homme avait obéi, la mort dans l'âme, et s'était trouvé seul en tête à tête avec le professeur ; le lendemain, il avait été en butte aux outrages et aux brutalités de ses camarades. Pour mettre fin à cette situation douloureuse, le père se résolut à envoyer son fils à l'étranger, non pas en France, où il pourrait avoir à craindre encore la contagion révolutionnaire ; mais, dans cette sage ville de Genève, où la splendeur de la nature et le ciel bleu du Léman ne pouvaient qu'exercer une action sédative sur les nerfs et l'imagination du sensible adolescent.

Sigismond Krasinski arriva dans cette ville

La vie devait donner quelques démentis à ces illusions. Nous verrons, dans cette correspondance même, Krasinski trahir l'adoration qu'il a vouée à Henriette Willan pour des amours beaucoup moins idéales, et Reeve oublier bien vite son caprice de Genève.

A cette aube de leur vie intellectuelle, tous deux se croient poètes. Sigismond l'est à coup sûr ; mais Reeve, qui lui envoie tant de rimes et qui recueille de son ami tant de sages conseils et de témoignages d'admiration, passera sa vie en pleine prose. Ce n'est pas en vers blancs ni en strophes spencériennes qu'il écrira les *leading articles* du *Times* ou les massifs *essays* de la *Revue d'Édimbourg*.

Et cette amitié si ingénue, si ardente, si tendre, si passionnée, comme elle sera bientôt refroidie par les événements, le temps et la distance ! Les *Memoirs of the life of Henry Reeve* sont accompagnés d'un index alphabétique : le nom de Krasinski y revient cinq ou six fois dans les vingt-cinq premières pages du premier volume, puis il disparaît tout à fait. Il ne reparaîtra que près de trente ans plus tard, en 1859, au moment de la mort de Krasinski. Reeve en avait été informé, et il avait écrit à

bach a réunis dans les deux volumes qu'il vient de publier avec une véritable piété. Ils constituent tout ensemble un chapitre de la vie du poète, un fragment de l'histoire de la société genevoise, et un document psychologique de premier ordre.

II

Le premier volume renferme cent cinq lettres échangées entre Reeve et Krasinski pendant les années 1830-1832. Ces lettres sont en général fort longues. Les deux correspondants sont jeunes ; ils ont du loisir, ils sont encore dans la lune de miel de l'amitié. Puis surviennent les épreuves de la vie ; Krasinski a manqué de perdre la vue et il est obligé de se ménager ; souvent il réside en Pologne ou à Pétersbourg, et la peur du cabinet noir l'oblige à beaucoup de prudence et de laconisme. Il ne garde plus les lettres de Reeve ; il les détruit. D'autre part, il a commencé à publier : il a fait paraître *la Comédie non divine* et *Irydion*. Les lettres se font de plus en plus rares ; Reeve est absorbé par son labeur de fonctionnaire et de publiciste : les deux amis, entrés dans la vie réelle, ne peu-

dont il cite des fragments nombreux, que Krasinski admire ingénument. Krasinski est naturellement obligé de traduire en français ses essais polonais. Reeve est, — comme l'étaient alors tous les jeunes gens, — un ami fanatique de la Pologne ; mais son enthousiasme s'arrête devant la grammaire et le dictionnaire. C'est là un obstacle que les plus passionnés amis de ce peuple malheureux n'ont jamais osé franchir. Dans ma jeunesse, on me racontait que M. de Montalembert avait appris le polonais et traduit *le livre des Pèlerins* de Mickiewicz ; j'ai cru à cette légende : vérification faite, il semble que l'illustre écrivain catholique se soit contenté de raccommoder le français douteux d'un traducteur polonais, feu Jasinski.

La correspondance s'ouvre par une lettre de Krasinski, datée de Genève, 26 juin 1830. C'est déjà la profession de foi d'un poète navré, pessimiste. Il nous entretient de ses mélancolies, de ses idées de suicide, d'un article sur les Légions polonaises, qui a paru en effet dans la *Bibliothèque universelle* de Genève, en juillet 1830, d'un projet de roman dont le début rappelle quelque peu *le Lac* de Lamartine :

Rome et qu'il a tout le loisir de raisonner sur la théologie ; ses lettres ont parfois jusqu'à dix pages. Je sais beaucoup de jeunes gens de valeur, peut-être même de génie, qui n'ont jamais eu le loisir d'écrire de si longues épîtres. Les deux camarades, Krasinski surtout, se complaisent évidemment dans leur correspondance. Comme on l'a dit spirituellement : ils s'écrivent parfois « devant une glace ».

Ils sont jeunes, et les impressions les plus diverses se confondent sous leur plume. Krasinski entend passer des soldats sur la place du Molard à Genève (4 avril 1831) et ses yeux « se mouillent de larmes de rage » à l'idée de l'inaction que lui imposent les circonstances, au moment même où ses compatriotes meurent sur les champs de bataille.

Et puis, brusquement, il revient à Henriette, une fille sémillante et légère qui a ensorcelé son cœur que son imagination. Le pauvre amoureux se livrent dans l'âme de terribles combats. Tous deux se [illegible] des illusions.

[illegible] faute grave, terrible ; ce n'est [illegible] rendre compte : la Pologne va [illegible] vais être misérable et

fléau. Dans la *Bibliothèque universelle* de novembre 1831, il avait publié sous ce titre : *Une étoile,* une sorte de poème en prose, où il racontait, sous une forme allégorique, les destinées de sa patrie et prédisait sa résurrection.

... C'était une jeune comète, échevelée, flamboyante, indomptable, effrénée ; elle s'élança d'un bout du ciel à l'autre, sans compter ses années de marche, sans compter les myriades d'obstacles, ne voyant, n'adorant que son but et poursuivant ses fins.

Quoique belle et fraîche, elle ne rallia personne à sa cause ; pas une de ses compagnes ne la précédait dans sa course, pas une seule ne marchait à sa suite. Les unes, en silence, bordaient sa route, disparaissaient sous les gerbes d'étincelles qu'elle jetait en passant ; les autres, plus éloignées, gravitaient dans leur indifférence, de peur de rompre l'équilibre d'un monde si vieux. Mais il y en eut qui coururent à sa rencontre pour la heurter de leurs masses. Elle ne s'arrêta point pour cela, mais, poussant en avant, elle passa par-dessus et les envoya tourner plus bas.

Elle volait, elle volait toujours, ayant confiance en son ange gardien, en son Dieu, qui l'avait créée, invoquant parfois de ses rayons d'or le reste des cieux ; mais le reste des cieux, immobile, oubliait ses célestes destinées.

Alors elle s'arrêta comme pour prendre haleine ; et c'était pour mourir. Se balançant dans le plus pur de l'espace, elle attendit l'avalanche des sombres étoiles qui se détachaient de toute part pour se précipiter sur elle. Ses derniers rayons étaient pâles et sanglants, mais pourtant, quelquefois encore, se ranimaient de clartés qui éblouissaient nos yeux et faisaient frémir nos

femme, avaient également trompé ses espérances, et il n'avait pas encore dix-neuf ans ! Son imagination s'exalte, il se voit de retour en Pologne, déporté en Sibérie, et il se plaît à établir de poignants contrastes entre la majesté sereine des Alpes et du Léman et les mornes solitudes du Septentrion. (Lettre du 31 décembre 1831.) L'avenir ne devait pas être aussi tragique qu'il l'imaginait pour lui et aussi pour son ami. Reeve, nous l'avons déjà dit, se croyait poète, et Krasinski partageait ses illusions :

Avant que votre heure sonne, il faudra, lui disait-il (lettre du 10 novembre 1831), que vous ayez agi sur le monde, arraché des cris d'admiration et de louange, d'horreur et de tendresse, d'après le ton dans lequel vibreront vos accords.

Le grave publiciste du *Times* et de la *Revue d'Édimbourg* dut sourire étrangement, s'il lui arriva vers la cinquantaine de relire cette correspondance :

Oh ! mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse [1] !

Au milieu de ces généreuses rêveries, un cri

1. Victor Hugo.

sont les plus ternes. La crainte du cabinet noir retient la plume du poète et l'empêche de se livrer à ses épanchements patriotiques. Les tempéraments des deux jeunes gens sont fort différents. Reeve entre dans la vie pratique, dans la carrière administrative et dans la presse ; Krasinski reste « un jeune homme qui ne fait rien » pour toutes sortes de raisons. D'une part, il ne veut pas servir un régime qui lui est odieux : d'autre part, il est possesseur d'une fortune considérable qui lui permet d'attendre l'inspiration et de promener sa fantaisie inquiète à travers tous les pays de l'Europe.

Krasinski souffre profondément des misères de sa patrie ; il souffre aussi du mal du siècle.

Qui peut prévoir où il vivra, où il mourra ? Je voudrais bien revoir Henriette en même temps que vous, puis finir cette vie si mauvaise. Je ne sais quel amour du néant s'empare peu à peu de moi. Le repos commence à me sourire, à moi qui n'ai rien fait.

Ces lignes attristées sont datées de Vienne, 21 juillet 1832. Quelques jours après, le poète assistait dans cette ville à l'enterrement du Roi de Rome.

Je voudrais pouvoir citer entier la lettre mélancolique où il raconte les impressions que

des preuves pour le matérialisme, pour l'idéalisme, pour le mysticisme, et nous n'avons de certitude en rien : la foi comme le doute nous vient par moments, sans que nous puissions découvrir pourquoi nous croyons aujourd'hui, ou pourquoi nous avons douté hier.

Il a perdu la foi chrétienne, il a perdu aussi la foi en l'avenir de son pays ; lui qui naguère s'exaltait à l'idée de sa résurrection glorieuse, il en est réduit à reconnaître que la vieille Pologne est bien finie. « Le nom peut rester et s'appliquer à mille modifications, mais la chose n'est plus et ne reviendra plus. » La lettre où il fait ce triste aveu est datée non pas de Varsovie ou de Pétersbourg, mais de Cracovie, où le poète est allé saluer les tombes des héros nationaux.

Nous le retrouvons à Rome en décembre 1833. Il vient d'écrire son drame *La non divine comédie*. Il essaye de l'expliquer à son ami. Je n'ai pas l'intention d'analyser ici l'œuvre littéraire de Krasinski, et je n'insiste pas.

Ce qui nous intéresse dans cette étude, c'est la personne et non l'œuvre du poète : une lettre sans date, mais écrite à Rome vers 1833, nous révèle les impressions que lui a fait éprouver le mariage d'Henriette Willan :

« ! Quand j'eus appris le mariage d'H..., je sentis

Et cela en était bien une pour moi ; car, sans cette subite transition de l'assoupissement au réveil, de l'apathie à la passion, de l'inertie à l'action, vous couriez grand danger de ne plus trouver en moi qu'un idiot. Donc, depuis ce moment, — et si je ne me trompe, c'était le jour de Pâques, tout de suite après la bénédiction du Pape, — j'ai mené une vie pleine de réalités et de songes, une vie corps et esprit, une vie humaine enfin, environnée de dangers graves et de petitesses ridicules, embellie par une poésie de saccades, attristée par des positions fâcheuses, tour à tour s'élevant au tragique, puis tombant dans le bouffon ; une vie parsemée d'admiration et de moquerie, de faiblesses et d'exaltations, de niaiseries, telles que la mode, un ruban, un commérage, et de choses graves, solennelles, telles que la séduction, l'enivrement d'amour, le remords d'une femme vertueuse après s'être sacrifiée, la haine pour celui qui est son mari, les mille craintes de surprise et de vengeance, les mille attentes de bonheur, trompées cent fois et accomplies une fois ; enfin le désespoir, fin habituelle d'un drame semblable, « où, comme dit Balzac, deux belles âmes sont séparées par tout ce qu'il y a de lois, et réunies par tout ce qu'il y a de séductions dans la nature. » Et ces scènes se passèrent à Florence, à Venise, par des journées de printemps, par des soirées délicieuses où tout criait volupté, amour ; — puis parfois, en passant sous le Pont des Soupirs, j'entendais une voix qui me disait : *punition et crime*. Mais cette voix, c'était une niaiserie pour la passion qui me dévorait. Souvent je souffrais comme un damné ; mes yeux étaient presque détruits, et néanmoins, au milieu du jour, aux reflets éblouissants du soleil d'Italie, je la menais sur ma chaloupe au Lido, à Malamocco, à Chiosa...

Ne traduisons pas ceci en vile prose. M. Kal-

cider son âme à force de tourments et de souvenirs ».

Ainsi, cette déchéance entraîne avec elle son châtiment. Krasinski est bien obligé de le reconnaître.

Je suis maintenant plongé dans la plus profonde apathie, dégoûté de tout, haïssant jusqu'au nuage qui passe au-dessus de ma tête et demandant à Dieu, à la nature, à la société humaine, à l'univers, quelque chose qui puisse remplir mon cœur, combler le vide de mon âme. Creuse et vide est mon âme. Je ne suis qu'un sépulcre blanchi. Mes idées ne valent pas la pourriture des os des morts. Tous les jours, je deviens plus seul, plus isolé dans le monde ; à chaque moment, j'ai moins de choses en commun avec les hommes. Tout ce qui leur arrive en outre ne m'arrive à moi qu'en partie. Leurs plus simples jouissances renferment de gigantesques obstacles pour moi et, d'un autre côté, mes désirs, mes passions sont incompréhensibles pour eux. Ils ne savent pas comment m'appeler ; un jour, ils disent : « C'est un fou, » puis : « c'est un enfant, » puis : « c'est un démon ». Et qu'en savent ils, et qu'en sais-je moi-même ? Je ne sais que le poids qui m'accable, que l'ennui qui me dévore, que les désirs effrénés qui m'agitent. Je voudrais me dissoudre dans quelque chose que j'aimerais comme une sainte aime Jésus-Christ. Je voudrais qu'il m'arrivât ce qui advint à Sémelé quand Jupiter dans sa gloire descendit au chevet de son lit. Elle devint cendre à force d'avoir été flamme ; à force d'avoir éprouvé et senti, elle devint néant. Et moi, je suis quelquefois si proche du néant que j'ambitionnerais, pour me remettre, pour me relever, les sensations d'un demi-Dieu.

...Il y a des sentiments infernaux qui se glissent par-

est pas permis de voir le visage d'un humain ;
nt, la voix change de son, s'altère, elle s'écrie
se sent défaillir, que son cœur est oppressé,
qu'elle invoquera Dieu pour elle. Après neuf jours,
viens. Alors la religieuse m'annonce qu'Elle mourra
tte maladie ; et, depuis ce jour, j'y suis revenu dix
t toujours la lugubre prophétie a été réitérée-
r moi, sur mon père, elle m'a dit d'étranges
rouvant une inspiration mystique.

nne dont la voyante de Naples pré-
ort prochaine devait vivre encore
ni-siècle. Elle mourut à quatre-

lans cet épisode que la figure
apparait sous le jour le plus
nieux, dans la Correspon-
littéraires, malheureuse-
ures. Il y fait preuve de
plus solide jugement.
pour l'*Histoire de*

premier en français
osophique. Auprès
t, un élégant en

nt pas par-
nt à ré-

glais ; peut-être avait-il appelé sur lui l'attention de son ami.

J'ai commencé, ces derniers jours, à lire Tocqueville, et, depuis, je l'ai dévoré. Depuis Tacite, pareil style, depuis Montesquieu, pareil cercle d'idées ne sortit de la plume de personne. Il y a je ne sais quoi de sublimement austère dans l'esprit de cet homme : une odeur de vertu antique perce partout. Où a-t-il retrempé son âme, cet avocat du XIXe siècle ? Qui lui a enseigné le secret des siècles passés et peut-être celui de ceux qui sont à venir ? J'ai un profond respect pour cet homme.

Il n'a pas moins d'enthousiasme pour les *Lettres d'un voyageur,* que George Sand venait de publier :

C'est lord Byron idéalisé par le système nerveux d'une femme ; je ne sache rien de plus beau dans la littérature française. Le désespoir s'y fait sentir à chaque page, et pourtant vous diriez le parfum des roses. C'est l'œuvre la plus artistiquement composée de nos jours, quoiqu'elle ne soit pas un drame. Toutes les fois qu'elle vous dépeint son cœur solitaire et dévasté, son cœur si ferme, et pourtant si endolori, souffrant, déchiré, il vous est impossible de ne pas l'accepter telle qu'elle est, et de ne pas bénir ses erreurs, puisqu'elles ont fait naître de si sublimes regrets.

La lettre à laquelle j'emprunte ces jugements est datée de Vienne, 25 septembre 1837. Reeve est à ce moment en Suisse ; Krasinski a gardé la nostalgie de cette terre bénie :

Telle qu'elle est, cette correspondance est particulièrement précieuse pour la psychologie de Krasinski. Suivant la remarque célèbre de Sainte-Beuve, il y a chez beaucoup d'entre nous « un poète mort jeune en qui l'âme survit ».Ce fut le cas de Henri Reeve. C'est pourquoi je n'ai guère insisté sur ses accès poétiques, sur ses junéviles illusions. Chez Krasinski, au contraire, le poète est resté fidèle à lui-même jusqu'à la fin d'une vie malheureusement trop courte pour l'honneur des lettres polonaises.

IV

Nous remercions M. Kallenbach de nous avoir donné cette correspondance. Nous ne lui sommes pas moins obligés d'y avoir joint, dans la dernière partie du second volume, toute une série de morceaux écrits par le poète, de 1830 à 1832, et dont il avait remis les autographes à son ami Reeve. A côté de ces morceaux l'éditeur a réimprimé quelques études publiées dans la *Bibliothèque universelle,* au cours de l'année 1830, et qu'il est intéressant de remettre en lumière. Parmi les étrangers qui ont colla-

Plein de verve et de cet enthousiasme propre au prin temps de la vie, il prend souvent un essor sublime, et, planant au-dessus de la terre, il force l'admiration et excite l'étonnement par son audace. C'est Icare volant près du soleil, mais ses ailes ne se fondront point ; au contraire, elles se déploieront d'autant plus qu'il s'élève. Nourri de Shakespeare et de Byron, il est loin de les imiter servilement. Il a su trouver une route où personne n'avait porté ses pas jusqu'à lui et il maintient dignement l'honneur d'avoir été le premier...

En écrivant ces lignes, Krasinski ne se doutait guère que Mickiewicz aurait un jour l'occasion d'invoquer son témoignage, alors que, candidat à la chaire de Lausanne, il devrait justifier de son talent et de sa notoriété. Il revenait encore sur Mickiewicz, dans la *Bibliothèque* d'octobre 1836, à propos d'une traduction de *Konrad Wallenrod* et des *Sonnets de Crimée* publiée récemment à Paris.

Dans une nouvelle inachevée, intitulée *Adam le fou,* qui fut écrite en polonais, mais dont il ne nous est resté que des fragments traduits en français à l'intention de Reeve, le poète s'est mis encore lui-même en scène sous un pseudonyme transparent.

C'est donc mon destin, que je ne peux mourir pour ma patrie. Ils m'ont entouré comme une bête sauvage et partout, à ma sortie, je rencontre des filets tendus

littérature polonaise qui, — malgré les variations de la politique européenne, — n'a jamais cessé de mériter la sympathie et l'intérêt des esprits éclairés.

Varsovie, qui lui ont été libéralement ouvertes, tous les actes concernant son histoire ; il a dépouillé les procès-verbaux, les mémoires, les correspondances des contemporains ; il a voulu que son ouvrage ressuscitât en quelque sorte sous nos yeux les hommes du temps passé et les replaçât dans le cadre au milieu duquel ils se mouvaient, et il y a réussi.

Dès le début de la conquête prussienne, les nouveaux occupants ne songèrent qu'à faire disparaître autant que possible la langue polonaise. *Ausrotten*[1], telle est, aujourd'hui, la devise du Gouvernement prussien dans ses rapports avec les Polonais de Posnanie ; le mot se trouve déjà, au lendemain de la conquête, dans la brochure d'un pasteur protestant qui sollicitait avec ardeur une place de professeur dans les nouvelles provinces et qui, d'ailleurs, ne réussit point à l'obtenir.

Le ministre prussien Von Voss déclarait dans un rapport que le plus puissant moyen de police était l'école : *das kräftigste Mittel der Polizei besteht im Schulwesen.* Les rapports des inspecteurs chargés de visiter les écoles mon-

1. Déraciner.

nistre de l'Instruction publique, on pouvait lire que la langue polonaise manquait complètement de livres de cantiques. C'était une erreur absolue. Les réformés polonais possédaient depuis le XVIe siècle des *Kancyonali,* et Kochanowski, au XVIe siècle, a doté la littérature polonaise d'une des plus belles traductions des psaumes qui existent en aucune langue.

A l'époque même où la politique prussienne — mal documentée, d'ailleurs — mettait en cause la prétendue indigence de la littérature polonaise, cette littérature était représentée par une glorieuse pléiade de poètes et d'historiens : les Naruszewicz, les Krasicki, les Trembecki, les Karpinski, les Albertrandi, les Kozmian, les Linde attestaient la vitalité du génie national et, dans une certaine mesure, pouvaient consoler la Pologne de sa décadence politique, Quelques-uns d'entre eux entreprirent, au début du XIXe siècle, de fonder une société qui concentrerait à Varsovie, dans un foyer unique, les efforts de l'activité scientifique et littéraire des pays polonais.

L'initiateur de cette généreuse entreprise fut Roman Soltyk. Parmi les premiers adhérents de la Société, je me contenterai de citer

ont décidé notre Société à cette démarche. Un goût décidé pour tout ce qui peut contribuer à l'accroissement des connaissances utiles, un zèle infatigable pour procurer le bien-être de ces contrées et les avantages dont la république littéraire est susceptible, tant de qualités dominantes qui sont votre apanage nous persuadent que les intérêts de cette Société ne vous seront pas indifférents et qu'agrégés au nombre de ses membres, ils vous seront personnels.

Il y avait peut-être quelque ironie dans ce langage si flatteur ; mais les fonctionnaires prussiens durent affecter de ne point s'en apercevoir et faire bonne mine à mauvais jeu. D'après ses statuts, la nouvelle Société se proposait de développer les sciences et les lettres en langue polonaise. Elle se partageait en trois sections : mathématiques ; — philosophie, histoire ; — littératures, langues, beaux-arts. Elle se proposait de publier des ouvrages sur les différentes branches de ses études, de rééditer, en les mettant au point, les livres utiles, de donner de nouvelles éditions de livres classiques, d'honorer la mémoire de ses membres décédés pour encourager les vivants. La première séance publique de la nouvelle Société eut lieu le 23 novembre 1800, sous la présidence de l'historien Albertrandi. Dans un langage très digne, il exposa l'objet de cet Institut, destiné

classiques du XVIe siècle et invitait ses compatriotes à s'inspirer de ces glorieux modèles.

Parmi les premières lectures communiquées à la Société, je relève un travail d'Albertrandi sur les Muses, un du prince Alexandre Sapieha sur le système métrique, un de Czacki sur les dîmes. L'énumération de ces titres suffit à indiquer la variété des travaux de la Société, qui était vraiment un Institut national. Le Gouvernement prussien, si hostile aujourd'hui aux manifestations de la vie polonaise, montrait au *Towarzystwo* une invariable bienveillance. Albertrandi écrivait *en français* au ministre Schulenbourg : « Monseigneur, il a plu à Votre Excellence non seulement d'accorder sa puissante protection à notre Société naissante, mais encore de permettre qu'en l'illustrant de son nom, elle puisse profiter de ses lumières. » Il avait même découvert que la maison de Brandebourg était, par je ne sais quel lien éloigné, apparentée à d'anciennes dynasties polonaises, et dans une adresse présentée le 25 juin 1802 au roi Frédéric-Guillaume, il s'exprimait en ces termes :

Si la conservation et la perfection d'une langue qui est celle de la plus grande partie des sujets de Votre

cédés qu'on ne retrouverait plus aujourd'hui dans les rapports du Gouvernement prussien avec ses sujets polonais.

La Société s'efforçait de justifier ces faveurs nouvelles par l'absolue correction de son attitude. Un de ses membres, le poète Woronicz, avait écrit un hymne à Dieu, qui est assurément l'un des plus beaux morceaux lyriques de l'époque, et voulait en donner lecture dans la séance du 13 décembre 1805.

Ce morceau se terminait par des strophes ardentes sur les misères de la Pologne, par des vœux pour sa résurrection. La Société décida que l'ode ne serait point lue et serait remplacée... par une traduction de quelque morceau grec.

Cependant les événements se précipitaient ; les aigles de Napoléon portaient vers le Nord et l'Orient de l'Europe leur vol triomphant. Dans les derniers jours d'octobre 1805, les journaux de Varsovie publiaient un communiqué qui annonçait le désastre d'Iéna ; le 27 novembre, les troupes françaises entrèrent à Varsovie. J'ai raconté ailleurs l'histoire de la Pologne napoléonienne[1]. Le régime prussien

1. *Le Monde slave,* 2e série. Paris, Hachette, 1902, p. 61-93.

sophique. La présidence de la Société fut confiée au publiciste Staszyc. Une médaille frappée par ses soins attesta sa reconnaissance pour le souverain qui avait consolidé son existence. En 1809 la Société, voulant remercier les États-Unis de l'hospitalité offerte à Kosciuszko, élut par acclamation le président Jefferson comme membre honoraire.

Je n'entrerai pas dans le détail des lectures communiquées aux trois sections de la Société. Cet examen nous mènerait trop loin. Au point de vue de leur programme, les séances générales ne différaient guère de ce que pouvaient être alors les séances solennelles de notre Institut. Dans la séance générale du 18 septembre 1809, la Société entendit lire des travaux sur la statistique de la Pologne et de la Lithuanie, sur l'histoire des archives nationales, sur les livres élémentaires à introduire dans les écoles, et un fragment de *L'Homme des champs* de Delille, traduit en vers polonais. L'aimable interprète de Virgile faisait alors fureur sur les bords de la Vistule. Bientôt, à son exemple, Gaetan Kozmian allait donner à la Pologne des *Géorgiques polonaises*. Vers la même époque la Société eut l'idée d'imposer à ses

on apprit à Varsovie l'incendie de Moscou, Kozmian lut à la Société une ode qui commençait par ces vers : « Où est ce monstre, ce géant, terreur des nations ? » Deux de ses confrères lui firent remarquer qu'il serait prudent d'attendre la fin de la campagne pour l'imprimer.

Au milieu de cette période troublée, la Société continuait cependant sa féconde activité. Elle entrait en rapports avec Prague par l'intermédiaire de Hanka, avec Vienne par l'intermédiaire de Kopitar. Les Russes, établis définitivement à Varsovie, ne songèrent en aucune façon à suspendre ses travaux. A la séance générale du 10 janvier 1814 assistaient le gouverneur général Lanskoï et le sénateur Novosiltov. Un inventaire de la bibliothèque de la Société dressé cette même année évalue le chiffre des volumes qu'elle possédait à 7 643, chiffre assurément fort respectable si l'on songe aux circonstances dans lesquelles cette bibliothèque avait été constituée. En 1815, la Société élut membre l'historien Lelewell. Sa candidature avait plusieurs fois échoué ; en même temps le slaviste viennois Kopitar devenait correspondant.

pérer sous le règne d'Alexandre Ier. Hélas ! elle devait disparaître, comme tant d'autres institutions nationales, à la suite de la révolution de 1830. Le monument que M. Kraushaar a élevé en son honneur conservera du moins le souvenir de sa féconde activité. Des académies plus considérables n'ont pas eu la bonne fortune de rencontrer un aussi consciencieux historien.

---

ciété historique de Prague (Prague, 1882, p. 238-240).

Il a été antérieurement publié dans le *Vybor z literatury české* (Recueil de littérature tchèque, Prague, 1845 ; tome I, p. 1179-1183), et dans le premier volume de l'*Anthologie de la littérature tchèque*, de M. Joseph Jireček (3e édition, Prague, 1873, p. 78-79). Malheureusement, aucune de ces éditions n'est accompagnée d'un commentaire historique ou héraldique qui serait pourtant indispensable.

Nous n'avons point de manuscrit de ce texte. Il paru pour la première fois dans l'ouvrage de Prosper Lupač, de Hlavačov, intitulé : *Historie o cisaři Karlovi toho jmena čtvrtém, Králi českém,* publié à Prague en 1584[1].

Lupač, né vers 1530 à Prague, mort en 1587 à Domažlice[2], a été un des humanistes et des historiens les plus laborieux de la Bohême au XVIe siècle.

Lupač est un humaniste fort érudit ; bachelier, puis magister de la Faculté des arts de l'Université de Prague, il fut deux fois doyen de cette Faculté. A l'âge de 39 ans, il se retira

1. *Histoire de Charles IV, roi de Bohême.*
2. En allemand Taus.

Parmi les textes qu'il cite figurent les anciennes chroniques tchèques en vers rimés, dont le spécimen le plus complet est la chronique dite *de Dalimil,* qui a été plusieurs fois réimprimée. Elle était encore manuscrite au XVIe siècle. La première édition à paru en 1620[1]. La plus récente figure dans le même volume des *Fontes rerum bohemicarum* que le fragment sur Crécy. Ces chroniques rimées étaient fréquentes en Bohême au moyen âge. Paprocký, l'historien morave, dans son *Zrcadlo markrabství moravského* (Miroir du Margraviat de Moravie), leur emprunte un fragment d'une centaine de vers[2]. Lupač leur doit aussi un certain nombre de citations, mais il ne pense pas toujours à indiquer le texte précis auquel il se réfère. Ainsi, dans son introduction, faisant allusion aux événements qui se produisent après la mort du roi Vacslav IV, assassiné en 1306, à Olomouc, par un Allemand, il cite dix vers d'un chroniqueur anonyme (p. XXII-XXIII, édition Hanka),

1. Sur la chronique de Dalimil, on peut consulter la notice que je lui ai consacrée dans la *Grande Encyclopédie* (t. XIII, p. 774) et les extraits que j'en ai donnés dans la *Bohême historique, pittoresque et littéraire,* par Josef Fricz et Louis Leger (Paris, Librairie Internationale, 1867).

2. Réimprimé au tome III des *Fontes,* p. 243-244.

où figure un Henri Liaský, ancêtre du s
Burian de Lipa, auquel son *Histoire de Ch*
est dédiée ; en l'année 1310, à propo
inondation qui se produisit au mois de ju
cite, en désignant cette fois son auteu
vers rimés de la chronique de Boleslav
lavská). C'est un des noms qu'on don
chronique dite *de Dalimil,* parce que,
Hajek, l'auteur de cette chronique au
un chanoine de cette ville, nommé I
Meziřičký. On sait fort bien aujourd'
cette attribution est de pure fantaisie.

Un peu plus loin (p. 38-39), il cit
nommant, un fragment de cette mêm
nique, relatif à l'année 1315 : c'est la
tion d'une sorte de tournoi où six ch
luttèrent contre six chevaliers. Sous
1319, Lupač mentionne la mort héro
sire Vilem Zajic de Valdek, « seigneur
héroïque et de main vaillante ». J'ai
main, ajoute-t-il, une chanson rimée c
mence par ce vers : « *Pleure o peuple*
Ce chant raconte avec assez de détail
blesse et les vertus historiques de ce gu
Malheureusement, Lupač ne prolonge
citation.

Nous sommes plus heureux en ce qui concerne le fragment relatif à la bataille de Crécy. Le morceau est assez long. Mais Lupač a négligé de nous dire où il avait pris ce fragment, le plus considérable de ceux qu'il cite dans son histoire de Charles IV.

Voici comment il l'introduit :

L'an du Seigneur 1346, Jean, roi de Bohème, à cause de sa parenté [1], alla avec un grand nombre de gens d'armes à pied et à cheval au secours de Philippe VI de Valois contre Édouard III, roi d'Angleterre. Or, à cause de quelque rébellion et refus d'obéissance des Parisiens contre l'autorité, le roi Jean et son fils Charles, déjà élu roi des Romains (ainsi que l'écrivent notre Hajek, Massonius, Nic. Viguierius et quelques autres chroniqueurs), vinrent à Paris avec cinq cents chevaliers. Or les habitants et bourgeois s'étaient mis en révolte parce que le lieutenant du roi voulait mettre Paris en état de défense contre les étrangers, en élevant de nouvelles fortifications, et mettait à contribution pour cet objet certains édifices et les maisons avoisinantes. Les habitants, se trouvant lésés dans leurs intérêts et ne tenant pas compte du bien public, s'armèrent. Le roi Jean et Charles prescrivirent au lieutenant de cesser cette affaire, et, par leur présence et leur prudence, ils mirent fin au mal qui s'était produit en l'absence du roi. Ensuite, cette même année, le samedi, fête de saint Barthélemy, apôtre du Seigneur, le combat s'engagea entre ces deux rois (le roi de France et le roi d'Angleterre), et l'on annonça au roi Jean (que Froissart appelle Henri, sans

1. Jean avait marié sa sœur, en 1322, au roi de France Charles IV.

doute par oubli[1]) que les Français commençaie à fuir. On l'invita, — pour conserver sa vie (car tout à fait aveugle et privé de la vue), dans l'int royaume de Bohême qui dépendait de sa sant fuir et à se mettre en sûreté.

Il répondit vaillamment :

« Ne plaise à Dieu qu'un roi de Bohême s'en champ de bataille, mais aujourd'hui, sache croyez-le bien, ou je vaincrai en héros ou je tomb roi pour succomber à une mort glorieuse. Mer donc là où la bataille est la plus furieuse et veill sur mon fils. Dieu soit avec nous. »

Il dit ces paroles sur son cheval et, ayant s dirigée par ses compagnons, il s'élança au mil ennemis là où la lutte était la plus ardente, com au premier rang parmi les plus avancés. Il reç sieurs blessures et, tombé de cheval, termina v ment sa vie.

Avec ce roi combattirent aussi vaillamment et tués : le comte de Blauz (Blois)[2], le comte d'U sire Henri, fils de haut et puissant seigneur Pie Rožumberk (Rosenberg), le seigneur Heřman de l messire Jean, fils de messire Henri de Lichtenb cinquante chevaliers dont les portraits et les éc se voient là-bas, à Luxembourg, gravés sur le n ainsi qu'on peut l'entendre plus complètement plus de détails par ces vieilles rimes d'un vieil é le roi Jean.

Ici commence le fragment poétique d vais donner la traduction littérale. Mais j faire précéder ce travail de quelques ob

1. Cette erreur n'est pas imputable à Froissart, que cite sans doute de mémoire ou de seconde main.

2. Un comte de Blois fut, en effet, tué à Crécy.

tions. Je traduis non point d'après le texte de l'édition Hanka, mais d'après celui des *Fontes rerum bohemicarum*, qui est beaucoup plus correct ; Hanka est un piètre éditeur : il lui est arrivé de publier des textes fabriqués. Pour m'assurer de l'authenticité du poème sur Crécy, je me suis adressé à mon savant confrère de l'Académie de Prague, M. le Pr Gebauer, auquel on doit la meilleure grammaire et le meilleur lexique de l'ancien tchèque.

M. Gebauer estime que le poème appartient au XIVe siècle. Il est, par conséquent, presque contemporain de l'événement dont il s'occupe. La langue en a été légèrent rajeunie par Lupač, qui écrivait à la fin du XVIe siècle ; Lupač a néanmoins laissé un certain nombre d'archaïsmes. Le morceau présente quelques difficultés d'interprétation. M. Gebauer a bien voulu me venir en aide pour les résoudre.

Voici la traduction du poème. Lupač ne l'a pas donné en entier. Nous n'avons qu'un fragment sous les yeux : le poème primitif était évidemment beaucoup plus long. Il est malheureusement à craindre qu'on ne retrouve jamais le commencement ni la fin. Lupač ne les avait probablement pas sous les yeux.

« Jeune Klimberk, — c'est le roi de Bohême qui souviens-toi que tu as eu un bon père ; nul ne l'a j traitě de méchant, il faisait beaucoup de bien. To tu es un hardi chevalier, jeune, bon, un vigo compagnon. Je sais que tu ne m'emmèneras p champ de bataille] et je compte que tu me condu où je pourrai essayer mon épée. » Il répondit a « N'aie nul souci ; il sera fait comme tu le dis désir s'accomplira. Prie Dieu pour ton âme. Piq deux. Imagine-toi être au moment même où nou retrouverons, vieilles connaissances, au jour du ment. » Messire Henri s'élance après le roi : av en avant, s'élancent maints hardis compagnons, sant son cri de guerre, ayant au cœur cette pens l'on ne peut, près de son seigneur, courir domm mort. Les ennemis ont grand souci en voyant bril deux ailes de vautour sous lesquelles ce noble che poussait son cri de guerre : Prague[1] !

Il s'élance dans les rangs ennemis sans hésiter, c une flèche empennée ; il enfonce violemment se cieux éperons d'or pour exciter son coursier sur il se dresse. Il accomplit des exploits chevaleresq grand dam de ses ennemis. Il leur porte des cou ribles. A travers les rangs serrés des ennemis, il s un chemin par son destrier et par lui-même. Il n nage pas ses deux bras, qui se démènent furieuse Tout ce qu'ils peuvent atteindre est gâté, tr détruit. Voyant sa vaillance, ils s'efforcent de p plus, tous ceux qui sont auprès de lui, et se règle son exemple. Ils fondent sur l'ennemi et, par actions chevaleresques, ils se couvrent d'honneur les glaives et les épées, habilement ils tranche pointent de toutes leurs forces ; avec les épero

1. Les ailes de vautour figuraient sur les armes de l bourg.

déchirent les veines de leurs destriers, ils les piquent, avides de gagner du terrain et d'arriver à mieux. Là brillait la Rose rouge [1], couleur de rubis ; son bouton resplendissait sur un champ d'or arabe. Le chevalier qui la porte se fraie de larges voies à travers les ennemis, ainsi qu'il sied à un glorieux héros. Il ne se dérobe devant personne et toujours se dirige vers le point où il pourra montrer sa vaillance. Si quelqu'un demande qui il est, il faut que l'on sache bien, il faut que les gens de bien puissent dire qu'en tout temps, à toute heure, cette rose si lumineuse a toujours fleuri près du Lion [2].

Là brillait la Roue d'or ; sous cet écusson il n'était pas malaisé d'entreprendre un rude labeur, au jeune et vaillant compagnon, au noble Klingenberk ; brave toute sa vie, sans tenir compte du péril, il servait fidèlement son seigneur, se souvenant de son père et de son ancêtre. C'était misère pour les ennemis. Partout où il se tournait, il frappait, tranchait, pointait, écrasait les têtes de sa masse d'armes. Et le sire Valkun de Poresin, sachant que le combat est chose glorieuse, donne plus d'un coup violent et pointe partout auprès de son seigneur. Le jeune Ješek de Rozdalovice, suivant son caractère chevaleresque, ne manque point les hauts faits et s'élance partout après son seigneur. Deux ailes, moitié or moitié faucon [3] ; sous ce cimier, marchent deux frères. Ceux-là ont tué beaucoup de canailles flamandes.

Il en fait bien autant dans la bataille, le sire Vilem sur son destrier rapide, disant : « N'épargnons pas le vin ni la douleur [4]. » Alors le sire Zaviš de Jimlin et le sire

1. La rose rouge figure dans les armoiries des Rosenberg.

2. Le lion qui figure dans les armoiries de la Bohême.

3. C'est-à-dire un cimier d'or sur lequel sont plantées deux ailes de faucon. On ne sait à quelle famille appartient ce cimier.

4. Passage embarrassant. J'adopte l'interprétation qui m'est proposée par M. Gebauer : « Non me miseret tristitiæ et vini. »

Dalibor de Kozojedy s'élancèrent dans la troupe ennemie, virilement, sans nulle terreur. Avec eux poussèrent maints vaillants, Friček, Tyč, Benešek, Lyšek, tendant vers les glorieuses hauteurs (ou les hauteurs de la gloire). Puis le vaillant sire Kunart de Pavlovice, Jean, le fils dévoué de sa sœur ; sans perdre un instant, chacun s'élança en hâte. Arberkeř se fit grand honneur en se précipitant derrière son maître. Le seigneur Tegel de Ried, vaillant comme un Turc, le fils de Hertwig de Tegenburk, le seigneur de Malvezad, noble race, Fricendorl, de la terre autrichienne, l'un des fils d'une vaillante famille, Tušek de Bavory (ou de Bavière), jeune chevalier, tous s'élancèrent dans les rangs ennemis, plus braves l'un que l'autre. Ils ne redoutent point dommage de mort ; ils se tiennent à côté de leur seigneur et accomplissent des actions chevaleresques. L'héroïque Miličin les appelle, et aussi Hron de Vlašim, qui porte un demi-esquif dans ses armes. Le noble sire Bolek, vaillant chevalier, ne déshonore ni la Rose ni l'Esquif[1]. Il s'élance sans tarder après eux pour la perte de l'ennemi. Il se souvient de sa noble origine, de son illustre père, qui grâce à son esprit chevaleresque eut partout des aventures dans les vaillants combats et ailleurs, suivant sa noble pensée, jusqu'au jour où sous les étendards de son seigneur il fut tué au combat de Lava[2] sous son armure chevaleresque...

Ici s'arrête malheureusement le fragment rimé cité par Lupač. Il reprend le récit de la bataille de Crécy. Je traduis jusqu'à la fin la relation de l'historien tchèque :

1. C'est-à-dire ni Herman ni Hron de Vlasim.
2. Autrement dit Moravské polé, en allemand Marchfeld, où périt Premysl Otokar le 26 août 1278.

Charles avait reçu trois blessures dans ce combat :
s prières de quelques-uns des nobles Bohémiens le
décidèrent à ménager sa vie, très précieux trésor, car il
était l'héritier et le roi de Bohême, ayant perdu son père
bien aimé ; d'autre part, par le jugement et la volonté
de Dieu, le bonheur des armes et la victoire tournaient
décidément du côté des Anglais ; dominé par ces raisons, Ris-
il se rendit dans un monastère appelé en français Ris-
camps[1]. Après cette bataille, qui dura le premier jour
bien avant dans la nuit et le second jour, on compta,
r ordre du roi d'Angleterre, tous ceux qui étaient
bés du côté français et l'on trouva onze princes,
ve vingts seigneurs bannerets, mille deux cents che-
s et environ trente mille autres morts, — ainsi
vit Froissart, — et ceux qui étaient les principaux
us distingués furent enterrés avec honneur et
ment dans les localités avoisinantes. En ce
e le roi Jean, son corps fut trouvé parmi les
si qu'il seyait à un si noble et si vaillant
ements. Le roi d'Angleterre le transmit
ueur, pleurs et larmes, en ajoutant et la
e n'était point par la bravoure et la
s, mais seulement par l'aide de Dieu,
lippe de France, Jean de Bohême,
ins, et le roi des îles Baléares)
une armée très inférieure en
ordre du roi Charles, fut trans-
dans un monastère de l'ordre
vec pompe, — ainsi que
monastère reposent aussi,
les corps de deux ou
roi Jean avait demandé

[1] camp près de Noyon.
i pas pu réussir à

curer à Paris. Une bibliographie très complète de ces notices a été donnée par M. Cenek Zíbrt (*Bibliografie české historie,* Bibliographie de l'histoire de Bohême, Prague 1900, p. 249-631). Ce précieux répertoire, dressé par ordre alphabétique, donne non seulement la liste des grandes familles de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie, mais aussi celle de tous les travaux qui leur ont été consacrés : ces travaux sont souvent en latin ou en allemand [2]. Ils sont presque tous introuvables chez nous. Les indications que je fournis sont empruntées à l'histoire de Bohême de Palacký, à l'encyclopénie tchèque *(Slovník Naučný)* qui parut à Prague de 1860 à 1874 sous la direction de M. Ladislas Rieger, à la nouvelle encyclopédie publiée par la librairie Otto, qui paraît à Prague depuis 1888 et qui n'est pas encore achevée et aux notes malheureusement très sommaires des *Fontes rerum bohemicarum.* Voici les indications que j'ai pu recueillir sur les familles citées par notre texte. Si loin que nous soyons du douloureux épisode de Crécy, nous devons quelque gratitude à ces étrangers qui versèrent leur sang pour la France.

Klimberk. La famille Klimberk, primitive-

dans l'Encyclopédie tchèque de M. Rieger (*Slovník Naučný,* t. VII, p. 756), Pierre de Rosenberg était allé guerroyer en France contre les Anglais. Je n'ai pu découvrir le texte original qui mentionne cet épisode. La famille de Rosenberg s'est éteinte au commencement du XVIIe siècle.

VALKUN DE POREŠIN est évidemment un nom purement tchèque. Les ruines du château de Pořešin existent encore en Bohême, près du village de ce nom. Il avait été érigé au XIIIe siècle par la famille des seigneurs de Strakonice, à laquella Valkun devait se rattacher. Cette famille s'est éteinte vers le XVe siècle.

JEŠEK DE ROŽDALOVICE devait son nom à une bourgade de la Bohême, dans le cercle actuel de Jičin, en plein pays tchèque ; il était fils de Henri Krušina de Lichtenburg. C'est à Ješek que fait évidemment allusion le moine Neplach dans le texte que j'ai cité précédemment[1]. Les Lichtenburk se rattachaient à la famille des Hronovci, qui portait dans ses armes deux éperons entre-croisés. D'après M. Zíbrt, qui renvoie au journal tchèque *Lumir* (t. VIII, année 1858,

1. Voir *La bataille de Crécy d'après les historiens bohémiens, le Monde slave* (2e série, p. 3).

Benešek, Lyšek. On ne sait à quelles familles ils appartenaient ; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils ont une physionomie tchèque nettement caractérisée.

Qu'est-ce que Kunhart de Pavlovice ? Un Tchèque probablement. Il y a des villages de Pavlovice en Bohême et en Moravie. M. Zíbrt, qui ignore notre Kunhart, signale (p. 483) un Kuneš qui lui est peut-être identique. J'ignore absolument qui est Arberker ; Tegel de Ried est très probablement un Autrichien. Il y a un Ried dans la haute Autriche. Le nom de Malvelzad n'a ni une physionomie allemande, ni une physionomie slave. Tegenburk est probablement un Allemand. Fricendorl, comme nous l'apprend notre texte, est un Autrichien. Tušiek de Bavor paraît être un Bavarois. Toutefois cette interprétation n'est pas absolument sûre. Je vois bien Bavor, comme nom d'homme, mais non pas comme nom de famille, en Bohême. En revanche Miličin est un nom purement slave ; il s'agit d'une localité située dans l'arrondissement de Tabor, en pays absolument tchèque. Herman de Miličin fut tué à Crécy, et son château, en vertu de conventions de famille, passa aux mains de la famille de

tins, que probablement ils comprenaient dans leur personnel des moines grecs et sud-slaves, serbes ou bulgares qui initièrent les Varègues et les Slaves de Russie à la carrière monastique.

Le premier monastère vraiment russe et sur lequel nous soyons largement renseignés, c'est le monastère Petchersky, autrement dit des Cryptes, à Kiev. Il doit ce nom à de longues cryptes qui s'étendent sous la colline qui domine la rive gauche du Dnieper. On ne sait pas exactement par qui elles furent creusées ; suivant les uns, par les Varègues envahisseurs pour y dissimuler leur butin ; suivant les autres, par les Slaves envahis pour se dérober aux sévices des étrangers. Quoi qu'il en soit, à dater de la seconde moitié du XIe siècle, nous voyons ces cryptes *(petchery)* donner leur nom au monastère, que dans la pratique on appelle généralement, même en français, Petchersky.

t en 1051 que nous voyons apparaître cette communauté.

pour fondateur un prêtre nommé se creusa une petite grotte dans v pour se livrer à la vie con-

ce Iaroslav entendit parler sa retraite et le fit mé-

stitué le monastère des Cryptes, sur la colline dans laquelle ces cryptes sont creusées et qui fut abandonnée aux moines par le prince Iziaslav. Ils y menaient une vie fort rigoureuse. « Beaucoup de monastères, dit le prétendu Nestor[1], ont été fondés par des rois, des boïars, des gens riches ; mais ils ne valent pas ceux qui ont été fondés avec les larmes, le jeûne, la prière et les veilles. »

Théodose groupa autour de lui jusqu'à une centaine de frères. Le monastère n'avait pas encore de règle bien déterminée. Théodose lui imposa celle du monastère de Stoudion à Constantinople[2]. Pourtant certains articles de cette règle tombèrent en désuétude, celui notamment qui interdisait aux moines la propriété personnelle. La plupart des monastères russes empruntèrent cette règle au monastère des Cryptes, et Kiev devint ainsi pour le monde russe une sorte de capitale spirituelle de même qu'elle était déjà une capitale politique, « la mère des villes russes ».

1. *Traduction française*, p. 135.

2. L'histoire de ce monastère a été étudiée par M. Eugène Marin, *De Studio Cœnobio Constantinopolitano*. Paris, Lecoffre, 1897. Voir aussi *Les Moines de Constantinople* du même auteur.

jeûne austère, les autres veiller, les autres prier à genoux ; certains jeûnaient un jour entier ou même deux jours de suite ; d'autres vivaient seulement d'eau et de pain, d'autres de légumes crus ou cuits. Ils s'aimaient entre eux ; les plus jeunes s'humiliaient devant les plus anciens et n'osaient parler en leur présence qu'avec humilité et obéissance ; les anciens étaient pleins d'amour pour les plus jeunes, ils les corrigeaient et les consolaient comme leurs enfants chéris. Si quelque frère tombait en faute, ils le consolaient et partageaient à trois ou quatre la pénitence d'un seul avec un grand amour, tant était grande la charité et l'abstinence qui régnait au milieu d'eux. Si quelque frère quittait le monastère, tous s'affligeaient vivement, envoyaient après lui, le ramenaient au monastère, puis ils allaient se mettre à genoux devant l'hégoumène, le suppliaient pour le frère coupable et l'accueillaient de nouveau avec joie dans la communauté.

L'histoire externe du monastère se confond en quelque sorte avec celle de la ville de Kiev, dans laquelle il joue un rôle prépondérant. Il subit le contre-coup des guerres intestines et étrangères ; il est ravagé, pillé par les Polovtses avant de l'être par les Tatares.

Un trait caractéristique du monastère Petchersky, c'est que la vie religieuse n'est pas la même pour tous les membres de la communauté. Il ne ressemble pas à tous les couvents; il est bâti sur des cryptes. Parmi les moines, les uns vivent dans un bien-être relatif à la

s
e
(
j
y
l
d
l
a
l
i
s
c
l

hégoumènes n'étaient pas en général très favorables à ces excès d'ascétisme ; ils craignaient qu'ils ne développassent un fâcheux orgueil chez ceux qui s'y livraient ; ils craignaient aussi qu'ils n'eussent pour résultat l'idiotisme ou la folie. D'ailleurs, la folie volontaire était considérée par certains moines comme le moyen infaillible de s'exposer aux railleries, aux injures, aux coups, d'être par là très agréa- à Dieu et de gagner à coup sûr la vie éternelle. Saint Paul dit dans la première *Épître aux Corinthiens* (III, 18) : « Si quelqu'un d'entre vous pense être sage en ce monde, qu'il devienne fou pour devenir sage. »

Nous trouvons un curieux exemple de folie volontaire dans l'histoire du moine Isaac, longuement racontée par la *Chronique dite de Nestor*[1]. Cet Isaac s'était livré à des pratiques d'ascétisme extraordinaires — dont le narrateur dévot exagère encore la rigueur. Il s'était revêtu d'une haire, puis il avait détaché une peau de bouc avec un soufflet et cette peau s'était desséchée sur lui ; il s'était renfermé dans une crypte de quatre coudées ; il n'avait pour toute

1. Chap. LXVIII, p. 162 et suivantes de ma traduction.

mais lui, ne voulant pas de la gloire humaine, se mit à faire des folies et à jouer des tours tantôt à l'hégoumène, tantôt aux frères, tantôt aux laïques, si bien que les autres lui donnaient des coups. Et il se mit à courir le monde, faisant le fou.

Faisait-il tant que cela le fou, ou son cerveau n'était-il pas tout simplement déséquilibré par suite des privations excessives qu'il s'était imposées ? Je laisse la question à résoudre aux aliénistes. Quoi qu'il en soit, ce moine Isaac paraît être le premier représentant d'une longue lignée d'idiots — plus ou moins volontaires — que l'on rencontre dans l'histoire religieuse de la Russie et qui subsistent encore aujourd'hui non pas seulement dans les couvents, mais dans les campagnes russes[1]. Tout le monde n'a pas lu la *Chronique dite de Nestor* — ou le *Paterik* de Kiev qui, comme elle, mériterait d'être traduit ; mais tout le monde a lu ou peut lire dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Léon Tolstoï l'épisode de Gricha l'innocent[2].

1. C'est sous l'invocation d'un de ces idiots appelé Basile que la dévotion populaire a placé l'une des églises les plus remarquables de la Russie. Voir ma monographie de *Moscou*, dans la collection *Les villes d'art célèbres*, librairie Laurens, Paris, 1904, p. 60.

2. Traduction Arvède Barine, p. 28. Voir aussi ma *Littérature russe*, 2e édition, p. 468.

rapion, qui fut évêque de Vladimir. Certains moines entretenaient une correspondance spirituelle avec l'extérieur. D'autres avaient acquis une certaine habileté dans la peinture religieuse, imitée des modèles byzantins.

Le premier représentant connu de la peinture religieuse en Russie est un moine de Kiev nommé Alimpii (Olympii). Il avait étudié auprès d'artistes grecs établis à Kiev non seulement la peinture, mais la mosaïque. Il travaillait gratis pour le couvent ; du gain que lui procuraient les travaux exécutés pour l'extérieur il faisait trois parts, l'une pour s'acheter du bois et des couleurs, l'autre pour les pauvres, la troisième pour ses besoins personnels. Les légendes russes attribuent à quelques-unes des images sorties de son atelier des vertus miraculeuses ; elles résistaient aux incendies qui consumaient les sanctuaires où elles étaient placées. Lors de sa dernière maladie, Alimpii se trouvant hors d'état d'achever une icone qui lui avait été commandée, Dieu envoya ses anges, qui l'achevèrent pour lui.

Sauf les reclus dont nous avons parlé plus haut, les moines du couvent Petchersky ne restaient pas étrangers à la vie du siècle ; nous

Les œuvres de charité envers les malades, les prisonniers rentrent tout naturellement dans les attributions des moines du monastère, et je n'insisterai pas ici sur toutes celles qui sont relatées par la *Chronique* ou par le *Paterik*. Le monastère était l'objet de la vénération universelle ; après avoir soigné les malades, il abritait les morts dans son enceinte, et beaucoup de laïques, des femmes même, exprimaient à leur dernière heure le vœu d'être ensevelis à l'ombre du sanctuaire vénéré. Quelques-uns revêtaient même avant de mourir la robe monacale pour participer aux grâces que l'on croyait assurées aux membres de la Congrégation. Les dépouilles des moines n'étaient point ensevelies dans des cerceuils, mais simplement déposées dans des niches creusées le long des corridors souterrains. L'air très sec de ces galeries conservait intactes les dépouilles qui leur étaient confiées, et les fidèles voyaient dans ce phénomène un miracle constant.

Les moines du couvent Petchersky étaient, non seulement par rapport au monde laïque, mais aussi par rapport aux autres monastères, les représentants de la plus haute culture intellectuelle. Aussi les princes les appelaient

Le peuple les vénère, mais il ne se gêne point à l'occasion pour les maltraiter, et tout en ayant recours à leurs bons soins, il a contre eux de singuliers préjugés. Isaac, le fou volontaire ou involontaire dont j'ai parlé plus haut, « se mit, dit la *Chronique*, à parcourir le monde : il réunit autour de lui des jeunes gens et les revêtit de l'habit monacal, ce qui lui valut des coups de la part des parents. » Je dois dire à leur décharge que l'hégoumène leur avait donné l'exemple en infligeant lui-même à son subordonné une correction manuelle[1]. Les coups étaient peut-être, dans les idées du temps, le seul moyen d'agir sur un personnage qui paraît avoir été quelque peu déséquilibré. Ailleurs, l'auteur de la *Chronique* s'écrie d'un ton désolé :

Ne nous appelons pas chrétiens en paroles, vivant en païens. Or, ne vivons-nous pas en païens quand nous croyons à l'influence des rencontres ? Car si quelqu'un rencontre un moine, un sanglier ou un pourceau, il retourne sur ses pas ; n'est-ce pas agir en païens ? C'est vraiment suivre les enseignements du diable que de tenir à de tels préjugés. D'autres croient à l'éternuement, qui est tout simplement sain pour la tête. Ainsi le diable se manifeste dans ces habitudes et dans d'autres,

1. *Chronique de Nestor*, traduction, p. 165.

Agra
Allen
Antoi

Belgr
Berg,
Bohê
34.
Bolel
Bonc
Bous
Bzik

Char
Char
Cher
Choc
13.
Choc
11
Cim
Corn
Créc
Czar

I

Isaac, 302, 303, 310.

J

Jean de Bohême, 280-285.
Jimlin, 284.
Juifs, 89, 90.

K

Kallenbach, 219, 254, 257.
Kiev, 296-308.
Klaczko, 56, 57, 61, 62, 218.
Klinberk, 283, 288.
Komarov, 161.
Kopitar, 272.
Koutilovitch, 211.
Kouïondjitch, 46.
Kozmian, 270, 272.
Kraushaar, 259.
Krasinski, 219-258.
Kubalski, 187-191.

L

Lacroix (Sigismond), 15.
Lair, 274,
Lamansky, 116.
Lamartine, 233.
Lambert (Hôtel), 34.
Leclerc (Victor), 5.
Le Flô (Général), 97, 120-122.
Lelewell, 239, 274.
Linde, 267, 273.
Lupac, 276-283.

M

Mamontov, 171, 173.
Marchands russes, 114.
Martin (Henri), 22, 23, 83, 100.
Maury (Alfred), 11.
Mérimée, 138.
Merlet (Gustave), 2.
Michel (Prince), 48.
Michelet, 251.
Mickiewicz, 13, 15, 18, 19, 24, 222, 256.
Miletitch, 49.
Milicin, 292.
Moniuszko, 93.
Montalembert, 26, 232.
Moscou, 96-97, 110, 164-168, 304.
Murger (Henri), 9.

N

Napoléon I, 269.
Neruda, 29.
Nicolas II, 157, 160, 161.
Novi-Sad, 49.

O

Oldenburg (Prince), 128, 129, 130.
Olivier (Louis), 152.
Ostrovsky, 127.
Otfloczyn, 140, 143.

P

Palacky, 34, 61, 90.
Pavel Pavlovitch, 119.
Pavlovice, 285-292.
Perreyve (Abbé), 6.
Petchersky (Monastère), 296-308.
Pichat (Laurent), 220.
Pisemsky, 102-106, 127.
Podlipska (Sophie), 29.
Pogodine, 100, 10.
Pojarsky, 102.
Pologne, Polonais, 6, 20, 25, 65, 91, 92-259.

Polona
ture
209,
Poresi
Pouchl
132,
Prague
Prazak
Pucic-

Raczk
Ramba
Rauch
Reeve,
Rémus
Rieger
85.
Rober
Rosen
Rozda
Russe
(le
Russie

Saint-
Saint-
Sand (
Schmi
Simit
Simon
Slova
Smole

TABLE DES MATI

Souvenirs d'un slavophile. . . . . .
Sigismond Krasinski et Henri Reeve. . .
La Société des sciences de Varsovie. . .
Un poème tchèque sur la bataille de Cré
La vie monastique dans l'ancienne Russi
Table alphabétique. . . . . .

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE MAY 24 19

DUE SEP 1 1910

SMALL STUDY CHARGE

MAR 1 1941

APR 14 '60 H